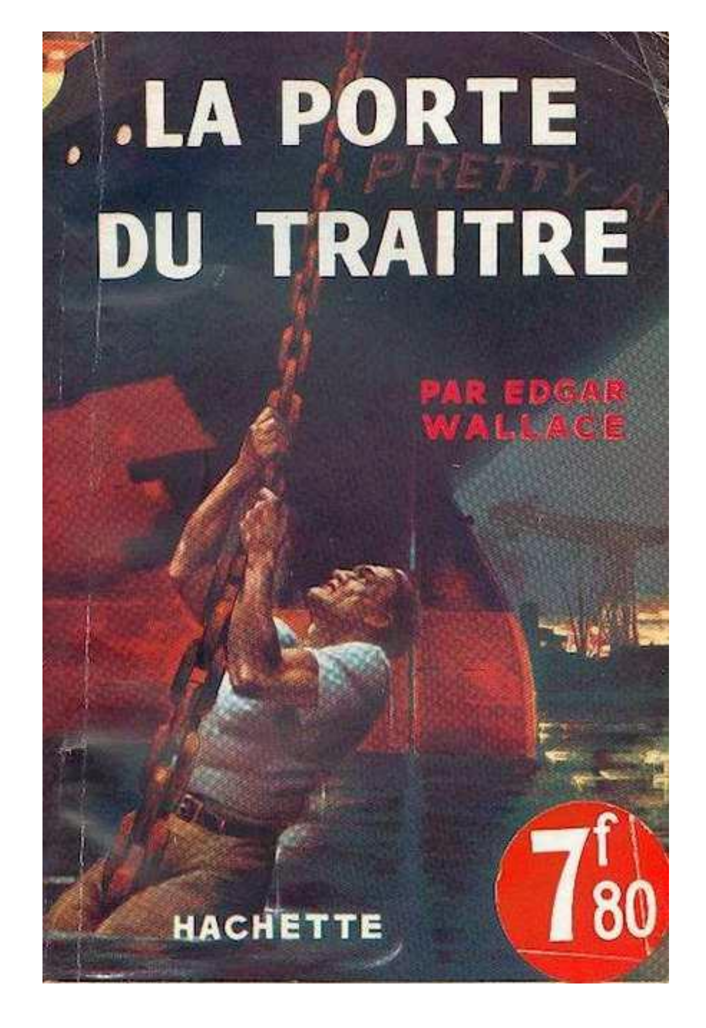


Edgar Wallace

LA PORTE DU TRAÎTRE

The Traitor's Gate
1927
Traduction par Jean Calvel (1938)

Table des matières

I

« Reposez…, armes ! »

Trente et un fusils retombèrent d'un seul mouvement, trente et une mains gantées de blanc, comme mues par quelque mécanisme invisible, vinrent s'appliquer contre la couture de trente et un pantalons.

Immobile, au « garde à vous », la rangée de tuniques écarlates et de bonnets de poils d'ourson se tenait dans un alignement impeccable. Dans un crescendo de tonnerre, la clique exécuta les dernières mesures de la marche qu'elle venait de jouer, et se tut au moment précis où les quatre serre-file disparaissaient derrière l'angle de la grande tour blanche.

« Rompez les rangs ! »

Avec un claquement sec, Bobbie Longfellow fit glisser dans son fourreau la lame mince de son sabre, assura son monocle dans son orbite et porta ses regards vers la silhouette trapue de la chapelle de Saint-Pierre *ad vincula,* qui semblait s'assoupir sous les rayons de ce matin d'été. Au bout de quelques instants, il eut la sensation qu'une dame corpulente et de taille médiocre s'était approchée de lui, un guide à la main. Le sergent du détachement se tenait à quelques pas, au « garde à vous ». Derrière le masque d'un visage bruni comme du vieux bois, il semblait rire silencieusement.

« Pardon, monsieur… »

Le visage de la grosse dame était gras, congestionné, cordial et l'officier remarqua qu'elle possédait un menton en triple exemplaire et un nez d'un caractère plutôt masculin.

« Pourriez-vous m'indiquer la tombe de Jane Grey ?

— La tombe de qui ?

— De Jane Grey, monsieur. »

Bobbie lança vers son sergent un regard de détresse, tandis que ses doigts tortillaient sa maigre moustache.

« Avez-vous ? Euh… Avez-vous jeté un coup d'œil dans le cimetière ? prononça-t-il lentement, attendant que son subordonné vint à son secours.

— Quel cimetière, monsieur ?

— Vous feriez mieux de vous renseigner auprès d'un gardien, madame. »

C'était le premier jour de service à la tour du jeune officier, et cette besogne lui déplaisait souverainement. Il éprouvait un sentiment de haine pour la température trop chaude, sa tunique écarlate trop ajustée, et surtout pour l'odieux bonnet de poils d'ourson qui le faisait transpirer. À vrai dire, le lieutenant Robert Longfellow eût souhaité, à ce moment, être n'importe qui ou même n'importe quoi…, sauf un officier subalterne du régiment des gardes de Berwick de Sa Majesté.

La grosse dame, de nouveau, consultait son guide.

« Où se trouvent les joyaux de la couronne ? les fameux joyaux de la couronne ?

— Dans le coffre-fort, chère madame », répliqua Bobbie avec promptitude.

Fort heureusement, à cet instant, parut un guide authentique qui, à l'intense soulagement de l'officier, prit en charge la visiteuse et la conduisit vers la tour de Wakefield.

« Quel satané diable d'empoisonnement ! murmura Bobbie. Qu'attendait-elle que je lui dise, sergent ?

— Rien du tout, sir », répliqua le sergent

Et le visage de Bobbie s'éclaira.

Il entra dans le corps de garde et gagna ses appartements privés, tandis que Mrs. Ollorby continuait sa visite. Et pourtant, la grosse dame au visage rubicond, en vérité, ne s'intéressait pas plus aux joyaux de la couronne qu'à l'infortunée princesse dont la tête gracieuse avait roulé à quelques mètres à peine de l'endroit où s'était déroulé le douloureux interrogatoire du lieutenant Longfellow.

Il y avait cependant, dans la tour de Londres, ce matin-là, une autre visiteuse que le triste destin de Jane Grey faisait soupirer d'émotion. Debout auprès de la chaîne qui empêche les curieux de fouler aux pieds la petite dalle carrée sur laquelle se consomma le sacrifice, Hope Joyner fixait du regard la simple inscription gravée sur la pierre. Puis, elle leva les yeux vers la petite chapelle où la jeune femme dormait de son dernier sommeil.

« Pauvre…, pauvre petite », murmura-t-elle doucement.

Et Richard Hallowell n'eut pas la moindre envie de sourire.

N'avait-il pas devant les yeux l'image même de la jeunesse pleurant la mort de la jeunesse ? Il pouvait admirer un profil parfait, une silhouette plus gracieuse encore dans son abandon ému, un visage aux couleurs douces et sans défaut se détachant sur le fond sombre des murailles noircies par les ans.

« Oui, c'est horrible, n'est-ce pas ? Mais Hope, pourquoi prenez-vous plaisir à attrister cette radieuse matinée ? »

Elle lui sourit et posa la main sur son bras.

« Je suis stupide, Dick. Je vous promets que je ne le ferai plus… Cette resplendissante créature ne serait-elle pas Bobbie ? »

La silhouette efflanquée de l'officier de garde venait d'apparaître sur un balcon.

« C'est Bobbie. Il est rentré hier soir de permission et c'est aujourd'hui sa première expérience du service de garde à la tour. »

Il eut un rire amusé.

« C'est la première fois que je vous vois rire ce matin, Dick », lui dit-elle.

Il aurait pu lui répondre que, précisément, il avait, ce matin, d'excellentes raisons pour ne pas sourire ; mais il préféra garder le silence.

Dick Hallowell, dans son uniforme noir bien ajusté, qu'égayait seule la note vive de la ceinture écarlate, insigne de son grade, dominait sa compagne de toute une tête. Visage aux traits fins et énergiques, yeux gris au regard droit, il y avait, dans sa silhouette souple comme dans sa démarche

aisée, quelque chose d'athlétique, susceptible de se transformer instantanément en un bondissement impétueux.

Il reprit :

« Je vous ai tout montré, à présent. J'espérais que cela nous prendrait toute la journée. »

Elle eut un rire :

« Ce n'est pas vrai, depuis le moment où votre ordonnance est venue vous parler, vous êtes, au contraire, impatient de vous débarrasser de moi. Un visiteur vous attend, n'est-ce pas ? »

Avant qu'il eût le temps de répondre, elle poursuivit :

« Je suis terriblement curieuse par nature, et, d'ailleurs, je connais bien la tour…, mais j'avais une envie folle de vous voir en uniforme. »

Marchant lentement, ils parcoururent la pente douce conduisant à la porte du Lion et s'arrêtèrent ensemble sous la voûte pour regarder la triste muraille de bois derrière laquelle coule le fleuve.

« La porte du Traître… »

Ils poursuivirent leur route, passèrent devant les sentinelles qui présentaient les armes et bientôt débouchèrent sur la grande place de Tower Hill.

La voiture de la jeune fille vint silencieusement se ranger le long du trottoir. Dick ouvrit la portière.

« Quand vous reverrai-je ? »

Elle sourit.

« Toutes les fois que cela vous fera plaisir. Souvenez-vous que mon nom est dans l'annuaire des téléphones et que j'adore déjeuner à l'Embassy.

— Qu'allez-vous faire, à présent ? »

Elle eut une petite grimace.

« J'ai la perspective d'affronter bientôt une assez déplaisante entrevue », dit-elle en le regardant au fond des yeux.

Lui-même était attendu et allait avoir un entretien pénible. Mais il ne le dit pas à la jeune fille.

Il attendit, avant de se retourner, que la voiture eût disparu ; puis, le visage grave, il rebroussa chemin et traversa la passerelle qui enjambe le vieux fossé.

À l'entrée de son logement, Brill, son ordonnance, l'attendait.

« Le gentleman m'a demandé d'aller à votre recherche, sir. Il dit qu'il a un rendez-vous. »

Dick Hallowell inclina lentement la tête :

« Je n'aurai pas besoin de vous pendant un quart d'heure, Brill. Mais vous feriez bien de rester ici, et, si quelqu'un me demande, vous répondrez que je suis très occupé.

— Bien, sir Richard.

— Et, dites-moi, Brill, le… gentleman vous a-t-il parlé de… de lui-même ? »

Brill eut un instant d'hésitation.

« Non, sir. Il paraissait d'assez mauvaise humeur… Il m'a dit que vous pouviez vous estimer heureux de posséder un pareil logement. »

De nouveau, il hésita.

« C'est tout, sir… Il s'est mis ensuite à ricaner. Je trouve qu'il a un fameux toupet de venir ici pour tout critiquer. D'après ce que j'ai pu voir, c'est un pas grand-chose.

— Oui, Brill… C'est un pas grand-chose. »

Dick gravit l'escalier de pierre et s'arrêta devant une porte qu'il ouvrit d'une poussée.

Un homme se tenait debout devant la fenêtre du confortable salon de Dick Hallowell et paraissait absorbé dans la contemplation d'une escouade qui manœuvrait dans la cour. Sa figure, à demi tournée vers le jeune homme, était mince et chagrine ; ses vêtements étaient râpés et ses chaussures aux talons éculés attestaient d'un trop long usage. Cependant, ses traits et son maintien présentaient une étrange ressemblance avec ceux de l'officier qui l'observait silencieusement.

« Hello ! »

Il se tourna avec un grognement pour considérer le nouveau venu et mit dans cet examen une nuance hostile.

« Hello… Mon cher frère ! »

Dick ne répliqua rien. Lorsqu'ils se trouvèrent face à face, la ressemblance devint plus frappante encore, bien qu'elle ne fût pas absolue. Certes, si Graham Hallowell était parvenu à supprimer radicalement la dureté de sa voix, rien n'eût permis de les distinguer l'un de l'autre ; mais Graham avait oublié l'art de l'affabilité ; il avait oublié qu'un jour une

université s'était enorgueillie de voir en lui son plus brillant élève. Ce dont il se souvenait seulement, c'est qu'il était un homme maltraité par le sort, un homme qui n'avait jamais eu « sa » chance. Il avait atteint le stade où l'on ne se souvient plus que des griefs et des amertumes de la vie.

« Ton accueil est aussi enthousiaste que de coutume, sir Richard, ricana-t-il, et je parierai même que tu n'as nullement l'intention de m'inviter à déjeuner au mess, hein ? Permettez-moi de vous présenter, mon frère, Graham Hallowell, sorti hier de la prison de Dartmoor et qui se fera un plaisir de vous conter quelques bien amusantes histoires sur l'enfer du bagne. »

Sa voix s'était élevée. Dick se rendit compte qu'il avait bu et se trouvait en proie à l'une de ses terribles crises de haine.

« Ton valet lui-même se croit autorisé à me traiter comme un lépreux.

— Tu n'es pas autre chose, murmura Dick sur un ton calme, mais net. Un lépreux… C'est ainsi que l'on pourrait te définir, Graham. Quelque chose d'impur et de malsain que les gens conservant quelque dignité évitent soigneusement…, quelque chose d'inhumain sans une seule des qualités susceptibles de justifier une existence aux regards de Dieu et des hommes. Et tu vas cesser de crier lorsque tu me parleras ; sinon, je te prends par la peau du cou et je te jette hors de chez moi. Est-ce clair ? »

L'homme eut une hésitation :

« Ne fais pas attention, Dick…, J'ai peut-être bu un coup de trop ce matin, mon vieux, mais songe un peu à ce que tu

éprouverais si tu étais sorti de prison depuis vingt-quatre heures. Mets-toi à ma place… »

Dick l'interrompit brusquement :

« C'est impossible… Je ne puis concevoir ce que j'aurais éprouvé si ma conduite m'avait fait mériter la prison, prononça-t-il avec froideur. Je n'ai pas assez d'imagination… Quant à me « mettre à ta place », je ne puis me représenter droguant, pour le voler, un jeune officier de la garde qui avait eu confiance en toi, parce que tu étais mon demi-frère. Je puis encore moins me voir enlevant la femme d'un honnête homme pour l'abandonner ensuite sans ressources à Vienne. Et il y a bien d'autres choses que je ne puis imaginer. Qu'attends-tu de moi, au juste ?

— Je n'ai plus un sou, murmura Graham sombrement. J'avais pensé pouvoir gagner l'Amérique… »

Le jeune homme avait eu un rire bref, mais qui ne contenait pas la moindre trace de gaieté.

« Combien veux-tu ?

— Hum ! je crois que le prix d'un passage pour New York…

— Tu sais parfaitement qu'on ne te laissera pas entrer aux États-Unis avec un casier judiciaire comme le tien.

— Je pourrais prendre un autre nom…

— Mais non, tu ne partiras pas, et tu n'as pas la moindre intention de t'embarquer. »

Dick s'assit à son bureau, ouvrit un tiroir dont il tira un carnet de chèques.

« Tiens ! voici un chèque de cinquante livres. C'est le dernier argent que tu obtiendras de moi. Et si tu t'imagines que tu pourras me forcer la main en venant faire du scandale ici, tu te trompes. Mon colonel et mes camarades de régiment connaissent tous la vérité sur ton compte, et le jeune homme que tu as escroqué est précisément de garde en ce moment même. Si tu m'ennuies, je te fais coffrer… Comprends-tu ? »

Graham Hallowell glissa le chèque dans sa poche.

« Tu as un cœur de pierre, gémit-il. Si père savait…

— Père est mort, Dieu merci, murmura Dick gravement. Mais il en a cependant appris suffisamment pour mourir d'une crise cardiaque. C'est encore un grief que j'ai contre toi, Graham. »

Graham soupira sourdement. La crainte seule contenait la rage qui l'enflammait. Il désirait passionnément blesser, déchirer, humilier ce demi-frère qu'il haïssait tant… Mais le courage lui manquait.

« En regardant par la fenêtre, je t'ai vu bavarder avec une ravissante jeune fille.

— Tais-toi, coupa sèchement Dick. Je ne consentirai jamais à parler avec toi de n'importe quelle femme comme il faut.

— Tout beau, Dick. [Graham avait retrouvé un peu de sa violence.] Je posais une simple question… Diana est-elle au courant ? »

L'officier marcha vers la porte qu'il ouvrit toute grande, d'un geste brusque.

« Voici ton chemin.

— Diana…

— Diana ne m’est rien. Je te prie de te souvenir de cela. Et d’abord, j’ai horreur de son entourage.

— C’est pour moi que tu dis cela. »

D’un geste de la tête, Dick désigna l’escalier à son frère. Avec un insolent haussement d’épaules. Graham franchit le seuil.

II

La sonnerie du téléphone résonna pour la troisième fois. Alors seulement, Diana Martyn étendit nonchalamment le bras, pour saisir le récepteur. Elle savait d'avance qui l'appelait ainsi : Colley, probablement maussade et tout prêt à perdre quelques minutes en vaines lamentations parce que Diana l'avait fait attendre.

« Croyez bien que si nous avions pu deviner que c'était Votre Altesse Sérénissime qui nous appelait ainsi, nous nous serions précipitée à la première sonnerie », murmura Diana sur un ton qui ne présageait rien de bon. Rien de bon, du moins, pour Colley, qui détestait le sarcasme.

« Pouvez-vous venir me retrouver au Ciro's pour déjeuner ? demanda-t-il.

— Impossible ! Je déjeune avec Graham Hallowell. »

Cette nouvelle constituait évidemment une surprise pour Colley.

« Hallowell ! Je ne vous entends pas distinctement. Vous fumez, Diana ?

— Non, mais j'articule probablement assez mal. La perspective de me trouver seule avec un gentleman qui vient de sortir de prison est passablement déprimante. Il n'est nullement conforme au modèle classique, vous savez. D'abord, il n'a pas été condamné injustement.

— Écoutez, Dianette… »

Elle l'interrompit avec colère.

« Je vous défends de m'appeler Dianette.

— Diana. Le patron veut vous voir. Vrai. C'est lui qui me l'a dit.

— Eh bien, dites au patron que je n'ai pas envie de le voir, moi, répliqua-t-elle avec calme. Un criminel par jour, c'est amplement suffisant. »

À ce moment, Dombret, la femme de chambre, frappa discrètement à la porte :

« Voulez-vous recevoir miss Joyner, mademoiselle ?

— Miss Joyner… Vous êtes sûre ?

— Oui, mademoiselle, une charmante jeune fille.

— Faites-la entrer. »

Dombret sortit de la pièce.

« Miss Joyner… »

Diana s'avança, la main tendue, un éblouissant sourire illuminant son visage ordinairement pâle. Elle connaissait très exactement sa puissance de séduction, elle avait en elle-même une confiance absolue et possédait une conscience fort nette de son élégance, ainsi que de la splendeur chatoyante de sa chevelure rousse.

« Comme c'est gentil à vous, miss Joyner. »

Hope Joyner prit la main qu'on lui tendait et le regard clair de ses yeux gris croisa, sans se teinter de la moindre nuance d'hostilité ni même de suspicion, celui de Diana.

« Je craignais que ma visite ne vous déplût », murmura-t-elle.

Ainsi c'était Hope Joyner ? Elle était charmante.

Diana, critique sévère, fort difficile à satisfaire, ne trouva rien à redire : ni dans la silhouette, ni dans la voix, ni dans la carnation de sa visiteuse.

« Je suis tout à fait ravie, au contraire. Asseyez-vous donc, je vous en prie.

— J'ai reçu une lettre de vous…, une lettre assez singulière, prononça lentement Hope Joyner. Peut-être pourrais-je vous la lire… Vous avez, sans doute, oublié ce qu'elle contenait. »

Diana n'avait pas l'habitude d'oublier jamais de telles choses ; elle ne formula, cependant, aucune objection, se contentant d'observer la jeune fille d'un air détaché, tandis que celle-ci tirait de son sac une grande enveloppe et dépliait une large feuille d'un épais papier à lettres gris. Sans préambule, elle commença à lire :

« Chère Miss Joyner,

« Je veux espérer que vous ne m'accuserez pas d'impertinence si je vous écris pour vous entretenir d'un sujet qui me touche de très près. Je vous connais suffisamment pour savoir que vous n'abuserez pas de la confiance que je vous témoigne ainsi. Voici, en bref, la désagréable situation dans laquelle je me trouve :

« Avant que vous entriez en scène, j'étais fiancée à sir Richard Hallowell…, bien qu'en ce moment nous nous trouvions en froid à cause d'une affaire de famille qui ne saurait

vous intéresser. On vous a rencontrée fréquemment en sa compagnie depuis quelque temps et les gens parlent de vous sans bienveillance, demandant qui vous êtes, d'où vous venez, quelle est votre famille. Mais tout cela, pourtant, compte beaucoup moins pour moi que… »

Elle s'arrêta un instant pour tourner la feuille couverte d'une écriture serrée.

« … que mes propres espérances de bonheur. J'aime Dick très tendrement, et il m'aime aussi, bien que, pour le moment, nous nous adressions à peine la parole. Me sera-t-il permis de faire appel à votre générosité et pourrai-je espérer que vous nous fournirez l'occasion de renouer les liens d'affectueuse amitié qui nous unissaient ? »

Elle se tut, replaça la lettre dans son sac, qu'elle referma avec calme.

« Je pense que cette requête n'a rien de déraisonnable, murmura Diana avec froideur.

— Vous me demandez, en un mot, de m'effacer pour vous laisser la place, n'est-ce pas ? poursuivit Hope de sa voix tranquille et incisive. Mais pourquoi le ferais-je ? Vous pouvez vous-même faire naître les occasions de renouer vos relations avec Dick. Et je crains que vous n'attendiez trop de moi. »

Diana, pensive, se mordait les lèvres.

« Cette lettre était ridicule, je l'avoue, mais je n'étais pas dans mon état normal lorsque je l'écrivis. D'ailleurs, le fait

que vous soyez une amie de Dick ne signifie nullement que vous l'aimez, vous aussi. »

Hope secoua la tête.

« Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je tenais seulement à vous demander si vous n'aviez pas conçu une idée exagérée de la faculté du sacrifice dont je puis être capable. »

Diana ferma à demi ses paupières.

« Voudriez-vous donc dire que vous l'aimez ? »

Hope Joyner inclina la tête sans sourciller :

« Exactement. »

La franchise de cette confession suffoqua Diana, qui demeura, pendant quelques instants, sans pouvoir prononcer une parole.

« Comme c'est touchant ! » finit-elle par murmurer.

Elle continua :

« Ainsi, je dois conclure que ma requête, pourtant fort raisonnable, ne modifiera en rien vos… vos ambitieux projets ?

— Est-ce donc tellement ambitieux, demanda Hope avec un air d'innocence assez déconcertant, que d'éprouver de l'affection ou de l'amour pour Dick Hallowell ? »

Diana s'efforçait de conserver une entière maîtrise de soi. Elle n'avait pas espéré grand-chose de bon de l'envoi de la lettre, écrite, à la vérité, sous l'impulsion d'une humeur capricieuse. Elle avait peut-être voulu blesser Dick Hallowell ou, du moins, le troubler. Mais, aujourd'hui, la présence de-

vant elle de cette jeune fille lui semblait un défi. Et Diana était une personne qu'il valait mieux ne pas défier.

« Je vais vous montrer quelque chose. »

La jeune femme sortit de la pièce et revint quelques secondes plus tard, tenant à la main un petit écrin de cuir. Elle appuya sur le fermoir ; le couvercle se souleva brusquement, laissant apparaître une bague ornée de trois brillants, que Diana déposa de force dans la main de sa visiteuse.

« Lisez, je vous prie, l'inscription gravée à l'intérieur de cet anneau. »

Machinalement, la jeune fille obéit, bien qu'au fond d'elle-même elle n'éprouvât pas le moindre sentiment de curiosité. La face intérieure de la bague portait, gravés, ces mots : « Dick à Diana. 1932. »

« Qu'en dites-vous ? murmura Diana.

— Une bague de fiançailles. »

Diana baissa la tête. Hope la regardait, un peu embarrassée.

« Est-ce là un argument plus décisif que tous ceux que vous avez employés pour me contraindre à interrompre mes relations avec Dick ? Je savais déjà que vous aviez été fiancée…, il me l'avait dit. Mais la plupart des gens ne se fiancent-ils pas plusieurs fois ? En toute sincérité, miss Martyn, j'ignore si je me conduis en ce moment avec cynisme ou avec sagesse, mais vous attendez-vous à ce que j'accepte de ne plus jamais revoir Richard Hallowell ?

— Je m'attends à vous voir agir comme il vous plaira », répliqua Diana sur un ton assez aigre.

Elle haussa les épaules.

« C’est évidemment une question de goût et de bonne éducation. Vous ne pensez tout de même pas que je vais résoudre ce problème pour vous ? »

Ses yeux ne quittaient pas le sac à main de Hope.

« J’ai peut-être agi imprudemment et sans réfléchir, en vous écrivant cette lettre. Rendez-la-moi, je vous prie. »

De nouveau, leurs regards se croisèrent. D’un geste rapide, Hope ouvrit son sac, en tira la lettre et la déchira en quatre morceaux, qu’elle déposa sur la table. Puis, après un bref signe de tête, elle se retourna et quitta la pièce.

Diana était surprise des sentiments qu’elle éprouvait ; elle n’arrivait même pas à discerner ce qui, inconsciemment, la faisait agir. Il y avait des années qu’elle ne songeait plus à Dick Hallowell et le rôle qu’il avait joué dans sa vie lui paraissait tellement lointain, tellement estompé dans les brumes du passé…

Elle essayait encore de mettre de l’ordre dans son esprit, lorsque Dombret pénétra dans la pièce pour annoncer un visiteur qui, d’ailleurs, la suivait pas à pas.

Diana s’était assise sur une banquette près de la fenêtre, d’où l’on découvrait toute l’étendue de la rue. Les bras croisés, un doigt fin et blanc sur les lèvres, elle examina sans indulgence le personnage loqueteux qui entrait. Celui-ci gardait le silence, un mauvais sourire errant sur son visage, les deux mains dans les poches.

Lorsque Dombret se fut retirée, Diana se tourna vers lui :

« Peux-tu m’expliquer ?

— T’expliquer quoi ?

— Ce que signifie cette tenue déguenillée ? »

Graham Hallowell jeta en ricanant un regard sur son vêtement crasseux et élimé :

« J’ai oublié de changer de costume. »

Elle hocha la tête :

« Ainsi, tu as été rendre visite à l’illustre Richard. Et l’illustre Richard a-t-il été impressionné par ta misère ? »

Sans répondre, il se laissa tomber sur le large divan, tira de sa poche un paquet de tabac et une feuille de papier, puis se mit à rouler une cigarette.

« Y a-t-il une raison particulière, continua Diana, pour que tu te montres dans Curzon Street vêtu comme un épouvantail ? J’aime mieux te prévenir tout de suite que cela ne m’impressionne nullement, moi…

— Lui non plus, répliqua-t-il lentement en lançant vers le plafond un nuage de fumée. Tout ce que j’ai pu en tirer, c’est un malheureux chèque de cinquante livres. J’ai failli le lui jeter au visage.

— Mais tu t’es retenu, n’est-ce pas ? »

Il y avait longtemps qu’il ne s’irritait plus du ton sarcastique de Diana. Certes il y avait eu un temps où ces subtiles moqueries le rendaient fou de rage. Mais ce temps était bien loin, aujourd’hui.

« Tu escomptais, sans doute, qu’il satisferait toutes tes exigences, simplement afin de se débarrasser de toi. Et, bien

entendu, il n’en a rien été. Ah ! si tu connaissais Dick comme je le connais !

— Je ne le connais que trop, grommela-t-il, ce pharisien ! »

Elle ne répondit pas tout de suite. Ses dents blanches mordillaient sa lèvre inférieure.

« Pharisien ? certainement pas. Dick n’a rien d’un pharisien… »

Elle fit une pause, puis reprit :

« Il n’a pas fait allusion à moi ?

— Il m’a seulement dit qu’il ne tenait pas à entendre parler de toi… Si cela peut te faire plaisir… »

Elle inclina la tête.

« D’où je conclus que c’est toi qui t’es chargé de parler de moi.

— Il a une nouvelle petite amie, poursuivit Graham sans se troubler. Elle est ravissante… Je les ai aperçus qui roucoulaient auprès de la dalle des exécutions. »

Diana parut peu intéressée par cette remarque. Son compagnon, avec effort, se résolut à lui poser la question qu’il eût certainement déjà formulée le soir précédent, si le courage ne lui avait soudainement fait défaut. La jeune femme, en effet, lui inspirait toujours un vague sentiment de crainte.

« Tu as un appartement magnifique, Diana. Mais, si mes souvenirs sont exacts, tu logeais modestement en meublé lorsque je partis… J’étais au courant de ton changement

d'adresse ; mais cette magnificence présente me laisse stupéfait. »

Ses revenus, il le savait, ne dépassaient pas, chaque année, quelques centaines de livres, c'est-à-dire à peine de quoi payer le loyer de ce somptueux appartement. Certes, elle rédigeait, de temps à autre, quelques articles ; mais son indolence naturelle ne lui permettait pas de tirer de gros profits de son activité de journaliste.

« Tu redoutes le pire, n'est-ce pas ? Eh bien, tranquillise-toi. J'accomplis un travail assez sérieux en ce moment. As-tu entendu parler du prince de Kishlastan ? »

Il secoua la tête.

« Je suis officiellement son agent de publicité, poursuivit-elle froidement, et ce travail me rapporte, en fait, quelque quatre mille livres par an… J'estime que c'est de l'argent bien gagné. Le prince a besoin d'assouvir une terrible rancune contre le monde en général et le gouvernement en particulier. C'est Colley Warrington qui me l'a présenté, il y a deux ans. Colley avait entrepris de saigner à blanc notre illustre ami, lequel, soit dit en passant, est outrageusement riche, et, comme il avait échoué, il eut l'idée de m'appeler à la rescousse. Bien entendu, j'ai immédiatement éprouvé la plus vive sympathie pour Son Excellence, et il ne m'a pas fallu longtemps pour découvrir le point faible de son armure dorée. Il a perdu deux coups de canon…

— Deux quoi ? répéta Graham, abasourdi.

— Deux coups de canon. Il paraît que le gouverneur français lui avait accordé la faveur d'être salué par neuf coups de canon lorsqu'il venait en visite officielle ; mais, à la suite de diverses histoires assez fâcheuses, et d'un certain

nombre de scandales, ce salut fut ramené à sept coups. Il paraît que, dans l'Inde, ces choses-là ont une grande importance. Ajoute à cela que le prince de Kishlastan a la manie des pierres précieuses, et qu'il possède probablement la plus admirable collection de l'Inde entière.

— Est-il marié ? coupa Graham, soupçonneux.

— Plutôt neuf fois qu'une. Mais je n'ai pas eu le plaisir de faire la connaissance d'une seule de ses femmes. J'ai déjà rendu de grands services à Son Excellence : j'ai réussi à obtenir que notre ambassadeur à Paris s'intéresse à lui et j'ai écrit ou inspiré d'innombrables articles sur son compte. »

Graham, dont ces détails ne suffisaient pas à calmer les soupçons, se grattait rêveusement le menton. Diana éclata de rire :

« As-tu l'intention de me faire de la morale ?

— Non, mais je trouve tout cela bizarre. »

L'attitude de Diana n'avait rien d'amical, il s'en rendait parfaitement compte.

« Je rentre chez moi pour me changer, grommela-t-il en se levant. Et, j'aime mieux te le dire tout de suite, Diana, je n'aime pas beaucoup te voir accomplir cette besogne.

— J'en suis vraiment fâchée, riposta-t-elle avec ironie. Tu as deviné, j'espère, que le revenu annuel de quatre cents livres, dont je pouvais jadis, à la rigueur, me contenter, s'est depuis longtemps volatilisé. Dans un moment d'optimisme irréfléchi, j'ai confié mon capital à un jeune gentleman qui avait imaginé un plan magnifique pour faire fortune rapidement. Cette confiance, entre parenthèses, me valut de perdre un excellent fiancé. »

Elle parlait avec légèreté, mais on devinait dans sa voix une rancune et une amertume malaisément contenues.

« Cette perte est réparable, dit Graham. Tu sais que je dois toucher vingt mille livres lors de mon prochain anniversaire.

— Tu me l'as déjà dit, railla-t-elle. Par malheur, dès maintenant, ce legs est absorbé par les hypothèques, ainsi que je l'ai découvert après ton arrestation. »

Elle s'interrompit brusquement, puis reprit, sur un ton autoritaire :

« Rentre chez toi pour t'habiller de façon décente et reviens me prendre à une heure. Fais vite. J'attends la visite de Colley et, s'il ne te trouve pas ici, il croira que je lui ai menti. »

Elle l'accompagna jusqu'à la porte. Puis, une moue sur les lèvres, revint prendre place sur le divan. Elle était apparemment absorbée dans la lecture du plus passionnant des romans, lorsque Colley se fit annoncer.

Colley Warrington était un personnage d'une affligeante maigreur, au visage en lame de couteau, au crâne parcimonieusement revêtu de touffes de cheveux jaunes à peine suffisantes pour masquer une calvitie, qui n'en était pourtant encore qu'à ses débuts. Avec sa figure longue, ses traits profondément creusés, il avait l'apparence d'un homme vieilli avant l'âge. Les gens qui aiment les généralisations hâtives l'accusaient volontiers de prodigalité, non sans se demander d'où venait tout l'argent grâce auquel il pouvait se montrer prodigue.

À Londres, à New York, et plus généralement dans tous les lieux du monde que fréquente la bonne société, on rencontre ainsi un certain nombre de personnages brillants qui se font un devoir de s'occuper seulement des affaires d'autrui, surtout lorsque cet « autrui » figure au Bottin Mondain.

Colley pouvait, de mémoire, exposer l'historique et contester la légitimité de tous les titres, fournir les renseignements les plus complets sur les parents ou les alliés de n'importe qui, mais seulement dans la mesure où ces parents et alliés occupaient, eux aussi, une situation de quelque importance. Il connaissait à une livre près le revenu de chacun et l'état de prospérité ou de délabrement de tous les patrimoines. Parcourir Bond Street en sa compagnie, c'était assister successivement aux drames et aux comédies les plus inattendus, car il découvrait, dans le moindre objet, une signification inaccessible à l'entendement du commun des mortels. Il était capable de monologuer indéfiniment.

« Voici Lily Benerley avec sa nouvelle Rolls… Un cadeau d'un fonctionnaire de l'ambassade d'Égypte. Là-bas, c'est la vieille lady Vannery, une vénérable pocharde, mais une pocharde millionnaire… Toute sa fortune doit revenir à son neveu Jack Wadser, celui qui a épousé Mildred Perslow… Vous savez bien, la jeune femme qui a fait une fugue au Kénia en compagnie du jeune Leigh Castol, le fils de Lord Mensem ?… »

Certaines personnes sans indulgence chuchotaient que Colley tirait d'importants profits de cet instinct qui lui permettait d'être au courant du moindre scandale. Un lord chancelier l'avait, un jour, assez justement qualifié de « gredin invétéré ». On n'ignorait pas, en outre, l'altercation du

Paddock Club, dans la salle de jeu… Colley ayant discrètement donné sa démission, l'affaire avait été étouffée. Il s'était aussi trouvé à deux doigts d'une inculpation pour chantage. Au cours des débats, il avait jugé opportun d'aller faire une cure de repos à Aix-en-Provence. Certes, son nom ne fut jamais prononcé ; mais, lorsqu'un éminent magistrat déclara sévèrement à l'accusé : « Je crois savoir qu'une tierce personne vous aidait de ses conseils lorsque vous écrivîtes ces lettres de menaces », toute l'assistance sut fort bien à qui on faisait ainsi allusion.

Tel était l'homme qui venait de pénétrer en bougonnant dans le boudoir de Diana et examinait la jeune femme d'un air chagrin.

« Alors, Diana ?

— Asseyez-vous et cessez de récriminer.

— Où est Graham ?

— Il est rentré chez lui pour se changer. »

Il s'assit avec précaution sur le bord d'un fauteuil.

« Vous êtes folle de ne pas rompre toute relation avec Graham… Vous n'ignorez pourtant pas sa réputation.

— Comme lui connaît la vôtre, répliqua-t-elle avec un demi-sourire. J'ai remarqué que l'opinion que vous professiez sur le chapitre des relations utiles ou dangereuses coïncidait assez exactement avec celle de Graham, à cette seule différence qu'il pense, lui, que vous constituez la plus détestable fréquentation pour une honnête femme. »

Colley grommela. Diana reprit :

« Ne jurez pas et ne vous mettez pas en colère. J'ai besoin d'un renseignement. Vous êtes une véritable encyclopédie, Colley, mais je n'ai jamais encore eu l'occasion de vous consulter. Qui est Hope Joyner ? »

Son goût du commérage l'emporta aussitôt sur sa mauvaise humeur :

« Hope Joyner ?… Un magnifique appartement à Devonshire House… Deux voitures : une Rolls et une américaine. Très riche… Grande amie de Dick Hallowell. »

Diana l'interrompit avec un geste d'impatience : « Je vous ai demandé des renseignements précis. »

Il hocha la tête :

« Je ne sais pas grand-chose sur son compte. Un beau jour, elle a surgi de nulle part. Je crois qu'elle a fait ses études dans une de ces écoles d'Ascot où ce qui compte surtout, c'est la fortune. Il est bizarre que vous vous intéressiez à elle. J'en parlais il y a quelques jours avec Bobbie Longfellow, le lieutenant des gardes.

— J'ignorais que vous fussiez l'ami de Bobbie Longfellow, coupa Diana un peu brusquement.

— Je ne suis pas son ami, reconnut Colley avec franchise, mais cela ne nous empêche pas de bavarder de temps en temps. Hope Joyner est orpheline. Son père, riche Chilien, lui laissa, en mourant, une fortune considérable que gèrent Roke et Morty. Je me demande, d'ailleurs, comment diable on a pu confier à des gaillards comme Roke et Morty un patrimoine de cette importance. »

Diana l'interrogeait du regard. Il poursuivit :

« Roke et Morty sont louches. Ce sont presque des escrocs. Chaque fois qu'un procès criminel vient devant le tribunal d'Old Bailey, si le jeu en vaut la chandelle, Roke et Morty sont là. On ne les consulte que lorsqu'on se trouve avec une vilaine affaire sur les bras.

— Que savez-vous sur Hope Joyner ? reprit Diana.

— Diable ! vous m'en demandez trop… »

Colley se gratta le crâne.

« Elle vivait, je crois, à Monk's Chase, un domaine du Berkshire. Une vieille et pittoresque demeure construite sous le règne de Henry…

— Colley, au nom du ciel ! Je me moque de l'architecture.

— Bon… Bon…, répliqua-t-il vivement. Hope Joyner vécut des années dans cette maison. Hallett, son tuteur, passait la plus grande partie de son temps en Amérique et la petite restait avec sa gouvernante. Elle quitta Monk's Chase pour entrer en pension ; lorsqu'elle eut terminé ses études, elle vint un an à Paris pour parfaire son éducation. Sa fortune a toujours été considérable. Son appartement a été choisi et installé par les soins de Roke et Morty… Je ne sais rien de plus sur cette jeune fille. Vous intéresse-t-elle vraiment ? »

Diana tira une longue bouffée de sa cigarette avant de répondre.

« Cette jeune personne m'intéresse parce qu'il va falloir la supprimer, scientifiquement…, mais radicalement. »

Colley la regarda avec stupéfaction ; bientôt, un sourire apparut sur son visage :

« Cela n'ira pas sans difficulté, chère amie. Quelqu'un, à Londres, est follement amoureux d'elle. »

Elle l'interrompit avec brusquerie :

« Je sais…, Dick Hallowell.

— Dick Hallowell !… Ce n'est certainement pas à lui que je voulais faire allusion.

— En ce cas, de qui parlez-vous ? Qui donc est amoureux d'elle ?

— Notre illustre maître et ami, Son Excellence le prince de Kishlastan.

— Le prince ! Mais il ne la connaît pas… C'est une plaisanterie de mauvais goût, j'imagine ?

— Il l'a vue, ma chère, et, comme dit le poète, voir, parfois, c'est aimer déjà. Il se rend au parc chaque matin pour le seul plaisir de la voir passer à cheval ; il paie des gens pour savoir à quel théâtre elle va, afin de pouvoir aller l'y contempler tout son soûl ; elle compte presque autant pour lui que ses deux coups de canon perdus et sa collection de perles. Ce soir, il doit enfin la rencontrer officiellement…

— Ce soir ? À la réception ?

— Exactement. La réception a été organisée uniquement pour fournir à Riki l'occasion de rencontrer sa déesse. Pouvez-vous penser qu'il aurait pu en être autrement ? Il n'a que haine pour tous les Anglais, et l'idée de donner une réception, s'il n'avait pas eu un motif particulier pour cela, lui aurait certainement paru aussi déraisonnable qu'à moi la pensée de payer ma place dans une soirée. Il est parvenu à faire la connaissance de Hope Joyner grâce à un assez simple sub-

terfuge : il a réussi à l'intéresser à l'Association des Femmes Orientales, une organisation parfaitement ridicule qui a pour objet d'arracher nos sœurs hindoues aux horreurs de la polygamie. »

Diana arpentait la pièce, les mains derrière le dos.

« Il ne m'avait jamais parlé de cela, dit-elle au bout d'un moment.

— En règle générale, les gens ne consultent pas leur agent de publicité pour leurs affaires sentimentales.

— Vous êtes cynique, Colley. »

Elle se dirigea vers la porte du boudoir, pour gagner sa chambre à coucher ; mais, lorsqu'elle eut poussé le battant, elle s'arrêta brusquement, stupéfaite.

Sur le seuil, se tenait une dame d'un certain âge, de forte corpulence, au nez volumineux, une lueur malicieuse dans le regard.

« Qui… qui êtes-vous ? bégaya Diana.

— Bonjour, madame ! Je m'appelle Ollorby. »

Elle plongea la main dans son sac, en retira une carte de visite aux vastes proportions et la tendit à la jeune femme :

« Je dirige un bureau de placement, madame. Si vous avez jamais besoin d'une femme de chambre ou d'une cuisinière, un simple coup de téléphone : Soho 3794… »

Diana l'interrompit. Sa surprise passée, la colère commençait à la gagner.

« Comment êtes-vous entrée ? Comment avez-vous osé pénétrer sans permission dans cet appartement ? »

Elle se retourna, cherchant Dombret du regard, afin de l'admonester sévèrement.

« Excusez-moi, répliqua Mrs. Ollorby presque humblement. La porte était ouverte… J'ai appelé, mais personne ne m'a répondu. Alors, je suis entrée. Si jamais vous aviez besoin d'une domestique…

— Je n'ai besoin ni de domestique ni de vous ! »

D'un doigt impératif, Diana désignait la porte d'entrée. Sans se troubler, Mrs. Ollorby se retira avec une vivacité qu'on n'eût point soupçonnée d'elle.

« Que se passait-il ? demanda Colley lorsque Diana l'eut rejoint.

— Une visite importune. La directrice de je ne sais quel bureau de placement. »

Elle sonna Dombret :

« Pourquoi aviez-vous laissé la porte ouverte ? »

La femme de chambre eut un geste de protestation.

« Mais, madame…, je n'avais pas laissé la porte ouverte.

— Ne mentez pas ! s'emporta Diana. Vous aviez bel et bien laissé la porte ouverte, et une espèce de mégère en a profité pour s'introduire chez moi… Dieu sait combien de temps elle a attendu dans l'antichambre… »

La providentielle arrivée de Graham Interrompit la semonce infligée à la malheureuse Dombret, et Diana, chassant

aussitôt de sa pensée l'image de sa visiteuse importune, entama une conversation qui devait se poursuivre jusqu'à la fin du déjeuner en roulant principalement sur la passion du prince de Kishlastan pour les colifichets, objets ou êtres humains.

III

Il se trouvait des gens pour prétendre que ce qui manquait à Son Excellence le prince de Kishlastan, c'était surtout le bon sens.

Ce personnage long et maigre, dont le visage présentait tous les caractères du type oriental, était, pour le moment, en difficulté avec le gouvernement français et se voyait, par surcroît, l'objet de la méfiance, sinon de l'hostilité du gouvernement de l'Inde.

Bien qu'il fût nominalement sujet français, car il tenait son titre d'une petite principauté située à la limite des possessions françaises – principauté où il commettait tant d'abus que le gouverneur de Pondichéry l'avait cité à comparaître devant lui, – il avait, au grand embarras du gouvernement britannique, acquis de vastes domaines dans l'Inde anglaise.

On l'avait surnommé Riki. Lorsqu'il arriva à Londres, il était en proie à divers sentiments de rancune, d'ailleurs passablement confus ; mais, comme il jouissait d'une fortune gigantesque, il ne tarda pas à éveiller de nombreuses sympathies parmi les membres de la haute société, toujours prêts à excuser les excentricités des potentats indigènes.

Chaque jour, on le rencontrait dans les endroits les plus mondains ; il ne manquait pas une répétition générale et ses dîners témoignaient d'un luxe et d'une munificence inouïs.

Aucun délégué du Foreign Office n'y assistait et Riki n'était pas admis dans les milieux quasi officiels. Mais, tout

en sauvegardant les apparences, le Foreign Office se faisait toutefois représenter de façon plus ou moins officieuse lors des plus importantes fêtes que donnait le prince de Kishlastan.

C'est ainsi que Dick Hallowell reçut une carte d'invitation, en même temps qu'on lui faisait discrètement savoir que sa présence à l'hôtel Arrid ne serait pas considérée défavorablement par les « autorités supérieures ».

Dick avait passé quatre années de son enfance dans l'Inde et il avait acquis de l'hindoustani une connaissance qu'il s'était attaché à développer par un goût naturel pour cette langue. Il occupait auprès du gouverneur général du Bengale le poste d'aide de camp lorsque la mort de son père l'avait contraint de regagner l'Angleterre pour y soutenir le prestige de son titre et aussi pour mettre un peu d'ordre dans une succession passablement obérée.

Au reçu de cette invitation, il se rendit chez Bobbie Longfellow, qu'il trouva étendu sur une chaise longue et absorbé dans la lecture d'un journal sportif.

« Seigneur ! murmura Bobbie lorsqu'il eut pris connaissance de la carte. Je te plains sincèrement, mon pauvre vieux… Mais j'espère bien que tu ne comptes pas sur moi pour rencontrer encore une fois ce vieux fou.

— J'ignore pour quelle raison tu le traites de fou ; mais je pensais, en effet, que tu ferais bien de m'accompagner. Tout seul, je vais m'ennuyer à périr.

— Fou ! reprit Bobbie avec dédain. Il n'y a pas de doute. C'est un déséquilibré. À peine avais-je mis le pied dans cette satanée cabane fortifiée qu'on me confia la mission d'exhiber au prince de Kishlastan tous les joyaux de la couronne.

J'aurais été incapable de distinguer le bâtiment aux joyaux du poulailler, si l'un de ces gaillards si ridiculement vêtus d'un costume de l'époque élisabéthenne ne m'avait indiqué le chemin… Je fus alors obligé de monter je ne sais combien d'escaliers pour montrer au visiteur les somptueux colifichets. Je ne les avais jamais vus moi-même ; aussi n'y eut-il vraiment que demi-mal…

— Mais pourquoi prétends-tu qu'il est fou ?

— Il est fou de pierres précieuses, en tout cas ; j'ai cru que je ne parviendrais jamais à l'arracher à la contemplation des couronnes. Cramponné à la balustrade, il ne les quittait pas une seconde du regard. Il était accompagné d'un autre Hindou à qui il devait raconter une foule de choses terriblement intéressantes, dont, malheureusement, je ne comprenais pas un traître mot. Il parlait tout le temps en hindoustani et je regrettais bien vivement de ne pas t'avoir auprès de moi pour me servir d'interprète. Un des bonshommes de son escorte m'a expliqué que c'est un vrai maniaque sur le chapitre des diamants. Il en possède, paraît-il, dans une pièce de son palais de Kishlastan, une collection qui vaut je ne sais combien de millions de livres. Lorsqu'il sortit de la tour, il était si bouleversé par la vision des joyaux qu'il se traînait dans les couloirs comme une vieille chiffe. Il tenait absolument à m'offrir des boucles d'oreilles en perles à titre de souvenir. Je les ai refusées en lui disant : « Mon cher rajah, j'ai définitivement renoncé à porter des boucles d'oreilles. Il y a des années que c'est passé de mode.

Dick éclata de rire.

« J'espère que cela ne t'empêchera pas de te montrer bon garçon et de m'accompagner à l'hôtel Arrid, ce soir. On m'a officieusement prié de faire cette politesse à Son Excel-

lence, et, d'ailleurs, nous n'aurons pas besoin de demeurer plus d'une demi-heure chez lui.

— Mettrai-je mon collier de perles ou mes rubis ? demanda Bobbie, d'un ton sarcastique. Je tiens, entre parenthèses, à te faire remarquer que j'avais promis de conduire au théâtre une exquise petite…

— Qui t'en empêchera ? Je t'ai dit que nous ne resterions pas plus d'une demi-heure à l'hôtel Arrid. »

Lorsque les deux jeunes gens franchirent le seuil de l'hôtel Arrid, le grand escalier menant aux salons du premier étage était encombré d'une foule brillante. Il y avait là des membres du Parlement, d'anciens ministres appartenant à cette catégorie de politiciens qui ne risquent guère de se voir confier de nouveau un portefeuille et qui peuvent, par conséquent, s'exhiber n'importe où sans craindre de se compromettre ; des femmes du monde, de cette espèce qu'on rencontre n'importe où…, sauf à la cour ; quelques vieux fonctionnaires hindous venus là pour exhaler, eux aussi, d'amères rancunes ; un journaliste, quelques écrivains.

« Tiens ! Voici Diana Martyn », murmura soudain Bobbie.

Levant les yeux, Dick aperçut la jeune femme sur le palier du premier étage, appuyée à la balustrade et bavardant avec Colley Warrington. Lorsqu'il fut à quelques pas d'elle, elle l'honora d'un léger sourire et d'un petit signe de tête assez froid.

« Voilà un plaisir tout à fait inattendu, Dick », murmura-t-elle, très maîtresse d'elle-même.

Dick eut quelque difficulté à réaliser qu'il avait été fiancé à cette belle fille si parfaitement calme et que leur séparation avait revêtu à ses yeux l'apparence d'une tragédie. Il pouvait, à présent, la rencontrer sans le moindre embarras et même l'admirer, car c'était vraiment la plus magnifique créature qu'un homme pût imaginer.

« Alors, Dick, pas encore marié ?

— Pas encore, répliqua le jeune homme avec gravité.

— On chuchote, cependant, que vous projetez de…

— Eh bien, pour une fois, on chuchote la vérité !

— C'est admirable, vraiment ! »

Une seconde plus tard, ils étaient derechef séparés. Dick se dirigeait vers le grand salon au seuil duquel Son Excellence accueillait ses invités.

Louvoyant entre les groupes, Dick, suivi de Bobbie, s'approcha… et, soudain, s'arrêta net, muet de stupéfaction.

Au centre de la pièce, le rajah, revêtu d'une robe de soie de couleur améthyste, rehaussée d'une magnifique ceinture d'argent, le cou orné de multiples rangs de perles, demeurait immobile. Mais ce n'était pas cette magnificence orientale qui avait frappé de saisissement le visiteur.

Auprès de Son Excellence se tenait une jeune fille vêtue de blanc, à la silhouette élancée. Dick ne la voyait que de dos, mais il l'avait, cependant, immédiatement reconnue.

Bobbie, à son tour, manifesta son étonnement par une exclamation.

« Seigneur ! Dick…, mais c'est ta petite Hope !

— « Ma » petite Hope ! répliqua vivement le jeune homme avec un mouvement de colère absolument injustifié. Tu es absurde. C'est miss Joyner, tout simplement. »

À ce moment, elle tourna la tête et lui adressa un sourire de bienvenue.

« Comme c'est aimable à vous, sir Richard, d'avoir répondu à mon invitation, murmurait l'Oriental avec affectation, en soulevant languissamment ses paupières trop lourdes. J'espérais avoir le plaisir de vous rencontrer en visitant la tour ; mais, par malchance, vous étiez absent ce jour-là. Vous connaissez miss Joyner, n'est-ce pas ? »

Sans répondre, Dick sourit à la jeune fille.

« Vous êtes de vieux amis, je vois, poursuivait le prince, d'un ton soupçonneux. Je vous envie ce privilège. »

Un valet de pied venait d'annoncer un nouvel arrivant. Dick en profila pour entraîner Hope hors du cercle qui entourait le rajah, malgré le dépit visible qu'éprouvait ce dernier de voir s'éloigner la jeune fille.

« Que diable êtes-vous venue faire ici ?

— Ne saviez-vous pas que j'avais un rôle important à jouer dans le monde ? J'appartiens à la Société pour la Libération des Femmes Orientales…, ce qui ne représente pas, d'ailleurs, une bien lourde tâche. C'est lady Silford qui m'a demandé d'adhérer à ce groupement. »

Dick connaissait parfaitement lady Silford. Le bruit courait qu'elle était « commanditée » par le richissime Hindou, et Dick ne douta pas un instant qu'en agissant à l'égard de Hope comme elle l'avait fait, elle n'eût suivi les instructions de son protecteur. Cela suffit pour provoquer en lui une an-

goisse que pouvait, d'ailleurs, parfaitement justifier la fâcheuse réputation du rajah.

« À votre place, je me méfierais de ce soi-disant groupement. Il existe déjà un grand nombre d'associations qui font, elles, de l'excellente besogne, alors que la Société pour la Libération des Femmes Orientales me paraît être une pure plaisanterie. La police a dû penser comme moi, en lui refusant l'autorisation d'ouvrir une souscription publique. » La jeune fille sourit.

« Au fond, tout cela ne m'intéresse que médiocrement… »

Tous deux se dirigèrent vers la porte. Dans le grand vestibule, ils se trouvèrent soudain face à face avec Diana…, et celle-ci témoigna aussitôt à la jeune fille une cordialité qui semblait être la manifestation d'une amitié de toujours.

« Ma parole, mais c'est notre charmante petite Hope ! s'exclama-t-elle avec un feint enthousiasme. Est-ce là votre fiancée, Dick ? »

Ce fut Hope, elle-même, qui libéra le jeune homme de l'embarras d'une réponse.

« Je vous ai aperçue tout à l'heure, miss Martyn, et je cherchais précisément l'occasion de vous rencontrer. J'ai un objet à vous remettre. »

Elle ouvrit brusquement son petit sac orné de gemmes et en tira un écrin de cuir plat.

« Un messager spécial m'a remis ceci, juste au moment où j'allais quitter Devonshire House. J'ai trouvé la carte du rajah à l'intérieur de cet écrin, mais je suis certaine qu'une

erreur a été commise. Vous voudrez bien la réparer pour moi, n'est-ce pas ? »

Elle tendit l'écrin à Diana, qui le prit d'assez mauvaise grâce.

« J'ignore complètement de quoi il s'agit. Que contient donc cet écrin ?

— Un collier de perles, répliqua la jeune fille avec calme. Voudriez-vous avoir la bonté de dire à Son Excellence qu'il n'est pas dans les usages, en Angleterre, qu'une jeune fille reçoive de tels cadeaux, même d'un des plus puissants princes de l'Orient. »

Diana rougit imperceptiblement. Dick s'aperçut de son trouble.

« Pourquoi ferais-je vos commissions ? »

Hope la regarda en souriant :

« Parce que cet écrin contient une carte du rajah sur laquelle mon adresse est inscrite… de votre écriture.

— Un instant ! »

La voix de Diana était, maintenant, dure et sèche. Elle tendit la main pour retenir la jeune fille au moment où celle-ci parut vouloir s'éloigner.

« Pourquoi refuseriez-vous ce modeste cadeau ? Après tout (elle eut un imperceptible haussement d'épaules), vous n'êtes pas une si grande dame, n'est-ce pas ?… Excusez ma franchise, mais je crois que votre nom ne figure point sur les listes de l'aristocratie titrée, non plus que dans le Debrett ou quelque autre de ces précieux ouvrages.

— C’est exact, répliqua Hope froidement, pas plus que dans le répertoire de Carlow… »

À cette allusion, le visage de Diana s’empourpra de colère. La jeune femme se maîtrisa, mais, dans son regard, brillait une flamme méchante que Dick n’avait remarquée qu’une seule fois depuis qu’il la connaissait.

Sans ajouter une parole, Hope Joyner s’était éloignée.

« Que diable peut être ce répertoire de Carlow ? interrogea le jeune homme lorsqu’ils se furent un peu écartés de la foule.

— Comment ? Vous ne connaissez pas Carlow ? répliqua-t-elle avec un air de parfaite candeur. Cette importante agence commerciale tient à jour une liste confidentielle à l’usage de ses clients… dont je suis. Cette liste contient le nom de tous les individus qui, en Angleterre et particulièrement à Londres, vivent d’expédients et se sont trouvés ou se trouvent encore en relation avec des criminels notoires. »

Dick s’exclama, d’un ton d’admiration :

« Vous êtes extraordinaire, Hope. »

Elle sourit, bien qu’elle ne se sentît guère d’humeur joyeuse.

« Vraiment ? Cela provient, sans doute, de ce que je me trouve dans une situation assez extraordinaire. »

Hope Joyner, pour regagner son logis, ne permit point à Dick de l’accompagner. Elle voulait être seule afin de pouvoir mettre un peu d’ordre dans le bouleversement de son esprit. Elle était profondément troublée depuis que Diana Martyn avait, en quelques mots, résumé toutes les questions

angoissantes que la jeune fille se posait à elle-même depuis cinq ans.

Elle avait surgi de nulle part ! La phrase de Diana était l'exacte vérité. Ses parents étaient morts, elle possédait des biens considérables en Amérique du Sud et touchait régulièrement des revenus princiers que versaient à sa banque des hommes de loi dont elle n'ignorait pas qu'ils passaient pour entretenir des relations suivies avec les individus les plus louches. C'était à peu près là tout ce qu'elle savait sur son propre compte.

Elle n'avait jamais vu son acte de naissance, elle ne soupçonnait même pas dans quel pays elle avait vu le jour. Le mystérieux Mr. Hallett aurait peut-être pu la renseigner… Par malheur, il lui avait été impossible de le rencontrer. Tout ce qu'elle connaissait de cet assez singulier personnage, c'est que c'était un homme d'un certain âge qui passait presque tout son temps en voyages et dont la vue baissait depuis plusieurs années. Elle avait pourtant vécu bien longtemps dans la maison de Mr. Hallett, profitant de son vaste domaine, de ses chevaux, entourée du respect prévenant de ses domestiques.

Tantôt aux Indes, tantôt en Amérique, tantôt en Europe, Mr. Hallett était bientôt devenu pour la jeune fille le vivant symbole des énigmes qui angoissaient son esprit. Elle se prenait parfois à le haïr farouchement. Jamais il ne répondait à ses lettres, jamais il ne lui avait écrit. Régulièrement, lorsque revenait la date de sa fête, elle recevait de somptueux présents. Il en était de même à Noël, et, le 10 juin de chaque année, des fleurs lui parvenaient à profusion, mais sans que jamais la moindre lettre – pas même quelques mots sur une carte – les accompagnât.

Elle devinait que Mr. Hallett tenait à remplir sa mission avec la plus scrupuleuse ponctualité, presque mécaniquement, mais sans y adjoindre le moindre sentiment d'affection. De plus, il était évident qu'il cherchait systématiquement à éviter toute rencontre. Elle était certaine que ce n'était point par hasard que Mr. Hallett quittait Monk's Chase précisément la veille du jour où elle devait y arriver, pour les vacances d'été. Son absence se prolongeait alors exactement jusqu'au moment où elle avait regagné sa pension. Chaque fois qu'elle lui écrivait, c'était son banquier qui lui répondait, un gros homme vulgaire qui passait ses journées dans un méchant petit bureau de Threadneedle Street et qui ne portait certainement pas à la jeune fille plus d'intérêt que Mr. Hallett lui-même.

Pendant que sa femme de chambre la déshabillait, Hope Joyner se prit à songer à Monk's Chase. Une image obsédait son esprit : celle d'une petite armoire, dans la bibliothèque, et qu'une vieille nourrice fort bavarde lui avait, un jour, désignée comme contenant la clef de tous les mystères qui la troublaient si vivement. C'était peut-être une invention de la vieille servante, mais il était possible, cependant, que, dans cette petite armoire…

Elle se souvint alors qu'un jour, poussée par un puéril sentiment de curiosité, elle avait fait main basse sur toutes les clefs de la maison ; après bien des recherches, elle avait fini par découvrir celle qu'elle cherchait, mais, tandis qu'elle se préparait à ouvrir la porte de chêne sculpté, un domestique était entré dans la pièce, et Hope, prise de panique, s'était écartée précipitamment de l'armoire dont elle ne s'était plus jamais approchée depuis. Des années s'étaient écoulées, et elle conservait toujours la clef dans une petite bourse de cuir.

Surgie de nulle part ! Diana Martyn avait raison… Quelques mois plus tôt, le sarcasme de la jeune femme n'eût provoqué chez elle qu'un franc éclat de rire ; mais il y avait, aujourd'hui, toutes sortes de bonnes raisons pour qu'elle cherchât à laver la tache dont une telle remarque avait terni sa réputation.

Hope Joyner possédait suffisamment l'expérience du monde pour imaginer toutes les hypothèses désobligeantes que l'on pouvait formuler sur sa naissance. Elle connaissait le cas de certaines personnes aisées qui assuraient plus que largement la subsistance des enfants qu'elles n'avaient pu reconnaître. Cette pensée ne lui causait aucun sentiment d'horreur, mais elle provoquait en elle une douloureuse angoisse depuis que Dick Hallowell était entré dans sa vie.

Peut-être valait-il mieux qu'elle lui dît tout, – du moins, tout ce qu'elle savait elle-même. Elle était certaine qu'il n'aurait pour elle que sympathie et encouragement. Elle pressentait même qu'au cas où elle apprendrait le pire elle n'avait pas à craindre de perdre son amour.

Le lendemain matin, lorsqu'elle s'éveilla, elle pensait toujours à Monk's Chase et à la petite armoire dans la bibliothèque. Elle prit une décision dans l'après-midi.

Elle possédait encore la clef d'une porte dérobée qui donnait accès dans la maison…

IV

Lorsque Stimmings, le majordome, eut mis, pour la nuit, les chaînes et les verrous à la grande porte de Monk's Chase, il alla trouver son maître et lui signala – sans que celui-ci, d'ailleurs, parût y prendre le moindre intérêt – que, véritablement, il pleuvait à « grands seaux ».

L'averse n'avait pas cessé depuis le début de l'après-midi et, à l'heure du dîner, sa violence s'était encore accrue. Dans le creux de terrain que dominait Lower Oaks, une mare commençait à se former, et seule la partie centrale de l'allée émergeait encore entre les deux petits torrents dévalant de Black Wood pour se jeter dans le lac en miniature qui s'élargissait peu à peu devant le pavillon du garde, baignait la partie inférieure du portail et allait rejoindre le fossé bordant la route.

La nuit était noire, troublée seulement par le crépitement monotone de la pluie. C'était une de ces soirées où les habitants des petites maisons campagnardes contemplent l'eau qui suinte des toitures insuffisamment étanches et pestent contre la parcimonie de leurs propriétaires.

La guimbarde qui assurait le service de la gare de Worplethorpe progressait lentement sous l'averse ; le « clop-clop » régulier de son vieux cheval formait un accompagnement mélancolique au grincement monotone de ses roues cerclées d'acier.

Brusquement, une main frappa sur la vitre un coup léger et le cocher tira sur ses rênes toutes dégouttantes d'eau. La portière du vieux landau s'ouvrit avec un grincement.

Une jeune fille, enveloppée des pieds à la tête dans un imperméable de toile cirée noire, sauta sur la route. Son chapeau, rabattu sur ses yeux, empêchait de distinguer les traits de son visage à la lueur jaunâtre et incertaine de la lanterne.

« Je vous remercie, murmura-t-elle. Je pense que ma visite durera une heure environ…, peut-être moins. Vous pourriez vous mettre à l'abri quelque part pour m'attendre. »

Un large filet d'eau ruissela des bords relevés de son chapeau.

« Ne vouliez-vous pas aller à Monk's Chase, mademoiselle ? Je pourrais vous conduire jusqu'au perron. Vous allez être trempée.

— Non, merci ! Je préfère que vous m'attendiez ici. Je… je ne voudrais pas que mon arrivée éveillât toute la maisonnée. »

Le pavillon du garde et le parc étaient silencieux et déserts ; le portail de fer, légèrement entrebâillé. La visiteuse se rappela soudain que, jadis, un vieux jardinier avait occupé la petite maison qui s'élevait à côté de la grille. Il était mort alors qu'elle était encore en pension.

L'eau lui montait au-dessus des chevilles lorsqu'elle traversa la mare qui s'était formée au bas de l'allée ; elle se félicita d'avoir, une fois au moins, agi avec prudence en chaussant ses bottes de caoutchouc.

Bientôt, elle atteignit le haut de l'allée.

Normalement, elle aurait déjà dû apercevoir la maison…, s'il avait été possible d'apercevoir quoi que ce fût dans cette nuit épaisse. Au bout d'un moment seulement, elle distingua le bâtiment, masse obscure aux contours imprécis se confondant à demi avec les collines qui se dressaient à l'arrière-plan.

Pas une lumière… Sans aucun doute, les renseignements qu'elle avait recueillis étaient exacts : Mr. Hallett avait l'habitude de se coucher de bonne heure.

Son cœur battait avec violence. Traversant un parterre de gazon, îlot de verdure dans une mer jaunâtre, elle contourna une aile du logis.

C'était pure folie que d'agir ainsi, ne cessait-elle de se répéter. Folie, que de poursuivre cette aventure, folie que de l'avoir entreprise, folie, bien plus encore, que de glisser une clef dans la serrure de la petite porte au bas du grand mur gris recouvert de lierre, simplement pour obéir à l'impulsion irréfléchie qui dirigeait toutes ses actions.

Et pourtant, si on lui avait dit la vérité ?… Si, derrière la porte close, se trouvait la clef de tous les mystères ?… Cela ne suffisait-il pas à justifier pleinement sa conduite ?

D'un geste bref, elle engagea la clef dans la serrure. Sous sa poussée, la porte s'ouvrit. Elle fit jouer une lampe électrique dont elle avait eu soin de se munir et en promena la lueur sur les murs de l'étroit passage. Puis, elle repoussa lentement le battant et, silencieusement, – car ses bottes de caoutchouc amortissaient le bruit de ses pas, – elle gravit les trois marches de pierre qui conduisaient à une seconde porte.

La même clef ouvrait la seconde serrure. La jeune fille franchit le seuil et pénétra dans un large et long corridor, au plancher recouvert d'une immense carpette et que décoraient, çà et là, des statues, des sièges anciens, cathèdres ou banquettes, tout un ameublement qui lui était familier.

Rien n'avait été modifié depuis sa dernière visite : les grands portraits, aux couleurs fanées, dans leurs massifs cadres dorés, les tapisseries, les larges rideaux écarlates qui masquaient la fenêtre à l'extrémité du corridor, toutes choses qu'elle connaissait si bien.

Le bruit de la pluie ne troublait point cette atmosphère feutrée, et seul le tic-tac régulier de la vieille pendule peuplait le silence du corridor. Parfois, cependant, un léger choc : un store mal attaché que secouait le vent.

La jeune fille poussa un profond soupir, franchit rapidement la galerie et pénétra dans le hall où, de nouveau, elle s'arrêta pour écouter, tandis que ses regards cherchaient à percer l'obscurité.

Une lueur pâle, indécise, indiquait seule l'emplacement des deux grandes fenêtres aux épais barreaux qui s'ouvraient de chaque côté de la porte principale. La visiteuse dut rassembler tout son courage pour se résoudre à traverser le hall et à tourner la poignée de la porte qui donnait accès dans la bibliothèque.

Des bûches flambaient dans la cheminée. La jeune fille ne pouvait distinguer la grille que lui cachait un vaste fauteuil qu'elle reconnaissait bien ; mais elle apercevait le rouge flamboiement du foyer. Selon toute apparence, la pièce était vide…

Les mâchoires contractées, elle franchit presque en courant l'espace qui la séparait de l'armoire de chêne. Ses mains tremblaient lorsqu'elle enfonça la petite clef dans la serrure.

Soudain, elle faillit pousser une exclamation.

Le meuble était vide !

Une impression singulière la contraignit alors à se retourner, et l'émotion qu'elle éprouva fut si vive qu'elle faillit tomber à la renverse. Du fauteuil, devant la cheminée, montait lentement une spirale bleuâtre de fumée.

« Ayez donc l'obligeance de refermer la porte. Je sens un courant d'air fort désagréable. »

La voix était douce, sans éclat.

Pendant un moment, la jeune fille demeura immobile, les yeux fixés sur le fauteuil. Sans trop savoir ce qu'elle faisait, elle tira de son sac un petit browning.

« Ne bougez pas, murmura-t-elle d'une voix étouffée, je… je suis armée. »

Un homme de haute taille, aux cheveux grisonnants, venait de se lever. Des lunettes noires dissimulaient en partie les traits fins et harmonieux de son visage. Ses dents serraient le long tuyau d'une pipe. Il portait un smoking au veston de velours noir.

« Venez vous asseoir auprès du feu, reprit-il. Vous devez être trempée. »

Elle eut un instant d'hésitation, puis s'avança lentement vers la cheminée, la main toujours crispée sur la crosse de son arme.

L'homme éclata soudain d'un rire grave et mesuré.

« Je suppose que vous tenez en ce moment, à la main, un revolver ou quelque autre objet également mélodramatique. C'est vraiment dommage. »

Il s'interrompit brusquement, puis reprit :

« Encore une fois, je vous serais obligé de bien vouloir fermer la porte. Je suis extrêmement sensible aux courants d'air. »

Elle recula de quelques pas. Une chance s'offrait… Pourquoi n'en profiterait-elle pas pour s'enfuir ? Quelques secondes lui suffisaient pour quitter la maison… Oui, mais l'homme l'avait vue. Une telle sortie manquerait absolument de dignité.

Il était, certes, singulier que la question de « dignité » lui parût mériter considération en une telle occurrence.

Elle ferma la porte et revint vers la cheminée. L'homme avait repris sa place dans le fauteuil, la pipe aux dents, le visage tourné vers les bûches incandescentes.

« Vous êtes entrée par la petite porte dérobée, n'est-ce pas ? Il faudra décidément que j'en fasse changer la serrure. Asseyez-vous donc, je vous prie. »

Elle hésita avant d'obéir.

« Oui, poursuivait-il doucement. Je savais bien que vous étiez une femme. Je l'avais deviné en entendant le frou-frou de votre robe. Que désirez-vous ? »

La gorge sèche, elle dut s'y reprendre à deux fois avant de pouvoir répondre :

« J'étais venue chercher quelque chose, que je pensais pouvoir trouver dans cette pièce. Oh ! rien de bien précieux… pour tout autre que moi. Vous voyez…

— Non, je ne vois pas. Je suis aveugle. »

Il avait prononcé ces derniers mots sur un ton si détaché, si indifférent que, pendant quelques instants, elle ne se rendit pas compte de l'importance de cette confidence.

« Aveugle ! »

Elle réprima un cri :

« Oh ! je vous demande bien pardon… » Brusquement, son cœur avait tressailli de Joie. Aveugle ! Il ne pouvait donc pas la voir… Il ne la reconnaîtrait pas s'il la rencontrait un jour.

« Je vous affirme que je ne suis pas venue ici dans le dessein de vous dérober quoi que ce soit. Je dois vous dire que mes…, que ma famille a loué cette maison l'été dernier. J'y ai perdu un objet et je ne voudrais pour rien au monde qu'on pût se douter qu'il était en ma possession. »

Elle reprenait quelque assurance, car elle savait que, l'été précédent, Monk's Chase avait été loué à une riche famille américaine.

« Vous êtes donc une Osborn… Eh bien, ma chère enfant, cherchez à votre aise l'objet que vous avez perdu et emportez-le. Je regrette de vous avoir effrayée. »

Elle s'était retournée pour jeter encore un regard vers la petite armoire à la porte entrebâillée.

« Je ne le trouverai pas, soupira-t-elle… On l’a pris. Et… et maintenant, il faut que je m’en aille. Me le permettez-vous ? »

Il se leva et traversa la pièce, se guidant, à tâtons, de meuble en meuble. Il atteignit ainsi le hall, gagna le corridor, s’engagea dans l’étroit passage qui menait à la petite porte dont il franchit le seuil.

Pendant quelques instants, il demeura immobile, laissant la pluie ruisseler sur ses épaules.

« Bonne nuit ! murmura-t-il enfin. Je vous souhaite de ne point trop vous faire mouiller. »

Il attendit jusqu’à ce que le bruit des pas précipités de la jeune fille se fût éteint, puis il se retourna, ferma soigneusement la petite porte, regagna la bibliothèque, alluma toutes les lumières et s’assit dans le fauteuil devant le feu.

Durant de longues minutes, il demeura immobile, le front creusé de rides profondes. Il interrompit sa méditation pour bourrer lentement sa pipe, puis, ôtant ses lunettes noires, il reprit la lecture de son journal interrompue par la visite de la jeune fille.

Il ne semblait prendre aucune peine pour déchiffrer, à l’œil nu, les caractères les plus minuscules.

Entre deux bouffées, on eût pu l’entendre murmurer :

« Pauvre Hope Joyner ! Pauvre Hope Joyner ! »

V

« Je vais vous dire la vérité, commença Hope Joyner avec une si farouche résolution que Dick Hallowell ne put s'empêcher de sourire.

— Expérience pleine d'agrément, murmura-t-il. J'espère pouvoir la supporter. Qu'est-ce donc qui vous tourmente, ma chérie ? »

Il lui avait pris les deux mains dans les siennes et, pendant un moment, tous deux demeurèrent immobiles. Puis elle se libéra doucement.

« Quand je vous aurai tout dit, il est possible que… que vous ne consentiez plus à me voir, reprit-elle très vite. Vous souvenez-vous de ce que cette… de ce que Diana Martyn a dit de moi ?

— Diana dit tant de choses de tant de gens qu'il est bien difficile de s'en souvenir, répliqua Dick avec un sourire.

— Je suis sûre que vous vous en souvenez, pourtant. Diana a dit que j'avais « surgi de nulle part ».

— Ce qui est parfaitement absurde, car vous êtes un être tangible, infiniment séduisant, et non une apparition. Et lorsque je vous vois me servir le thé dans votre boudoir d'une si luxueuse élégance, je vous trouve tout aussi réelle que le Ritz dont j'aperçois la silhouette par la fenêtre.

— Vous êtes stupide, Dick. Diana a voulu dire que je n'avais pas de famille, pas de parents et qu'il était fort pos-

sible que je fusse quelque chose d'affreux…, que vous pouvez imaginer. Vous connaissez un peu la science héraldique, n'est-ce pas ? Vous savez ce que signifie une brisure dans les armoiries ?

— Ce n'est pas bien terrible… Et cela a-t-il vraiment tant d'importance ? Des brisures ! Il y en a dans les plus glorieux blasons… Je suis à peu près sûr qu'on en trouverait dans le mien. »

Elle demeura interloquée de cette indifférence. Pendant quelques secondes, elle éprouva un sentiment d'intense soulagement qui, brusquement, se transforma en colère.

« Dick, je ne suis pas certaine que mes paroles soient conformes à la vérité. C'est très cruel à vous de penser que je suis…

— Je ne pense rien du tout…, sinon que vous êtes la plus exquise des jeunes filles, que je vais vous épouser, quitter l'armée et mener avec vous une existence parfaitement heureuse.

— Dick, voyons, soyez raisonnable. Ne pouvez-vous comprendre dans quelle effroyable situation je me trouve ? J'ignore d'où vient mon argent, j'ignore tout de mes parents… Je suis venue un jour… de nulle part. Je suis toujours forcée d'en revenir là. Jusqu'à présent, cela n'avait jamais éveillé en moi la moindre inquiétude, mais maintenant…, maintenant que vous êtes entré dans ma vie…

— Et cela, grâce à l'élément liquide, ne l'oubliez pas. J'ai bonne envie d'ajouter à mes armoiries un aviron d'or sur champ d'azur…, bien que l'épithète « azur » soit peut-être un peu optimiste pour désigner les eaux de la Tamise. »

Elle réfléchissait, le front barré d'un pli. Soudain, elle se décida :

« Je vais vous faire un aveu, Dick… »

Et, sans chercher la moindre justification de sa conduite, elle lui fit le récit de sa visite à Monk's Chase.

Tant qu'elle parla, le jeune homme l'écouta avec le plus grand sérieux.

« Vous avez agi comme une petite écervelée, dit-il, lorsqu'elle se tut. Vous couriez un risque sérieux… Quel homme est cet Hallett ?

— Tout ce que je sais de lui, c'est qu'il est à la tête d'une grosse fortune et qu'il n'a jamais manifesté qu'indifférence à mon égard. Il est propriétaire d'un vaste domaine dans le Kent. C'est là que j'ai passé la plus grande partie de mon enfance.

— Vous ne l'avez jamais vu ?

— Jamais. En fait, il se trouvait toujours à l'étranger lorsque j'allais passer quelque temps dans sa maison. J'ai demandé aux hommes de loi qui ont charge de ses intérêts s'il était mon parent : ils m'ont répondu négativement. Il connaissait ma mère…, et je le soupçonne même d'avoir eu avec elle quelque aventure sentimentale. Je n'ai, d'ailleurs, jamais pu approfondir cette question. Mon père le choisit comme exécuteur testamentaire… Du moins, je le suppose.

— Avez-vous eu connaissance du testament de votre père ?

— Non. Tout ce que je sais, c'est que je reçois régulièrement une pension considérable et que s'il m'arrive d'avoir

des fréquentations douteuses, comme ce fut un jour le cas, mon avoué m'envoie aussitôt une lettre fort sèche dans laquelle il m'est enjoint d'avoir à cesser toutes relations avec les personnes indésirables. C'est mon avoué qui me communique le répertoire de Carlow.

— Et vous n'avez pas d'autres parents ?

— Aucun. Je vous l'avais bien dit, je suis une femme de nulle part.

— Je ne serais pas étonné que votre avoué vous écrivît bientôt une petite lettre sur mon compte, plaisanta-t-il, car si je ne suis pas moi-même une fréquentation indésirable, certain de mes proches parents appartient manifestement à cette catégorie… »

Dick Hallowell songeait précisément au membre de sa famille auquel pouvait s'appliquer l'épithète *d'indésirable,* lorsque, par une coïncidence qui ne l'étonna pas outre mesure, il se trouva soudain nez à nez avec son frère au milieu de Piccadilly Circus.

Graham Hallowell n'avait plus rien de commun avec le personnage râpé et misérable qui, peu de jours auparavant, avait franchi l'enceinte de la tour de Londres. Souliers vernis, chapeau du bon faiseur, il ressemblait à une gravure de mode. Un instant interloqué par tant d'élégance, Dick allait poursuivre son chemin quand son frère l'arrêta.

« Si tu ne crains pas trop de te compromettre en compagnie d'un gibier de potence comme moi, j'aimerais avoir un court entretien avec toi.

— Tout de suite, si tu le veux… Mais j’aime mieux te prévenir : s’il s’agit d’une question d’argent…

— Ne peux-tu donc songer à autre chose qu’à l’argent ? Non, Dick, je voudrais seulement te parler de Diana…

— C’est un sujet qu’il est encore plus inutile d’aborder.

— Diana désirerait simplement que vous fissiez la paix, reprit Graham avec brusquerie. À quoi bon prolonger cette vendetta ? Ne peux-tu parvenir à oublier qu’elle t’a un jour préféré un autre homme ?

— Si je me souviens de cela, crois bien que c’est avec un sentiment de gratitude à son égard… »

Il consulta sa montre.

« Mais tranchons là, Graham. J’ai un rendez-vous dans cinq minutes. Dis seulement à Diana que je ne lui garde pas de rancune. Il est absurde de parler de vendetta. Je ne tiens pas à la rencontrer, voilà tout, non parce que sa vue provoque en moi le moindre sentiment douloureux, mais parce qu’elle représente désormais, à mes yeux, ce que je hais le plus au monde : la trahison et la duplicité. »

Il se tut et, après un bref signe de tête à l’adresse de son frère, poursuivit son chemin, tandis que Graham se dirigeait vers le logis de Diana.

La jeune femme l’attendait dans son boudoir. Dès qu’il eut franchi le seuil, elle devina, avec sa subtile intuition féminine, que les deux frères venaient de se rencontrer.

« Toujours le même, grommela Graham en se laissant tomber dans un fauteuil. Il consent à te pardonner…, à condition de ne plus jamais entendre parler de toi.

— Attendais-tu donc autre chose de lui ? »

Pendant un moment, elle le regarda sans parler et l'expression de son visage ne reflétait nulle indulgence. Lentement, à petits coups réguliers, son pied battait la mesure sur le tapis.

« Tu n'es qu'un maladroit, murmura-t-elle enfin. Lui as-tu au moins parlé d'une pension ? »

Graham ricana :

« Une pension ! Crois-tu qu'il m'aurait laissé le temps d'aborder un sujet aussi délicat ? Sa première parole fut pour me prévenir que toute demande d'argent devait être bannie de notre conversation. D'ailleurs, si Trayne a réellement besoin de moi pour une besogne quelconque, il y a de l'argent, beaucoup d'argent, à la clef, et toute sécurité par surcroît.

— Quelle besogne ?

— Comment pourrais-je le savoir ? Trayne n'a pas l'habitude de faire ses confidences par téléphone. Je n'ai jamais travaillé pour lui. Et toi, Diana ? »

Elle éluda la question.

« Il est fort généreux, reconnut-elle, mais il est aussi fort dangereux.

— Que veux-tu dire ?

— Les hommes comme lui sont toujours dangereux. Le travail qu'il me confia n'avait rien de bien compliqué et je ne compris que beaucoup plus tard qu'il était nécessaire à la réussite de certains de ses projets. Il y a deux ans de cela, un jour, on me demanda de conduire lord Firlingham dans une

des maisons de jeu de Trayne. Nous y allâmes en revenant de l'Opéra… Cette nuit-là, lord Firlingham perdit au baccara quarante mille livres. Je ne l'appris pas tout de suite, d'ailleurs, car, lorsque je le quittai, la chance semblait lui sourire. Quelques jours plus tard, je reçus de Trayne vingt billets de cent livres.

— Deux mille livres ! Il paie royalement…

— Tout d'abord, la pensée du rôle que j'avais joué me fut odieuse, mais Firlingham est une brute. C'est un des hommes les plus déplaisants que je connaisse. »

Elle s'interrompit pour jeter un regard vers la pendule, sur la cheminée :

« Il est temps de partir. »

Graham la regarda, surpris :

« Toi aussi, tu as rendez-vous avec Trayne ?

— Sa Majesté Tiger Trayne m'a fait savoir que je pouvais espérer un profit important en lui rendant visite avec toi. »

Le Club de la Souricière, situé à proximité de Soho Square, était une de ces institutions dont les membres s'honorent de compter parmi eux quelques-uns des plus grands noms de l'Angleterre. Le luxe de ses réunions, dans un quartier qui n'était cependant rien moins que mondain, en faisait un des établissements les plus réputés de Londres. Chacun sait qu'on y jouait gros jeu ; mais sa renommée venait aussi de l'excellence de la table et de la modicité des cotisations.

En dépit de certaines rumeurs, la police ne s'était jamais inquiétée de ce qui s'y passait. À plusieurs reprises, des hauts fonctionnaires de Scotland Yard s'étaient mêlés à la foule des invités ; mais ils n'avaient jamais rien constaté de plus répréhensible que d'innocentes parties de bridge où le taux des gains et des pertes se chiffrait par cinquante livres les cent points. Or, le taux du jeu de bridge est une question de politique intérieure qui intéresse seulement le comité de direction du Club. En conséquence, Scotland Yard n'avait pas jugé utile d'intervenir. Si, parfois, les joueurs organisaient une partie de baccara, c'était toujours à l'insu des dirigeants du Club, et aucun étranger ne pouvait être admis à ces séances privées sans présenter les plus sérieuses garanties. Nul ne s'était jamais plaint qu'une partie se fût déroulée de façon incorrecte, bien que Mr. Trayne, qui pontait lourdement et prenait parfois la banque, gagnât avec une étonnante régularité.

Les membres du Club qui s'y étaient rendus pour déjeuner l'avaient pour la plupart déjà quitté lorsque Diana et son compagnon pénétrèrent dans le grand vestibule silencieux.

« Mr. Trayne est au secrétariat, leur dit le portier. Voulez-vous me suivre ? »

Le personnage qui était assis au bureau du secrétariat avait plus que largement dépassé la cinquantaine. Ses cheveux coupés courts étaient gris ; mais son visage aux traits durs, énergiques, ne portait presque aucune ride. Même assis, on pouvait se rendre compte que sa taille était supérieure à la moyenne, et une impression de force dominatrice se dégageait de ses épaules larges et carrées. De ses dents, d'une blancheur éclatante, trop irrégulièrement plantées pour

n’être pas naturelles, il mâchonnait un cigare à demi consumé.

Tel était Tiger Trayne, dont l’apparence, en dépit de son surnom, évoquait plus l’idée d’un lion que celle d’un tigre. À tout prendre, beaucoup moins inhumain que Diana ne l’avait toujours supposé.

Après avoir dévisagé quelques instants les nouveaux venus, avec une apparente indifférence, il se leva et jeta son cigare dans la cheminée.

« Soyez les bienvenus, murmura-t-il avec bonne humeur. Diana Martyn, n’est-ce pas ? »

Sa voix était grave et bien timbrée ; il s’exprimait avec une aisance parfaite, et Diana ne put s’empêcher de constater, à part soi, qu’il n’était nullement conforme à l’image qu’elle s’était formée de lui. Elle en fut agréablement surprise. Elle comprenait, maintenant, pourquoi cet homme, dont le génie avait conçu tant d’entreprises criminelles, était toujours parvenu à se soustraire à la justice. Elle se souvenait de ce que Colley lui avait raconté sur son compte : pièges tendus, artifices déployés pour venir à bout de lui. Les plus subtils limiers des deux continents avaient tendu leurs filets pour le capturer ; mais Tiger Trayne avait déjoué tous les traquenards, triomphé de ses plus redoutables adversaires.

« Ne vous souvenez-vous vraiment pas de moi, Mr. Trayne ? » répliqua-t-elle avec finesse.

Un sourire découvrit ses dents blanches.

« C’est un principe chez moi de ne me souvenir de personne et de traiter mes amis les plus intimes comme des

étrangers qui doivent, à chaque nouvelle entrevue, m'être officiellement présentés. C'est une excellente méthode. Je vous la recommande. » Il s'adressait à Diana, mais son regard ne quittait pas Graham.

« Quant à vous, vous êtes Mr. Hallowell, n'est-ce pas ? Asseyez-vous donc, je vous en prie. Une tasse de café ? »

Il appuya sur un timbre, puis donna un ordre, bien que nul domestique n'eût répondu à son appel.

Et, soudain, une voix paraissant sortir du mur prononça avec déférence :

« Bien, monsieur. »

Devant la stupéfaction de ses hôtes, Tiger Trayne jugea opportun de leur fournir quelques explications.

« Micro et haut-parleurs invisibles. Très pratique.

— Mais ne craignez-vous pas les oreilles indiscrètes ? » interrogea Diana.

Il éclata de rire.

« Les indiscrétions ne sont possibles que lorsque je le veux bien. »

Il se tourna vers Graham.

« Vous arrivez de la campagne, je crois ? »

Graham possédait suffisamment l'argot spécial de ses anciens compagnons pour comprendre que c'était là une manière délicate de faire allusion à son emprisonnement.

« Oui, répliqua-t-il assez vivement.

— Fâcheux… Vraiment fâcheux… »

Il y avait dans la voix de Tiger Trayne une nuance de sympathie affligée. Il poursuivit :

« Il vous eût été facile d'éviter ce séjour… à la campagne, si quelqu'un avait pris la peine de réfléchir pour vous. Un général peut ignorer le maniement d'une baïonnette, mais le plus brave et le plus habile des soldats peut, en revanche, se montrer piètre général. »

Il tendit une boîte de cigares à Graham :

« Nul ne peut réussir dans cette carrière s'il n'a, pour auxiliaire, un homme réfléchi, raisonnant exactement comme un détective. Un cambrioleur qui prépare un coup commence par s'imaginer qu'il ne court aucun risque d'être découvert… Après quoi, il semble s'ingénier à multiplier les indices qui permettront au plus borné des détectives amateurs de le suivre comme s'il le voyait. On ne réussit, aujourd'hui, qu'après maintes répétitions sur objectifs figurés. »

Graham et Diana écoutaient avec la plus vive attention. Ils se rendaient compte – surtout Diana – que chaque mot prononcé par Tiger Trayne avait une signification et un but précis.

« Pour ma part, poursuivait-il, si je pensais à un coup de grande envergure… »

Il s'interrompit soudain.

« Voici le café. »

Sans que les visiteurs s'en fussent aperçus, un panneau de la boiserie venait de glisser silencieusement, révélant un plateau chargé de tasses pleines d'un café fumant.

Tiger Trayne le posa sur une table, referma le panneau, attendit quelques secondes, revint vers ses hôtes, saisit la tasse et avala son café d'un seul trait.

« Pour moi, si je voulais tenter un grand coup, une opération capable de rapporter à mes collaborateurs une somme de… »

Il se tut brusquement pour ménager ses effets.

« De cinquante mille livres, par exemple, je prendrais la précaution de répéter avec soin. J'exigerais de l'homme chargé de jouer le principal rôle qu'il s'entraînât aux escalades, qu'il prît l'habitude de sauter d'une hauteur considérable ; je lui ferais étudier les manuels d'instruction militaire – à supposer qu'il dût se trouver en contact avec des soldats – ainsi que les consignes et les règlements de l'endroit où j'aurais décidé de l'envoyer. Je l'obligerais à connaître parfaitement le régime des marées… »

Graham l'interrompit avec impatience :

« De quoi s'agit-il ? Quelle besogne voulez-vous me confier ? »

Tiger Trayne posa sur lui le regard impénétrable de ses yeux clairs.

« Ai-je parlé de besogne ? »

Il y avait dans sa voix une nuance de reproche.

« Je vous exposais seulement quelques principes généraux. »

Graham allait, sans doute, répliquer ; mais un coup d'œil impératif de Diana lui imposa silence.

« Ce matin même, poursuivait Trayne, je laissais vagabonder mon imagination. Je ne me souviens plus très bien de ce qui m'incita à méditer de la sorte. Peut-être le compte rendu du procès-criminel qui s'est déroulé hier à Old Bailey. Au fait, ces messieurs ont vraiment une mentalité bien primitive ! » Il soupira, puis reprit :

« Un homme est condamné aux travaux forcés pour un cambriolage enfantin dont il a tiré une centaine de livres. Quelle absurdité ! Il aurait pu, en risquant moins, avec un esprit aussi résolu, en gagner cinquante mille sans difficulté. Cinquante mille livres ! C'est une somme ! »

De nouveau, il s'arrêta, comme s'il eût attendu une approbation de ses auditeurs ; mais, depuis le regard que lui avait lancé Diana, Graham se tenait prudemment sur la réserve.

« Il n'y a nulle gloire à tirer d'un vulgaire cambriolage, continua Trayne doucement, et, croyez-en mon expérience, la gloire est une chose qui compte pour quiconque possède un peu d'imagination. Quant à moi, si j'étais cambrioleur, je voudrais que le public fût informé de mes exploits par des titres énormes en première page. Je voudrais accomplir une prouesse si sensationnelle qu'elle passionnerait le monde entier, et me vaudrait une réputation extraordinaire. »

Il posa lentement son regard sur Diana, puis sur Graham :

« Trois cents ans se sont écoulés depuis qu'un maladroit tenta le coup le plus remarquable de tous les temps. C'était un vulgaire aventurier, un ivrogne, et, pourtant, il fut bien près de réussir, bien qu'il n'eût à sa disposition ni avion, ni canot automobile, ni l'un de ces multiples avantages que la

science moderne nous fournit aujourd'hui. C'était le colonel Blood… »

En dépit de sa maîtrise d'elle-même, Diana ne put retenir une sourde exclamation. Quant à Graham, ce nom ne parut rien évoquer dans son esprit.

« Le colonel Blood échoua misérablement…, et ce n'était que justice. Je ne me souviens plus s'il fut pendu. D'ailleurs, peut-on être pendu pour avoir volé les joyaux de la couronne ?

— Les joyaux de la couronne ! » s'écria Graham, qu'envahissait une stupéfaction assez voisine de la terreur.

Tiger Trayne négligea l'interruption.

« Les joyaux de la couronne… Cela représente, sans doute, un million de livres environ ; mais leur valeur, du point de vue sentimental, est infiniment plus considérable. Folie, me direz-vous ? Je n'en disconviens pas. Ce fut certainement un fou qui conçut cette idée. Quelle satisfaction pourrait éprouver un homme sain d'esprit à ceindre son front de la couronne d'Angleterre ?… Non pas même pour provoquer l'admiration de la horde misérable de ses sujets, mais pour s'en parer seul, dans une pièce obscure de son palais de Kishlastan, où ses femmes elles-mêmes ne sont pas admises à pénétrer. »

De nouveau, Diana ne put s'empêcher d'intervenir.

« C'est donc le prince de… »

Un geste de Trayne la fit taire.

« J'ignore s'il existe des princes. L'Inde est un pays qui m'a toujours laissé indifférent. Je me borne, pour l'instant, à

exprimer verbalement un rêve insensé. Une idée de fou… Mais la folie est, bien souvent, proche du génie, et un cerveau malade peut concevoir des entreprises grandioses, surtout s'il est en proie à une constante obsession. Car l'obsession revêt parfois des formes singulières. Tel homme ne songe qu'aux femmes ; tel autre, au pouvoir. J'en ai connu qui ne pouvaient chasser les cartes de leur esprit. D'autres ne rêvaient que de collections de porcelaines ; la perte d'une soucoupe les faisait pleurer de douleur. La folie de certains se porte sur les bijoux et les pierres précieuses… »

Il poussa un soupir.

« L'homme est un être étrange et capricieux. Mais… cinquante mille livres, c'est vraiment une fortune… facile à gagner. Quelques semaines de mise au point, une stricte application des consignes reçues…, pratiquement aucun risque. Un ou deux hommes assommés peut-être, mais certainement pas vous… »

Il s'arrêta brusquement et, tourné vers Graham, comme s'il avait voulu s'excuser d'une telle supposition :

« En admettant cette chose inconcevable… que vous soyez prêt à jouer un rôle dans une telle aventure. »

Le visage de Graham Hallowell était devenu livide et un tremblement agitait tous ses membres. Au prix d'un visible effort, il réussit à balbutier :

« Devez-vous ajouter quelque chose de plus… direct, de plus explicite, à ce que vous venez de dire ? »

Sans répondre, Trayne alla à un coffre-fort encastré dans une cloison, l'ouvrit et en tira un épais registre recouvert de

papier brun dont il feuilleta rapidement les pages. Graham se rendit compte qu'elles étaient dactylographiées.

« Voici mon roman, murmura Trayne lentement en allumant un cigare, un des très rares ouvrages que j'aie jamais écrits. Je me suis inspiré de l'œuvre d'un autre écrivain pour situer l'action qui se déroule dans un pays imaginaire que j'appelle la Ruritanie. Dans ce pays, depuis mille ans, se dresse, au bord d'une grande rivière, un château que j'ai baptisé la citadelle. Ce château comprend une tour solidement défendue et gardée avec un soin jaloux, qui renferme les joyaux du prince régnant. Au cours de mes moments de loisir, je me suis amusé à imaginer un plan grâce auquel un homme résolu, suivant à la lettre certaines instructions, parvient à s'emparer de ces joyaux. Le conte est assez ingénieux, et, si vous prenez la peine de lire attentivement ce résumé de mes pauvres efforts, vous verrez que j'ai donné aux joyaux le nom de « fruit » et au gardien le titre de « guetteur ». Si, d'aventure, ce volume tombait entre les mains d'un étranger, il lui serait assez malaisé de comprendre sa véritable signification. Mais il s'agit, avant tout, de savoir… si vous seriez disposé à vous consacrer entièrement à l'étude de cet intéressant roman ? » Graham inclina la tête. Mr. Trayne continua :

« Vous trouverez à la neuvième page du *Mégaphone* de ce matin l'adresse d'une petite villa à louer. Si vous désiriez, par hasard, y passer un mois ou deux, je suis certain que l'agence de location ne se montrerait pas trop exigeante quant au prix. Cette villa est, actuellement, entretenue par un homme de confiance et il vous suffirait de lui demander poliment, ou même de ne pas lui demander du tout, pour que ce livre se trouvât sur votre table chaque soir à huit heures. On vous le reprendrait chaque jour à deux heures du matin,

et je crois qu'en moins d'un mois vous auriez, cependant, le temps de l'apprendre par cœur. »

Il avait extrait de son portefeuille une coupure de journal qu'il tendit à Graham :

« Voici l'annonce.

— Je vais écrire immédiatement », murmura Graham d'une voix mal assurée.

Mr. Trayne fit de la tête un petit signe d'assentiment, puis il replaça le livre dans son coffre-fort et posa sur Diana un regard amusé.

« Je possède également un petit roman écrit à votre intention, miss Martyn. Je vous en parlerai plus tard. »

Il s'était approché de la fenêtre et regardait distraitement au-dehors. Diana fit quelques pas vers lui.

« Comme c'est curieux ! dit-elle.

— Qu'y a-t-il de curieux ? demanda Trayne sans se retourner.

— Cette femme, dans la rue. Elle est venue chez moi ce matin pour me proposer une domestique. Je me suis aperçue de sa présence alors qu'elle s'était déjà introduite dans mon antichambre.

— Vraiment ? Quelle étrange histoire ! Et vous êtes sûre qu'il s'agissait de la même personne ? Vous a-t-elle dit son nom ?

— Mrs. Ollorby », répliqua vivement Diana.

Trayne inclina la tête avec gravité.

« Jane Ollorby… Elle vous a donné sa véritable identité…

— Vous la connaissez ?

— Oui… C'est un des plus habiles détectives de Scotland Yard. J'espère pour vous que, lorsqu'elle vous surprit dans votre appartement, vous ne disiez que des choses insignifiantes. »

Diana pâlit et balbutia :

« Mais… qu'espérait-elle donc découvrir ? Nous a-t-elle suivis ?

— C'est fort probable. La curiosité sans objet précis est une tendance bien excusable chez une femme, mais il est, sans doute, fort inexact d'affirmer que la curiosité de Mrs. Ollorby n'a pas d'objet précis. »

Il regarda la jeune femme avec un sourire.

« Un détective n'exerce pas toujours une surveillance parce qu'il *sait,* mais souvent parce qu'il désire *apprendre*. Quant à moi, je me suis toujours trouvé l'objet d'une surveillance si continue que je me sentirais assez mal à l'aise si elle venait brusquement à cesser. Mrs. Ollorby désire vraisemblablement savoir pour quelle raison Mr. Graham Hallowell vous rend visite, ou, si elle connaît cette raison, quels sont ses projets d'avenir. Scotland Yard s'intéresse énormément aux gens qui sortent de certains établissements.

— Autrement dit, elle me surveille, interrompit Graham avec un mouvement de colère. Je saurai bien mettre fin à…

— À rien du tout, acheva Tiger Trayne d'un ton calme, mais énergique. Laissez-la vous observer…

— Cette femme a l'allure d'une blanchisseuse, persifla Diane.

— Elle a, en effet, au cours de sa carrière, lavé une impressionnante quantité de linge sale, reprit Trayne avec ironie, et la plupart du temps en public. Croyez-moi…, c'est une très habile blanchisseuse… »

Il réfléchit un instant.

« Peut-être, miss Martyn, vaudrait-il mieux que vous fissiez établir à votre nom l'engagement de location de la villa de Cobham. Vous pourriez, ensuite, inviter votre ami Graham à venir vous y rendre visite…, si cela ne devait pas vous compromettre fâcheusement. Cette solution me semble possible, puisque… »

Il fit une pause et la contention de son esprit amena sur son front une ride profonde.

« Je ne me souviens plus exactement à quelle date vous avez épousé notre ami Graham. J'ai vaguement l'impression que cet événement eut lieu un mois avant son incarcération. »

Diana se mordit les lèvres. Ainsi, Graham et elle n'étaient pas seuls à connaître ce secret.

« Votre mariage eut lieu dans une petite localité du Worcestershire, je crois. Mais cela n'a aucune importance, n'est-ce pas ?

— Aucune importance, dit Diana avec froideur. Vous possédez un excellent bureau de renseignements, Mr. Trayne.

— Il est assez… satisfaisant, sourit-il. Votre mari et vous-même pourriez peut-être étudier ensemble mon petit livre ?

— Et si je n'accepte pas de me mêler de tout cela, interrogea Diana, quelles en seront les conséquences ? »

Trayne haussa les épaules.

« Les conséquences ?… Cinquante mille livres au lieu de cent mille… et peut-être même davantage. Imaginez, chère miss Martyn, le formidable coup de tonnerre que cela ferait éclater sur le monde. Vous souvenez-vous de l'émotion soulevée par la disparition de la *Joconde ?* Multipliez-la par cent. Le « fruit » – appelons-le ainsi, si vous voulez – disparu, le paiement effectué par la personne pour le compte de laquelle il a été dérobé. Quelle somme les propriétaires de ce « fruit » ne paieraient-ils pas pour le recouvrer !… Et la vérité même, si l'on parvenait à la découvrir, n'entraînerait aucune poursuite judiciaire. »

Il parut examiner avec attention la cendre de son cigare, puis il conclut :

« Peut-être pourriez-vous vous retirer, à présent. Je suis assez curieux de savoir ce que fera Mrs. Ollorby…, bien que je sois porté à supposer que votre départ la décidera à interrompre l'embarrassante surveillance qu'elle exerce sur le Club de la Souricière. »

Diana et Graham se dirigeaient vers la porte.

Trayne les arrêta au moment où ils allaient en franchir le seuil :

« Un mot encore. Mr. Colley Warrington n'est pas au courant de mes projets… Je tiens à vous en prévenir pour le

cas où, par inadvertance, vous eussiez supposé le contraire. »

Diana, en regagnant son logis, se demandait avec perplexité s'il existait au monde une seule personne qui pût accorder sa confiance à Colley Warrington. Quant à Graham, il avait d'autres préoccupations. De temps à autre, il jetait un regard rapide à travers la vitre arrière de la voiture, vers la silhouette corpulente de Mrs. Jane Ollorby, qui avait observé leur départ sans chercher un instant à dissimuler son intérêt.

VI

Son Excellence, le prince de Kishlastan, était assis à l'orientale sur un divan de ses appartements privés. Le regard de ses yeux sombres paraissait légèrement vague. De ses mains à la peau brune, il caressait son collier d'émeraudes. De temps à autre, il ouvrait une petite bonbonnière d'or à demi emplie d'une poudre jaunâtre, y plongeait le bout de son doigt, qu'il portait ensuite à sa langue, puis refermait la boîte avec un claquement sec et la replaçait dans une des poches de son ample robe de soie.

À côté de lui, une liasse de coupures de presse gisait sur le divan.

Avec toutes les marques du plus profond dégoût, l'Hindou, après de longues minutes de méditation, se décida à en prendre connaissance, ce qu'il fit avec soin, lisant chaque coupure de la première à la dernière ligne.

Rikisivi, prince de Kishlastan, avait fait ses études dans un élégant collège britannique. Il parlait l'anglais à la perfection, mais il professait à l'égard des conquérants de son royaume une haine si tenace et si sincère qu'il affectait systématiquement de recourir à un interprète pour tous les entretiens de caractère officiel.

Descendant d'une lignée de monarques dont la puissance était beaucoup plus ancienne que la Compagnie des Indes elle-même, il appartenait à une famille qui, depuis des siècles, disposait à son gré de la vie et de la mort de ses sujets, exerçant le pouvoir tantôt avec sagesse, plus souvent

avec despotisme et cruauté, sur un peuple misérable qui vénérait tous les membres de cette illustre maison comme autant de divinités.

Il était actuellement question pour Riki d'une abdication forcée, suivie de l'accession au trône d'un nouveau monarque moins déconsidéré. D'un jour à l'autre, le prince de Kishlastan pouvait se voir exiler à Paris avec une pension du gouvernement, tandis que son successeur mettrait la main sur les richesses fabuleuses accumulées depuis un millénaire par les ancêtres de Son Excellence.

Il est inutile de décrire par le menu l'événement qui l'avait amené à comparaître devant le gouverneur de Pondichéry. C'était une sombre histoire de meurtre exécuté de sang-froid. Une femme torturée, une autre disparue mystérieusement. La belle Eurasienne, dont la silhouette s'était évanouie à jamais parmi les colonnades du palais de Kishlastan, avait conduit le prince à deux doigts de sa perte. Cette perte eût été complète et définitive, si l'on avait pu retrouver et interroger la jeune femme. Mais, pour la retrouver, il aurait fallu que la terre livrât ses morts… ou que le sol d'un merveilleux jardin fleuri fût soigneusement retourné et fouillé par la pioche des enquêteurs.

La façon dont il avait déjoué toutes les ruses des policiers était pour le prince de Kishlastan un sujet de vive satisfaction. Il se complaisait volontiers à s'accorder le don d'infaillibilité absolue. Ce qu'il avait fait, il pouvait le refaire, sans que nul s'en doutât. Mais, s'il lui avait été relativement aisé de conduire des bazars de Kishlastan jusque dans l'enceinte du palais une jeune fille à demi consentante, la besogne se révélait autrement difficile de faire franchir contre

son gré, à la nouvelle victime de son caprice, des milliers de kilomètres de terres et d'océans.

Certes, une fois à Kishlastan, nul œil n'observerait, nulle oreille n'écouterait, nulle langue ne se délierait, car les sujets du prince lui étaient fanatiquement dévoués.

Comment était-il possible d'y parvenir ?

Riki avait échafaudé nombre de plans qu'il avait dû rejeter les uns après les autres.

Soudain, un coup léger fut frappé à la porte que masquait une draperie. C'était l'interprète de Son Excellence. Il s'approcha de son maître et lui dit quelques mots à voix basse.

« Introduis-le », murmura Riki.

Colley Warrington fut cérémonieusement admis à pénétrer dans la pièce.

Ce nouveau venu apportait-il une solution au problème qui le préoccupait ? Telle était la question que se posait le prince en observant le visiteur entre ses paupières mi-closes…

Colley Warrington était un des rares privilégiés à qui Son Excellence acceptait de donner audience à n'importe quelle heure. Il avait rendu à l'Hindou quelques services d'un genre particulier, si particulier, même, que celui-ci n'éprouva pas la moindre gêne à aborder le sujet qui lui tenait le plus à cœur.

« Un tel projet est certainement réalisable, murmura Colley sur un ton confidentiel ; mais vous savez mieux que moi s'il est possible de gagner aisément Kishlastan. Je ne

connais pas la configuration de la côte ; j'ignore si l'on peut effectuer un débarquement sur un point désert du rivage… »

Le rajah inclina la tête.

« C'est une opération très simple, beaucoup plus simple qu'en Angleterre. Lorsqu'une femme voyage, elle est toujours *purdah,* c'est-à-dire enfermée dans une litière ou une voiture aux stores hermétiquement clos. Nul fonctionnaire de la police ne se risquerait à une curiosité déplacée. Non, l'unique problème, c'est de lui faire quitter l'Angleterre… »

Il hocha la tête avec découragement.

« C'est une besogne dangereuse, mais qui n'a rien d'impossible, répliqua Colley. En fait, c'est surtout une question d'argent. De quelle manière pensez-vous regagner vos domaines ?

— Je laisse à une Compagnie maritime le soin d'organiser mon voyage.

— Il faudrait fréter un yacht, et même alors, vous vous trouveriez toujours à la merci de l'équipage… Mais, avec de l'argent, tout est réalisable. »

Il énonça un chiffre – une véritable fortune – que Riki accueillit d'un geste impatient.

« Cela importe peu. Ce qu'il vous faut, ce sont des auxiliaires sûrs. Trayne, peut-être…

— Non, surtout pas Trayne. Je sais que vous êtes plus ou moins en rapport avec lui et je ne désire nullement en connaître la raison. D'ailleurs, Trayne refuserait certainement de nous aider. Il fait volontiers le délicat lorsqu'il s'agit des femmes. »

Il se lança alors dans le récit d'une aventure tendant à démontrer la véracité de cette allégation, aventure qui eût, assurément, fait le plus grand honneur à Trayne, si elle ne s'était accompagnée d'une assez inquiétante histoire de piraterie. Trayne était, en effet, mêlé à toutes sortes d'entreprises, et le réseau de ses diverses activités s'étendait sur une bonne moitié de la surface du globe.

« Connaissez-vous Hope Joyner ?

— Non… Mais certains de mes amis la connaissent fort bien. Elle est charmante. Je suppose qu'en aucun cas elle n'accepterait de partir de plein gré.

— Me croyez-vous assez fou pour le lui avoir demandé ? Non… Je ne la reverrai même plus avant mon départ. Je lui ai adressé une lettre d'excuses au sujet des perles que j'avais voulu lui offrir, et c'est ainsi que se sont terminées nos relations. Miss Martyn la connaît, n'est-ce pas ? Peut-être pourrait-elle vous seconder utilement. »

Colley eut un instant d'hésitation. Il ne se faisait aucune illusion sur la basse scélératesse de l'acte dont il envisageait si froidement l'accomplissement. Une existence passée dans la fange avait définitivement éteint en lui tout ce qui aurait pu lui faire accueillir avec indignation les propositions du prince. Il était capable d'admirer la beauté et l'innocence comme le boucher admire l'agneau qu'il va égorger. Admiration purement abstraite, mais qui ne pouvait aucunement contrarier les actions qu'il estimait aptes à servir ses intérêts.

En quittant le prince, il se fit aussitôt conduire chez Diana. La jeune femme et Graham venaient à peine de rentrer après leur entrevue avec Trayne. Tous deux demeuraient si-

lencieux et paraissaient en proie à de singulières préoccupations.

« Pourquoi diable Trayne voulait-il vous voir ?

— Pour rien de bien important, répliqua vivement Diana en éludant la question.

— Un drôle de corps, le vieux Trayne, n'est-ce pas ? On prétend qu'il connaît toutes les langues européennes, sauf le hongrois. »

Il s'interrompit un instant, puis se tourna vers Diana.

« Avez-vous rencontré la petite Joyner, ces jours-ci ? »

Diana lui lança un regard soupçonneux.

« Je suppose que vous voulez parler de la mystérieuse jeune fille de Devonshire House… Nous ne sommes pas en trop bons termes, elle et moi. Pourquoi cette question ?

— Il m'avait semblé l'apercevoir en venant ici », répliqua-t-il avec une feinte indifférence. Après quoi, il ajouta :

« Vous avez eu un entretien avec Trayne, n'est-ce pas ? Que vous a-t-il dit ? »

Diana fut la plus prompte à inventer un mensonge.

« Il monte une nouvelle maison de jeu à Portland Square… Je lui ai déclaré que cela ne m'intéressait pas. »

Une lueur d'incrédulité passa dans le regard de Colley :

« Cela m'étonne de Trayne. Il n'a pas l'habitude de consulter des étrangers pour prendre ses décisions.

— Peut-être voulait-il aussi discuter avec nous la question Hope Joyner », ajouta la jeune femme d'un air plein de sous-entendus.

Elle avait frappé au hasard, mais elle s'aperçut aussitôt que l'expression du visage de Colley avait brusquement changé.

« Vraiment ? murmura-t-il. Et que désirait-il savoir ? »

Surpris par la réponse de Diana, il avait failli se trahir, mais il reprit rapidement contenance et éclata de rire avant d'ajouter avec une indifférence dont ses compagnons ne furent pas dupes :

« Rien de ce que fait ou dit Tiger ne saurait me surprendre. Mais sa proposition – car je suis certain qu'il vous en a fait une – concernait-elle également Graham ? »

Il y avait une nuance de raillerie dans sa voix. Il n'avait jamais essayé de dissimuler son antipathie pour Graham, et Diana se demandait parfois s'il ne connaissait pas, lui aussi, ce fameux « secret ».

« Je ne crois pas que Tiger vous sache gré de vous mêler de ses affaires privées. C'est un personnage singulier ; il est préférable de se trouver le moins possible en rapport avec lui, si l'on tient à sa tranquillité d'esprit. »

Brusquement, il abandonna ce sujet de conversation, car Diana posait une surprenante question. Surprenante, en effet. Pour une fois, il se trouvait incapable d'y répondre.

« Mrs. Ollorby, murmura-t-il, répétant le nom que venait de prononcer Diana. Non…, je ne connais pas. Appartient-elle au cercle de vos relations ? » Manifestement, il ignorait

son identité, et Diana jugea plus prudent de ne point poursuivre son interrogatoire.

Mrs. Ollorby, peu à peu, obsédait l'esprit de la jeune femme. Elle s'en irritait, mais sans pouvoir chasser de sa pensée l'image de cette grosse dame énigmatique qui, selon toute apparence, témoignait un si vif intérêt aux faits et gestes de Tiger Trayne.

À mesure que les heures s'écoulaient, elle prenait conscience de l'énormité du plan de Trayne. Elle passa une nuit blanche et, lorsque l'aube parut, elle était presque décidée à tout abandonner.

Dans la matinée, quand Graham vint la retrouver, elle lui fit part de sa résolution.

« Du moment que Trayne dirige les opérations, il n'y a aucun danger, ricana-t-il. Cinquante mille livres, c'est peut-être peu pour toi, qui disposes à ton gré de la fortune d'un rajah, mais, pour moi, c'est beaucoup. Je suis las de l'existence misérable que je mène.

— Mrs. Ollorby…, commença-t-elle.

— Eh ! que nous importent toutes les Mrs. Ollorby du royaume. D'ailleurs, ce n'est pas nous qui l'intéressons, mais le Club de la Souricière.

— Si cela était, pourquoi aurait-elle tenté de s'introduire chez moi ? Pourquoi se tenait-elle à ma porte pour écouter ? Je suis sûre que Dombret disait la vérité lorsqu'elle me jurait qu'elle avait fermé la porte d'entrée. Cette femme possédait certainement une fausse clef. J'ai peur, Graham, et tu aurais peur, toi aussi, si tu te donnais la peine de réfléchir un peu sérieusement.

— Nous aurions dû en parler à Trayne… Si je puis le voir ce matin, je lui demanderai son avis. »

Lorsqu'il téléphona au Club de la Souricière, on lui répondit que Mr. Trayne était absent, mais qu'on pouvait le rencontrer à la Brasserie Royale, où il prenait fréquemment l'apéritif.

Graham s'y rendit immédiatement. À peine installé, il vit entrer Trayne, qui, après avoir embrassé la salle d'un regard circulaire, s'approcha nonchalamment. Le jeune homme lui fit aussitôt le récit des événements de la journée précédente. Son compagnon les enregistra d'une oreille plus attentive.

« Lorsque Mrs. Ollorby s'introduisit dans son appartement, que disait miss Martyn ?

— Je ne m'en souviens plus. D'ailleurs, Mrs. Ollorby était peut-être entrée par erreur… »

Trayne secoua la tête :

« Ces sortes d'erreur ne sont pas dans les habitudes de Mrs. Ollorby. J'ai pour elle la plus sincère admiration. De plus, si c'était par erreur, pourquoi aurait-elle feint de chercher du travail ? Non, soyez-en certain, il ne s'agissait nullement d'une erreur. Elle était entrée et avait ouvert la porte intentionnellement, parce qu'elle soupçonnait quelque chose. Et que pouvait-elle soupçonner, sinon que j'avais demandé à miss Martyn de venir me voir ? »

Il réfléchit un moment.

« Il est cependant possible que sa curiosité n'eût point votre femme pour objet, mais bien vous-même. Tout cela est assez inquiétant.

— Seriez-vous inquiet ?

— Non, car il se trouve que je connais exactement la situation de Mrs. Ollorby à Scotland Yard. Elle appartenait jadis, officiellement, aux cadres subalternes de la police, et ses importantes fonctions actuelles lui furent confiées en raison de son extraordinaire mémoire des physionomies. C'est ainsi qu'il lui suffit d'examiner le portrait de Bert Howle, un faux monnayeur que toutes les polices d'Europe recherchaient en vain, pour parvenir à l'identifier et à le faire arrêter.

« Elle occupe un emploi sans détermination précise, sans poste fixe. En fait, elle n'a pas son pareil pour dépister les criminels. Je ne crois pas qu'on lui ait jamais confié de mission bien définie. Son rôle consiste essentiellement à préparer le travail des inspecteurs. Elle a toujours été favorisée par une chance extraordinaire. »

Il énuméra tout un chapelet d'affaires mystérieuses que la sagacité de Mrs. Ollorby était parvenue à débrouiller. Graham reconnut qu'il s'agissait de crimes dont le retentissement avait été considérable.

« C'est le franc-tireur de Scotland Yard, poursuivit Trayne ; mais je vous conseille, cependant, de ne point trop vous alarmer, si vous vous sentez l'objet de sa surveillance. Le fait qu'elle s'intéresse à vous ne signifie nullement qu'elle vous soupçonne de quoi que ce soit, mais seulement qu'elle espère pouvoir bientôt vous soupçonner de quelque chose. Et voilà ! »

Graham pensait que Trayne allait lui donner de nouveaux détails sur ses grandioses desseins. Mais Trayne ne semblait guère disposé aux confidences. Pourtant, quelques instants avant de quitter le jeune homme, il fit de nouveau

allusion à son plan, et cela d'une façon si obscure et si détournée que Graham n'aperçut pas immédiatement la corrélation pouvant exister entre les propos et les projets de son compagnon.

« Vous intéressez-vous aux questions maritimes en général ? interrogea Trayne incidemment.

— Non.

— Vous n'avez jamais vu le *Pretty-Anne ?* Vous n'avez même, sans doute, jamais entendu parler de lui ?

— Jamais. C'est un bateau de pêche ?

— Vous n'y êtes pas… »

Trayne semblait peser ses paroles.

« Le *Pretty-Anne* est un bâtiment de dimensions médiocres, auquel le Lloyd's a, j'imagine, assigné une place assez humiliante dans ses livres. À votre place, je me documenterais sur ce bateau et je m'efforcerais d'entrer dans les bonnes grâces de son capitaine, qui est aussi son propriétaire. »

Il fit une pause, puis reprit :

« Le gaillard répond au nom d'Eli Boss. Il n'a rien d'un… d'un homme du monde. Vous risquez moins de le rencontrer au Club des officiers de marine marchande qu'au cabaret des *Trois-Matelots,* dont il a fait, je crois, son lieu de prédilection. »

Graham ne chercha pas à dissimuler sa surprise.

« Vous… vous tenez à ce que je fasse sa connaissance ? »

Trayne sourit :

« Je tiens à ce que vous agissiez en toutes choses comme bon vous semblera. Je n'insiste pas pour que vous louiez la villa que vous savez. Mais, si vous le faites, je vous en saurai gré. Je ne vous demande pas davantage de fréquenter le capitaine Eli Boss. Mais si, par hasard, vous nouez des relations avec lui, je vous en aurai beaucoup d'obligation. À présent, je vais vous quitter. Soyez assez aimable pour partir cinq bonnes minutes après moi. Il est préférable qu'on ne nous voie pas ensemble dans la rue. »

Il s'éloignait déjà lorsque Graham l'interrogea brusquement :

« Vous nous avez promis que nous toucherions une certaine somme en cas de réussite. Mais si…, par hasard… »

Il baissa le ton pour achever :

« Si, par hasard, en dépit de tous nos efforts, nous allons à un échec ?… »

Trayne, une fois encore, sourit avec un indulgent dédain.

« Vous ne pouvez pas échouer, dit-il avec simplicité. Ne perdez pas de vue qu'il y a un cerveau pour concevoir et organiser cette petite aventure… »

VII

En dehors de quelques lettres ou circulaires de publicité, la correspondance privée de Hope Joyner se réduisait à fort peu de chose.

Ce matin-là, au moment où sa femme de chambre lui apporta son thé, elle distingua, dans son courrier, une enveloppe bleue dont l'apparence lui était familière. Avec une petite grimace, elle s'en empara.

L'avoué de la jeune fille ne lui écrivait que pour lui dire des choses désagréables. La lettre qu'elle venait de décacheter allait confirmer la règle :

« Chère miss Joyner. Nous avons appris que vous rencontriez un certain Mr. Hallowell. Nous sommes certain que vos tuteurs désapprouveraient cette fréquentation et nous croyons de notre devoir de vous avertir que cet Hallowell, bien qu'il puisse vous apparaître comme un homme cultivé et habitué aux usages du monde, a purgé une assez longue peine de prison pour escroquerie. Dans ces conditions, vous agiriez certainement avec prudence en renonçant à une relation qui risque fort de demeurer pour vous sans profit, mais non pas sans désagréments. Veuillez croire, chère miss Joyner, à nos sentiments dévoués. »

La jeune fille fronça le sourcil, mais son visage se détendit en pensant à la méprise qui s'était produite. Le bienveillant espion attaché à sa personne avait commis l'erreur de confondre Dick Hallowell avec son frère.

Pauvre Dick ! Il ne pouvait certainement rien lui arriver de plus fâcheux. Le premier mouvement de la jeune fille fut de répondre à son avoué pour lui signaler l'erreur ; mais, par une malice un peu perverse, elle s'en abstint. Elle allait probablement recevoir un certain nombre de lettres portant sur le même sujet et d'une croissante véhémence. Ne serait-il pas amusant d'en constituer une petite collection afin de la soumettre à Dick et aussi, à l'occasion, afin de pouvoir démontrer avec force à ce correspondant trop empressé qu'il lui arrivait de se tromper grossièrement ?

La femme de chambre revenait.

« Une dame désirait être reçue ce matin. Elle m'a fait mauvaise impression. Aussi je lui ai répondu que Mademoiselle était sortie. Je crois qu'elle cherchait du travail. »

Hope secoua la tête :

« Je préfère que vous n'éconduisiez pas les gens qui viennent me voir avant que je sache qui ils sont et ce qu'ils désirent.

— Je prie Mademoiselle de m'excuser. J'avais cru bien faire. »

En dépit de son zèle parfois un peu excessif, Janet était une excellente femme de chambre, mais Hope n'était pas absolument sûre que son avoué ne lui fût pas redevable des renseignements si complets et si mystérieux qu'il possédait sur sa vie quotidienne.

Elle avait achevé sa toilette lorsque Janet se présenta.

« La visiteuse est revenue. Son nom est Mrs. Johnson. Elle vient voir Mademoiselle au sujet de cette association des Jeunes Femmes Hindoues. »

Une telle recommandation n'était nullement de nature à rendre l'accueil de Hope plus favorable, car la jeune fille savait que cette sorte de philanthropie n'était vraiment pas son fort et elle venait de rédiger sa lettre de démission. Elle eut un moment d'hésitation :

« Priez-la d'attendre quelques minutes. » Lorsqu'elle pénétra dans son boudoir, elle se trouva en présence d'une femme corpulente, aux larges épaules, aux traits masculins, qui laissait pensivement errer ses regards sur Piccadilly et qui répliqua au coup d'œil interrogateur de la jeune fille par le plus large et le plus désarmant des sourires.

« Veuillez me pardonner de vous avoir dérangée de si bon matin, miss Joyner, et permettez-moi, pour m'éviter un certain nombre de mensonges, de vous déclarer tout de suite que je suis absolument étrangère à l'association des Jeunes Femmes Hindoues et que mon nom est Ollorby. »

Ce nom ne disait rien à Hope, mais les propos de la visiteuse ne laissèrent pas de l'alarmer quelque peu.

« Je vous serais obligée de faire en sorte que nul ne sache que je suis venue vous voir. En fait, miss Joyner, j'appartiens au quartier général de Scotland Yard. »

Hope regarda la grosse dame avec une expression de surprise qui n'eut pour effet que d'élargir encore le sourire jovial de la visiteuse.

« Détective ? Vous êtes détective ?

— J'aimerais qu'on pût me décerner ce titre, miss Joyner. Nous autres, personnes corpulentes, nous avons parfois besoin d'un peu de romanesque. Mais, hélas ! je ne suis que Mrs. Ollorby, tout simplement, c'est-à-dire une femme cu-

rieuse qui passe son temps à mettre son vilain nez dans les affaires des autres. Le Seigneur a voulu que certaines d'entre nous fussent belles ; d'autres, utiles. Chaque fois que je me regarde dans une glace, je sens que je dois être fort utile. Pauvre Ollorby ! C'était un héros. Il avait bien ses défauts, mais c'était certainement un homme courageux. Un humoriste aussi, qui s'ignorait, à coup sûr, car la seule chose vraiment drôle qu'il accomplit de toute sa vie fut, sans doute, de m'épouser. »

Sa voix était chaude, toute pleine d'une gaieté contenue. La jeune fille, en écoutant ce verbiage, ne put s'empêcher de sourire.

« L'esprit des criminels est chose singulière, continuait Mrs. Ollorby. Je n'ai jamais pu mettre fin à la carrière d'un malfaiteur sans qu'il se soit cru obligé de souligner mon aspect physique. J'ai été comparée à peu près à tous les animaux d'une basse-cour…, à l'exception du poulet, et peut-être du canard. Je n'ai pas l'épiderme sensible. Heureusement, car, sans cela, je serais morte depuis longtemps. J'ai entendu divers bandits, à la cour d'assises d'Old Bailey, proclamer qu'ils aimeraient mieux passer dix ans de plus en prison que de m'épouser ; mais je suis persuadée qu'ils disaient cela pour me taquiner. »

Elle s'arrêta un instant pour reprendre haleine.

« Et maintenant, chère miss Joyner, vous vous demandez pour quelle raison je suis venue vous importuner. Rassurez-vous, ce n'était pas pour parler de moi, mais de vous. Vous faites partie de l'association pour la protection des Jeunes Femmes Hindoues, n'est-ce pas ?

— Plus maintenant… Je viens, en effet, de donner ma démission.

— Pas possible ! »

Il était évident que Mrs. Ollorby, qui semblait connaître tant de choses, n'était pas au courant de cette décision.

« Je crois donc inutile de vous fournir de plus amples détails sur cette assez louche organisation. Mr. Hallett est-il un de vos amis ? »

Surprise par cette question inattendue, la jeune fille hésita avant de répondre.

« Je… je ne l'ai rencontré qu'une seule fois. »

Et, souriant :

« Appartient-il, lui aussi, à la catégorie des criminels irréductibles ?

— Je ne crois pas…, bien que je n'en sois pas absolument certaine. De plus, il est aveugle, et un criminel aveugle est un spécimen assez rare. Il m'intéresse beaucoup… Il est vrai que tant de gens m'intéressent !… Le prince de Kishlastan, par exemple… C'est un homme fort sympathique.

— Je le trouve tout simplement hideux », répliqua Hope avec vivacité.

Mrs. Ollorby grimaça un sourire.

« Et miss Diana Martyn… C'est une de vos amies, je crois ?

— Non.

— Tiens ! Tiens ! Et Graham Hallowell ? J'espère bien que vous ne le connaissez pas… Mais vous êtes assez intime avec son frère, n'est-ce pas ? Un charmant garçon. Je l'ai aperçu l'autre jour, à la tour… »

Elle fronça brusquement le sourcil :

« Et il me semble même que vous étiez avec lui.

— C'est très possible, répliqua Hope avec une certaine froideur.

— Une visite à la tour de Londres suffit à me rendre neurasthénique, poursuivait imperturbablement Mrs. Ollorby. Ce monument, c'est de l'histoire en conserve… Y allez-vous souvent, miss Joyner ? »

Hope avait désigné un siège à sa visiteuse et s'était elle-même assise.

« Maintenant, Madame, ne soyez plus aussi mystérieuse, je vous en prie. Quel est exactement l'objet de votre visite ? »

Mrs. Ollorby ouvrit son sac à main, vaste poche de cuir plus semblable à une petite valise qu'à un accessoire féminin, et en tira une feuille de papier sur laquelle se trouvaient griffonnées quelques notes.

« Je vais vous poser une simple question. Si vous la jugez impertinente, ce qui est probable, vous pouvez sonner la jeune poupée qui vous sert de femme de chambre et lui ordonner de me mettre à la porte : je n'en serai ni surprise ni froissée. »

Le terme de « poupée », appliqué à Janet, amena un involontaire sourire sur les lèvres de Hope.

« Vous êtes une amie de sir Richard Hallowell, des gardes de Berwick, n'est-ce pas ? Permettez-moi une simple question. Êtes-vous fiancés ?

— Non.

— Avez-vous… beaucoup d'affection pour lui ?

— Beaucoup.

— Croyez-vous, poursuivit lentement Mrs. Ollorby, qu'il vous aime au point d'accomplir n'importe quoi pour vous ?

— Je ne comprends pas…

— Êtes-vous sa maîtresse ? »

Cette question brutale, inattendue, amena une vive rougeur sur les joues de la jeune fille, trop interloquée pour pouvoir répondre. Mais, déjà, Mrs. Ollorby reprenait avec calme :

« Vous allez certainement penser que je ne manque pas d'impudence. C'est exact. Mais je tiens à vous dire ceci : je considère sir Richard Hallowell comme un honnête homme et je voudrais que vous pesassiez mûrement votre décision avant de lui demander quoi que ce soit qu'un honnête homme ne saurait accepter. »

Hope Joyner se sentait peu à peu envahie par un étrange sentiment de démoralisation.

« Je ne vois pas où vous voulez en venir, Mrs. Ollorby. Mais, ce que je puis vous affirmer, c'est que je ne demanderai jamais à Richard d'accomplir une action qui ne fût strictement honorable. Je suis peinée de constater que vous me croyez capable d'agir différemment.

— Je n'ai jamais dit cela… Je voulais seulement savoir si… »

Elle s'interrompit brusquement.

« Je crains d'avoir tout embrouillé. En tout cas, je vous ai donné d'excellentes raisons pour être furieuse contre moi. Je voudrais savoir si vous avez prié Richard Hallowell de vous accorder une faveur…, une faveur qui impliquerait, de sa part, la négligence d'un devoir.

— Jamais ! s'indigna Hope. Vraiment, Mrs. Ollorby, vous êtes de plus en plus mystérieuse.

— Hélas ! soupira la grosse dame, c'est bien pis que cela… Je me trouve dans une situation très délicate, miss Joyner. Je suis au courant d'une foule de choses que je ne devrais pas connaître. Si vous en saviez aussi long que moi, je ne me verrais pas dans l'obligation de tourner autour du pot. Malheureusement, ce n'est pas le cas…, vous ne pouvez deviner qui est Tiger Trayne. Ce n'est pas un homme de votre monde. Quant à Graham Hallowell…

— J'en ai plusieurs fois entendu parler. Je sais que c'est le frère de Dick et je sais également qu'il a eu… quelques ennuis. Mais Dick n'est pas en excellents termes avec lui et, naturellement, il ne me l'a jamais présenté, quoique… »

Elle sourit en se souvenant de la lettre qui lui était parvenue le matin même.

« Quoique certaines personnes s'imaginent que vous le connaissez, termina Mrs. Ollorby malicieusement.

« Sir Richard Hallowell est un charmant garçon, conclut-elle, et je ne connais personne que j'admire davantage…, si

ce n'est vous-même. Flatterie excessive, direz-vous… Détrompez-vous. La franchise a toujours été ma faiblesse. »

Elle traça quelques mots au dos de sa carte et la tendit à la jeune fille.

« Voici mon adresse. Je ne m'y trouverai probablement pas pendant quelques jours ; mais, si vous étiez dans l'embarras, sans vouloir faire appel à sir Richard, vous pourriez toujours me téléphoner. »

Ces paroles provoquèrent chez la jeune fille un sentiment complexe d'irritation et d'amusement.

« À quelle sorte d'embarras voulez-vous faire allusion ? »

Mrs. Ollorby haussa les épaules :

« Qui sait ! Londres est une ville où les ennuis surviennent plus aisément que la rougeole dans une crèche. »

Elle se dirigea vers la porte.

« Je vous serais infiniment obligée, miss Joyner, de ne révéler à votre petite femme de chambre ni mon nom ni la nature exacte de mes occupations. »

Hope se préparait à répondre assez sèchement qu'elle n'avait pas pour habitude de faire des confidences à sa femme de chambre, mais elle n'en eut pas le temps. Mrs. Ollorby s'était éclipsée.

À pas rapides, la grosse dame, apparemment indifférente au monde et à ses habitants, se dirigea vers Piccadilly Circus en fredonnant une petite chanson. À quelque distance, marchait un jeune homme à la chevelure rouge dont le visage s'ornait d'une paire d'énormes lunettes cerclées d'écaille. Ses

vêtements, trop petits pour lui, découvraient généreusement ses poignets et ses chevilles. Il ne perdait pas de vue Mrs. Ollorby.

Il la suivit ainsi jusque dans Charlotte Street et pénétra à sa suite dans une maison de modeste apparence.

Mrs. Ollorby ôtait son chapeau lorsque la porte s'ouvrit doucement et le rouquin entra. La grosse dame, sans prendre la peine de se retourner, l'interrogea :

« Eh bien, Hector ?

— Maman, quelqu'un t'a suivie jusqu'à la station de Tottenham Court Road, mais il n'a pas été plus loin.

— Quel genre ? »

Hector se gratta le bout du nez :

« Il avait l'air d'un étranger. Il était en faction devant Devonshire House et je suis demeuré derrière lui, ce qui m'a permis de constater que c'était toi qu'il suivait. C'est bizarre, hein… »

Il fourragea complaisamment dans sa tignasse écarlate.

« Je les repère tout de suite…, sans qu'ils se doutent jamais que je les file.

— Détrompe-toi, mon garçon. Celui que tu as entrepris de « filer » s'en aperçoit immédiatement. Tu ressembles à un phare à feu rouge et il est impossible de ne pas te distinguer ; mais c'est justement pour cela que tu es précieux. Tous ces gaillards perdent contenance lorsqu'ils s'aperçoivent qu'ils sont suivis. »

Le jeune homme regarda sa mère avec une expression désolée.

« Je vois bien que je ne te suis d'aucun secours. Pourtant, ne crois-tu pas que si je me teignais les cheveux ?…

— Tu serais affreux. »

Mrs. Ollorby tapota les épaules de son fils dans un geste d'encouragement.

« Ne te désespère pas, Hector, tu seras détective, toi aussi, un jour ou l'autre… Ce matin encore, j'ai parlé de toi à Scotland Yard. Naturellement, il ne peut être question de te faire entrer officiellement dans la police à cause de ta myopie, mais je tâcherai d'obtenir pour toi un emploi officieux. Crois-moi, Hector, tu verras ton nom imprimé dans les journaux… »

L'adolescent parut ragaillardi par ces paroles. Son seul désir était, en effet, d'embrasser la carrière de son père, car feu Mr. Ollorby avait laissé à Scotland Yard le souvenir d'un officier de police extrêmement distingué.

Mrs. Ollorby, décrochant le téléphone, demanda un numéro et entama une conversation qui se poursuivit pendant au moins dix minutes. Hector, pendant ce temps, se tenait dans le corridor, l'oreille au guet. Au bout d'un moment, Mrs. Ollorby sortit du salon et monta dans sa chambre. Elle s'était couchée fort tard la nuit précédente et il était probable que, cette nuit, elle serait obligée de ne pas se coucher du tout.

Quand elle redescendit, l'obscurité tombait sur Charlotte Street. Elle avait changé de vêtements, et le costume qu'elle portait à présent était celui d'une pauvresse s'efforçant de conserver les apparences de la respectabilité. Vêtements

propres, mais prodigieusement râpés ; bonnet déformé, souliers éculés, toute sa toilette disait la lutte pathétique et désespérée contre les difficultés de l'existence.

Il faisait nuit lorsqu'elle se mit en route, portant à la main un vieux sac de sparterie.

Dix heures sonnaient lorsqu'elle atteignit une ruelle sordide de l'East End. Se frayant un chemin à travers une foule hurlante de marmots, elle gagna la porte du numéro 27 à laquelle elle frappa.

Une commère empestant l'alcool vint lui ouvrir et l'examina un instant à la lueur d'une lampe à pétrole avant de la laisser pénétrer dans la maison.

« Ah ! dit-elle sans aménité. Vous voilà enfin. Je pensais que vous ne viendriez plus…

— Vous aviez tort, madame Hagitty. N'oubliez pas que j'ai payé mon loyer d'avance… »

La logeuse, tout en maugréant, gravit un étroit escalier et introduisit sa locataire dans une petite pièce dont tout l'ameublement se composait d'un lit aux draps douteux, d'une chaise et d'une minuscule table de toilette.

« Je n'ai pas l'habitude de louer mes chambres à des femmes seules, reprit la logeuse. Je n'ai fait d'exception pour vous que parce que vous êtes toute la journée dehors. »

La commère voyait là la possibilité de réduire au minimum les travaux du ménage et de réaliser une fructueuse opération en louant la même chambre, de neuf heures du matin à six heures du soir, à quelque gardien de nuit des docks.

La logeuse possédait sept pensionnaires et, ainsi qu'elle l'expliqua à Mrs. Ollorby en essuyant ses mains sales avec un tablier plus sale encore, elle était surchargée de besogne, car ses trois locataires « réguliers » se trouvaient à Londres.

« Et, dame, je ne voudrais pas mécontenter ces messieurs… Ils sont absents quelquefois neuf et dix mois de suite, ce qui ne les empêche pas de payer leur loyer recta… Ils sont marins tous les trois, le capitaine et ses deux fils… Un bien digne homme, le capitaine, quand il n'est pas ivre ! »

Ces locataires privilégiés se partageaient deux chambres. Celle du capitaine donnait sur la rue.

« Je tiens dès maintenant à vous prévenir, Madame… Madame ?

— Madame Brown.

— À vous prévenir que je vous ai acceptée pour vous rendre service, mais qu'il ne faudra pas ennuyer le capitaine. Il est prompt à se mettre en colère et je ne voudrais pas le mécontenter pour tout l'or du monde. »

Ce même soir, Mrs Ollorby lisait, assise sur son lit, lorsque les pas incertains du capitaine retentirent dans l'escalier, ponctués d'une chanson dont les paroles demeuraient inintelligibles. Puis les pas résonnèrent, en bas, dans le corridor, et la porte d'entrée claqua avec tant de violence que la maison tout entière en fut ébranlée.

Pendant quelques minutes, Mrs. Ollorby demeura immobile, l'oreille au guet. Au bout d'un moment, elle se leva, ouvrit doucement la porte de sa chambre. Toute la maison était silencieuse. La logeuse s'était couchée sur son grabat, dans un coin de la cuisine. Un ronflement sonore et régulier

montait d'une chambre du rez-de-chaussée, occupée par un autre locataire.

Sans aucun bruit, – car elle avait eu soin de troquer ses souliers contre des pantoufles aux épaisses semelles de feutre, – Mrs. Ollorby gagna la chambre du capitaine, ouvrit doucement la porte et franchit le seuil.

Cette pièce était un peu mieux meublée que les autres. Elle possédait, en effet, une commode et une table qui devait servir de bureau à son locataire, ainsi qu'on pouvait en juger par les feuilles de papier éparses, le petit encrier d'un penny et le buvard qu'elle portait.

Mrs. Ollorby examina rapidement les documents relatifs à des achats de vivres et de matériel, datant de quelques jours seulement. Elle porta alors ses investigations sur le lit, souleva les oreillers et découvrit ainsi un petit carnet en fort mauvais état, où elle trouva une feuille de papier couverte de chiffres.

Mrs. Ollorby possédait suffisamment l'expérience des choses de la mer pour voir, au premier coup d'œil, que ces notes représentaient un itinéraire laborieusement établi par le capitaine. À chaque position, en latitude et en longitude, correspondait une date. La première de ces dates était le 26 et la position correspondante était remplacée par un point d'interrogation.

Brusquement, elle entendit un murmure de voix dans la rue, devant la maison, suivi du bruit caractéristique d'une clef tournant dans la serrure. Elle replaça vivement la feuille de papier dans le carnet, puis, avec une surprenante agilité, elle sortit de la pièce, referma la porte et réintégra sa propre chambre.

Le capitaine n'était pas seul ; deux hommes l'accompagnaient. Tous trois s'entretenaient à voix basse.

Mrs. Ollorby, de nouveau, sortit de sa chambre, longea le corridor, et écouta…

« Ce type… Comment s'appelle-t-il déjà ?… Warring… Warrington…, je crois, nous a fait demander de mouiller au large du Gravesend en attendant le flot. »

Un des trois hommes venait de se lever et marchait dans la pièce. En un clin d'œil, Mrs. Ollorby se retrouva dans sa chambre, dont elle laissa la porte légèrement entrebâillée.

Dangereuse besogne que la sienne, en vérité, dans cette maison où chaque lame de parquet gémissait bruyamment au moindre pas. Au bout d'un moment, Mrs. Ollorby entendit les deux hommes sortir de la chambre du capitaine et gagner la leur. Elle s'étendit alors sur son lit et, quelques minutes plus tard, elle dormait profondément.

Un bruit de pas dans le corridor la tira de son sommeil. C'était le capitaine qui partait, suivi de ses deux fils. Il faisait grand jour, à présent, et Mrs. Ollorby, après une rapide toilette, sortit à son tour dans la rue.

Une demi-heure plus tard, d'un appontement balayé par la bise matinale, elle observait avec intérêt un petit vapeur rongé de rouille, mouillé à quelque distance du rivage. Un de ces personnages aux occupations incertaines, dont les journées se passent à errer sur les quais, s'approcha d'elle dans l'espoir de lui extorquer un pourboire…

« Eh ! ma'am ! vous voulez aller sur ce bateau, là-bas ?… Je peux vous trouver un canot en moins de cinq minutes, si vous voulez. »

Mrs. Ollorby secoua la tête :

« Non… Merci !

— Vous avez un parent à bord, sans doute ? Vous voudriez peut-être lui faire porter une lettre ?

— Qu'est-ce que c'est que ce vapeur ?

— Le *Pretty-Anne*. »

Il éclata d'un rire gras.

« Joli nom pour une vieille péniche comme celle-là, hein ? Autrefois, dame, c'était un beau bateau. Il faisait le service de Cardiff. Et puis, il a fait naufrage sur les récifs de Cornouailles… Et c'est à ce moment que le vieil Eli Boss l'a acheté pour cinquante livres et l'a renfloué avec ses deux fils… C'est-à-dire qu'il a attendu une grande marée pour le remettre à flot… »

Telle était, en effet, l'histoire du *Pretty-Anne,* dont le nom, sur les registres du Lloyd's, portait la mention : « Perte totale », ce qui avait permis au capitaine Eli Boss de l'acquérir pour une somme dérisoire.

Le trimardeur qui renseignait si obligeamment Mrs Ollorby cracha dans l'eau avec mépris.

« Fameux gaillard, cet Eli Boss !… Mais, voulez-vous mon avis ? C'est une fripouille. Il n'engage jamais un blanc à bord de sa boîte à sardines, jamais rien que des espèces de macaques… Il a gagné beaucoup d'argent à faire la contrebande de l'alcool aux États-Unis et bien d'autres sales besognes. Mais jamais vous ne le verrez transporter une honnête cargaison, car il n'y a pas un seul assureur pour garantir son bateau.

— En ce cas, comment parvient-il à gagner sa vie ? » demanda candidement Mrs Ollorby.

De nouveau, l'homme cracha dans l'eau dédaigneusement :

« Il trafique par-ci, par-là… Contrebande d'alcool, contrebande d'armes. Il a gagné de grosses sommes pendant la guerre du Maroc. »

Mrs Ollorby, intéressée, loucha vers le petit bâtiment aux proportions inharmonieuses, rouillé, cabossé, disgracieux, avec son gaillard d'avant trop haut et son mât trop court.

« C'est le vieux qui commande, reprenait le trimardeur. L'un de ses fils lui sert de second et l'autre de chef mécanicien. L'équipage se compose de six hommes en tout.

— Sous quelle nationalité est-il inscrit ? demanda Mrs Ollorby, qu'intriguait un lambeau d'étamine crasseux et déchiré, pendant à la hampe du pavillon.

— Portugais ! S'il était anglais, on ne l'autoriserait sûrement pas à mouiller ici. »

Il ajouta, en hochant la tête :

« C'est un bon marcheur… Douze nœuds en temps ordinaire et quinze nœuds quand on pousse les feux… Mais le vieil Eli Boss est trop ladre pour gaspiller son charbon… Songez qu'il n'a pas conduit une seule fois son bateau dans un bassin de radoub depuis le jour où il a fait remplacer les tôles du bordé défoncées par les récifs de Cornouailles… Un grippe-sou, le vieil Eli Boss, un vrai grippe-sou ! On dit même qu'il compte les morceaux de charbon embarqués dans ses soutes… »

Mrs Ollorby interrompit le bavardage de son informateur et, après lui avoir remis un pourboire qui dépassait de beaucoup ses espérances les plus optimistes, elle gagna une cabine téléphonique publique et appela son numéro :

« Allo ! C'est toi, Hector ? Viens immédiatement. N'oublie pas de prendre un pardessus, car les nuits sont encore fraîches. Une mission de surveillance… Prends les jumelles dans le placard de ma chambre. Apporte-les… À tout à l'heure… »

Elle raccrocha pour demander un second numéro à Scotland Yard, et les propos qu'elle tint alors à l'un des hauts fonctionnaires de la police devaient, sans contredit, présenter une importance particulière, si l'on en jugeait par les notes que son interlocuteur prenait sous sa dictée.

« Avez-vous la moindre idée de ce qui se trame ? » demanda-t-il lorsque Mrs Ollorby se tut.

Elle hésita un instant avant de répondre :

« Des idées, j'en ai mille. Ce qui me manque, ce sont des faits. »

Une demi-heure plus tard, le jeune Hector rejoignait sa mère, qui lui donna des instructions précises, lui remit de l'argent pour sa subsistance, et lui adjoignit un collaborateur fort qualifié en la personne du trimardeur qui lui avait fourni des renseignements sur le *Pretty-Anne*. Ce personnage, en effet, dont l'unique occupation semblait être de flâner nonchalamment sur les quais, accepta volontiers de partager la faction du jeune homme.

« Mais, ajouta-t-il, je ne crois pas que ça vous serve à grand-chose. Le *Pretty-Anne* n'appareillera pas avant huit

jours, bien sûr… Ses cales sont vides, et Eli Boss n'a pas l'habitude de prendre la mer sans cargaison.

— Une semaine ou deux d'attente, cela m'est complètement indifférent », répliqua Mrs Ollorby avec bonne humeur.

Elle ne mentait point, sa patience était infinie.

VIII

Un grand régiment possède toujours de grandes traditions. Aux gardes de Berwick, par exemple, aucun officier ne pouvait épouser une actrice, fût-elle la plus exquise et la plus célèbre des femmes, et continuer à figurer sur le contrôle nominatif du régiment.

Bobbie Longfellow, qui venait de dîner avec son colonel et lady Ruislip, rentrait chez son ami Dick, quelque peu préoccupé.

Tout au long du repas, la colonelle, grande femme aux lèvres minces et qui passait encore pour fort belle, se souvenant qu'elle était la troisième fille du comte de Stanfield, avait témoigné des opinions très arrêtées quant au danger que présentait pour les officiers subalternes un mariage avec une personne au-dessous de leur classe sociale. Bobbie avait nettement senti certaine allusion à Hope Joyner. Il entendait encore la voix de l'austère lady :

« La chose essentielle dans cette affaire, c'est la famille. Avec une jeune fille qui n'a point de famille, le mariage est une dangereuse erreur. »

Devant le logement de Dick, Bobbie s'arrêta brusquement. Après un instant d'hésitation, il frappa, puis, sur un cordial « Entrez » du jeune officier, il pénétra dans la pièce.

« Comme Salomon dans toute sa gloire ! murmura Dick avec admiration en détaillant la tenue de son compagnon. Tu viens de dîner en ville, Bobbie ? »

Il s'était lui-même dépouillé de sa tunique écarlate et, seulement vêtu d'un pyjama et d'une robe de chambre, il vérifiait les comptes de sa compagnie. Avant de répondre, Bobbie choisit une cigarette avec un soin infini.

« Je viens de casser la croûte avec le patron… et son épouse. Entre nous, lady Ruislip est une femme terrible. En sa présence, j'ai constamment l'impression qu'elle considère que choses et gens vont de mal en pis depuis sa jeunesse…, à commencer par moi-même. »

Dick éclata de rire :

« Pauvre vieux Bobbie ! Il y a plus d'un mois que je me suis débarrassé de cette corvée.

— Le colonel n'est pas un mauvais type, reprit Bobbie en se laissant tomber dans un fauteuil et en étendant ses longues jambes sur une chaise. Et, à propos, savais-tu que c'était un ami de Diana ? »

Dick sourit :

« Diana possède tant d'amis… Je crois, en effet, me souvenir qu'ils s'étaient trouvés jadis en relation. S'en est-il vanté auprès de toi ?

— Il ne m'a rien dit devant sa femme, mais il m'a fait ses confidences après le repas, lorsque nous nous sommes trouvés seuls.

— Ah ! Ah !… Et que t'a-t-il dit au sujet de Diana ?

— Mon Dieu… que c'était une charmante jeune femme et qu'il était vraiment dommage que lady Ruislip eût jugé opportun de la rayer de ses listes d'invitation. Il la trouvait si sympathique… et je ne sais quoi encore. Enfin, exactement

le boniment qu'on peut attendre d'un vieux monsieur dans ses moments d'expansion. »

Il y eut un long silence. Dick avait repris l'examen de ses comptes et essayait de fixer son attention sur les longues colonnes de chiffres. Bobbie reprit.

« Elle m'a parlé de Hope Joyner… »

Dick dressa brusquement la tête.

« Qui ? lady Cynthia ?

— Oui.

— Qu'avait-elle à dire sur le compte de miss Joyner ? »

Le jeune homme se sentait horriblement mal à l'aise. Dick, en revanche, demeurait parfaitement calme, car il savait qu'en règle générale, lady Ruislip ne parlait d'une femme que pour en dire du mal.

« Elle m'a demandé qui était Hope Joyner, reprit Bobbie avec effort, et d'où elle venait. Et j'aime mieux t'avouer que lorsque le colonel a pris chevaleresquement sa défense en déclarant à sa femme qu'il la trouvait absolument charmante et en ajoutant même qu'il connaissait vaguement sa famille, son intervention a été assez fraîchement accueillie. »

Dick éclata de rire :

« Et comment réagit lady Cynthia ?

— Tu dois t'en douter. Mais ce furent ses sous-entendus bien plus que ses paroles mêmes qui me firent monter le rouge de la honte au front. Tu connais son tic : hausser les sourcils en abaissant les commissures de ses lèvres… Une grimace qui me donne envie de crier. Bien entendu, elle a

mis le patron knock-out en moins d'un round, en lui démontrant qu'il ne savait absolument rien sur le compte de la famille Joyner. Elle paraissait furieuse. »

Dick s'était remis à ses comptes. Cependant, il tenait distraitement son porte-plume et Bobbie devina que son esprit était bien loin des chiffres alignés devant lui.

« J'espère que… »

Dick leva la tête :

« Qu'est-ce que tu espères ?

— J'espère que ce n'est pas ce que je viens de te dire qui pourra modifier ta décision. Tout est arrangé, n'est-ce pas ?

— Entre Hope Joyner et moi ? Non. Nous n'avons pris encore aucune résolution. Mon seul espoir, c'est qu'elle me trouvera assez bien pour elle. Mais pourquoi m'as-tu posé cette question ? Un cerveau comme le tien aurait dû deviner la situation du premier coup d'œil. »

Bobbie s'était levé et étirait lentement ses longs membres.

« Je ne sais pas, dit-il, prudent. J'ai l'impression que lady Cynthia est partie en guerre contre la petite. Pourquoi ? Je l'ignore. D'ailleurs, elle attaque tous ceux qui ne peuvent se recommander de toute une série d'ancêtres remontant jusqu'à ces espèces de sauvages qu'on appelait les Plantagenets. Ah ! J'oubliais… Le colonel m'a déclaré confidentiellement qu'il avait été invité à dîner par le rajah.

— Kishalstan ? murmura Dick avec un mouvement de surprise. Ils se connaissent donc ?

— Le colonel l'a, paraît-il, rencontré aux Indes. Il m'a dit que ce dîner devait avoir lieu demain soir…, et il a ajouté que Diana Martyn y assisterait. Il a, d'ailleurs, profité de l'absence de sa femme pour me faire cette confidence.

— Singulier personnage que cet Hindou, fit Dick. Au Foreign Office, on le considère un peu comme un fou. Le sous-secrétaire m'a prié de le surveiller discrètement… »

Bobbie sourit avec dédain. La pensée que l'Intelligence Service pouvait s'adresser à un autre que lui pour une enquête ne laissait pas de lui paraître assez comique.

Le lieutenant Bobbie Longfellow, en dépit de son air légèrement absent, était un garçon assez subtil et, s'il se faisait quelques illusions sur son propre compte, ces illusions ne manquaient ni de couleur ni de romanesque.

Sa grande ambition, – qu'il devait, d'ailleurs, parvenir un jour à réaliser, – c'était d'être admis dans le service des renseignements du ministère de la Guerre. Chaque fois qu'il pouvait disposer d'un moment de liberté, il le consacrait à l'étude des passionnants problèmes de l'espionnage et du contre-espionnage. Il se montrait volontiers assez glorieux de ses talents de détective et, à son insu, il ne manquait pas de points de contact avec le rejeton de Mrs. Ollorby.

Rentré chez lui, il réfléchit profondément. La répugnance manifeste de Lady Cynthia à l'idée que Hope Joyner pourrait, un jour, faire partie du régiment des gardes de Berwick formait le point de départ de sa méditation.

Il connaissait suffisamment la jeune fille pour être sûr de sa franchise. Sans aucun doute, le mystère de sa naissance était complet. Beau sujet d'enquête pour un jeune, mais brillant officier du service des renseignements. Pourquoi ne ten-

terait-il pas, seul, sans aide, par la seule puissance de ses déductions, de découvrir son arbre généalogique dans la vaste forêt de l'humanité ? Avec un peu de chance, il pouvait réussir.

Pour tout dire, cette enquête, il l'avait déjà entreprise et il s'y passionnait. Il avait fait, pour la mener à bien, quelques voyages assez importants ; il avait eu recours à divers généalogistes et – comme ses moyens le lui permettaient – il les avait chargés de faire des recherches sur toutes les personnes nées le 10 juin d'une année indéterminée… N'était-ce pas le 10 juin que, régulièrement, Hope Joyner recevait des fleurs d'un inconnu ?

IX

Installé dans son nouveau logement, Graham Hallowell concéda que la villa de Cobham justifiait pleinement le prix du loyer, tout d'abord jugé exorbitant.

C'était une charmante habitation du style Tudor, entourée d'un jardin d'un ou deux acres, et parfaitement tranquille, la maison la plus proche étant distante d'un bon kilomètre. Le chemin au bord duquel elle était bâtie rejoignait, à quelques centaines de mètres, la grand-route de Portsmouth, et Graham constata que le trajet de Londres à sa nouvelle résidence était beaucoup plus court et plus aisé qu'il ne l'avait imaginé. La villa réalisait le type idéal de la demeure estivale, avec son jardin accueillant aux coloris joyeux, ses grands sapins et son bassin où il était possible de se baigner.

Diana n'avait pas consenti à l'accompagner.

« Si tu t'imagines que je vais aller m'enterrer à la campagne, et me faire oublier de tous, tu te méprends singulièrement. Je viendrai déjeuner avec toi et peut-être accepterai-je, à l'occasion, de rester pour dîner. Un point, c'est tout…

— J'espère, cependant, que tu n'oublies pas que tu es ma femme, avait répliqué Graham sur un ton sarcastique.

— Je m'y efforce… Mais, aux heures de découragement, ce n'est pas une besogne aisée que d'oublier ce détail. Quant à toi, tu ne parais pas assez tenir compte de certaines obligations que j'ai en ville. »

Graham éprouvait fréquemment un sentiment de crainte à l'égard de cette femme à laquelle, par pure folie, il avait uni sa vie. Dans ce mariage, l'amour ne jouait aucun rôle, et l'estime, pas davantage. Un coup de tête les avait, un matin de décembre, conduits au bureau de l'état civil ; mais, depuis, l'un et l'autre ne cessaient de regretter cette précipitation inopportune.

Le jeune homme partit seul, un peu inquiet en pensant au confort de sa nouvelle résidence.

La villa était entretenue par un jardinier, un individu laconique et bourru, qui habitait un pavillon à l'extrémité du jardin. Sa femme cumulait les fonctions de cuisinière et de femme de ménage, avec l'aide de sa fille, créature de quinze ou seize ans, au regard éploré et probablement un peu faible d'esprit.

Dès l'arrivée de Graham, le jardinier taciturne lui fit visiter la maison. La plupart des pièces étaient fermées à clef, à l'exception de deux chambres, d'un salon, d'une salle à manger et d'une minuscule bibliothèque qui ne contenait pas le moindre livre.

La femme du jardinier, en dépit de son apparence rébarbative, se révéla assez bonne cuisinière.

Au bout de quelques jours, Graham s'était résigné à cette existence calme et sans relief, rendue cependant supportable par les longues heures passées dans le jardin, car le jeune homme avait la passion des fleurs.

Le domaine attenant à la villa était, d'ailleurs, assez vaste. Au-delà des parterres et des plates-bandes, il était borné par un rideau de sapins et de broussailles, derrière lequel s'élevait une assez étrange construction.

C'était une sorte de donjon, haut d'une dizaine de mètres ; les murs n'étaient percés d'aucune fenêtre, et l'intérieur du bâtiment devait être éclairé par l'électricité, car un fil épais courant sur des isolateurs partait d'une muraille pour rejoindre la villa. Une seule porte étroite et basse donnait accès à ce singulier donjon.

La première fois que Graham alla l'examiner de près, il se trouva brusquement nez à nez avec le jardinier.

« Vous regardez cet ancien grenier à grains ? murmura-t-il. On ne s'en sert plus, à présent.

— En ce cas, pourquoi y a-t-on installé l'électricité ?

— Il faut bien y voir clair…, et ça coûte moins cher que de percer des fenêtres dans la muraille. »

Graham revint vers la villa et, bientôt, il eut chassé de son esprit la pensée du bâtiment bizarre dont il ne devait connaître que beaucoup plus tard le rôle important dans la réalisation du plan de Trayne.

« Voici la clef du bureau, lui dit le jardinier au moment où il franchit le seuil de la maison. Je vais vous apporter le thé. »

Graham le regarda un peu surpris. Pourquoi lui avait-il remis cette clef ? Pourquoi ne lui en avait-il remis qu'une ?

Une idée traversa son esprit. Il s'approcha du bureau. Un seul de ses tiroirs était fermé à clef. Graham l'ouvrit.

Dans une grande enveloppe, une feuille de papier portait quelques lignes dactylographiées, sans adresse ni signature :

« Le *Crown Garage,* dans le village, acceptera de vous louer une automobile. Cela pourra vous être utile. Mawsey se chargera de la remiser. Demain soir, vous feriez bien de vous rendre au cabaret des *Trois-Matelots,* afin de vous mettre en rapport avec Eli Boss, qui vous y attendra. Vous irez en voiture jusqu'à Greenwich, où vous prendrez l'autobus qui franchit le tunnel de Blackwall. Vous descendrez à Poplar et ferez le reste du chemin à pied. Vous n'entamerez aucune discussion avec Eli Boss, car votre tâche consiste seulement à entrer en relation avec lui. Vous serez chargé, en effet, de convoyer les *fruits* aux Indes. Eli Boss vous inscrira comme matelot auxiliaire sur son rôle d'équipage. Il a reçu des ordres pour assurer votre confort à bord. Aussi ne craignez pas de lui indiquer tout ce dont vous pourrez avoir besoin. Il est indispensable que votre cabine soit solidement fermée. Achetez vous-même la meilleure serrure que vous pourrez trouver et remettez-la à Eli Boss, qui la fera poser, mais qui ne devra pas en conserver la clef. J'ai, en outre, pris mes dispositions pour qu'un petit coffre-fort soit installé dans votre cabine. Eli Boss est persuadé que vous faites le trafic de la cocaïne et ignore tout des *fruits.* Lorsque vous aurez pris connaissance de ce message, que vous devrez brûler en présence de Mawsey, rédigez par écrit toutes vos suggestions et placez-les, sous enveloppe, dans le tiroir du bureau où vous avez trouvé cette lettre. »

Graham terminait sa lecture, lorsque Mawsey apporta le thé. Sans prononcer une parole, il brûla la feuille, puis se tourna vers le jardinier.

« Où est le cabaret des *Trois-Matelots ?*

— Je ne connais guère la région… »

Il s'exprimait avec lenteur. On eût dit que les mots avaient peine à sortir de sa bouche.

« Quand j'étais jeune, il y avait un cabaret de ce nom sur la route des Docks de Victoria. »

Il se tut brusquement et sortit de la pièce.

Le soir même, à dix heures précises, le taciturne jardinier abordait Graham et lui tendit une grande enveloppe cachetée.

Graham la considéra un moment avant de l'ouvrir. Elle portait cette simple suscription : « G. Hallowell », et contenait le livre que Trayne lui avait montré au Club de la Souricière.

Une feuille de papier était glissée entre l'enveloppe et la couverture du volume. Graham y lut :

« Avant de rendre le livre à Mawsey, replacez-le à l'intérieur d'une des enveloppes qui se trouvent dans le troisième tiroir du bureau. C'est ainsi que vous devrez procéder chaque soir. Brûlez cette lettre. »

Une fois encore, Graham, sous l'œil attentif du jardinier, exécuta ponctuellement les instructions reçues.

« C'est bien, Mawsey. Vous pouvez vous retirer, à présent. Je vous rappellerai quand j'aurai terminé.

— Je vous demande bien pardon, monsieur, mais j'ai ordre de rester auprès de vous tant que vous lirez. Il m'a dit que vous ne deviez prendre aucune note ni copier une seule ligne du livre.

— *Il ?* De qui voulez-vous parler ? » demanda brusquement Graham, curieux de savoir si le domestique allait prononcer le nom de Trayne.

Mais le jardinier se contenta de répondre, prudemment :

« J'ignore son nom, monsieur… »

Graham ouvrit le volume. De temps à autre, l'énormité de l'entreprise le faisait involontairement frissonner. À une heure du matin, lorsque les caractères dactylographiés commençaient à danser devant ses yeux fatigués, il ferma le livre et le plaça dans une enveloppe, qu'il cacheta soigneusement. Depuis trois heures, Mawsey se tenait immobile, les mains sur les genoux, dans un coin de la pièce, attendant patiemment et avec une apparente indifférence que sa faction se terminât. Une seule fois, Graham avait interrompu sa lecture pour lui proposer de fumer.

« Jamais je ne fume, jamais je ne bois », avait répliqué laconiquement le jardinier.

Lorsqu'il tendit à son compagnon l'enveloppe cachetée, le jeune homme ajouta :

« Je serai obligé de m'absenter demain soir…

— Je sais. »

Graham le regarda avec curiosité :

« Notre ami a pleine confiance en vous, je vois.

— C'est en vous qu'il a confiance, monsieur. Il a de bonnes raisons pour ne pas se défier de moi… »

Telle fut la réponse ambiguë et assez malaisément compréhensible du jardinier.

Le lendemain matin, Graham descendit de bonne heure au village pour y acheter des livres et des journaux. Au *Crown Garage,* il loua un petit cabriolet, et, le soir venu, il se mit en route pour Greenwich. La nuit était tombée depuis peu lorsqu'il atteignit l'auberge des *Trois-Matelots*.

C'était une demeure assez sinistre que cette auberge dont l'unique salle, fumeuse, mal éclairée par un bec de gaz, avait sans doute vu se tramer nombre de criminels projets.

Deux clients étaient là quand Graham arriva. L'un d'eux sommeillait dans un coin, son chapeau rabattu sur le front. L'autre, debout auprès du comptoir, véritable colosse, vêtu d'une grosse vareuse de matelot sous laquelle on entrevoyait un tricot fort usagé, était coiffé d'une casquette graisseuse d'où s'échappaient des mèches rudes et embroussaillées de cheveux gris. Une moustache fournie et un épais collier de barbe donnaient quelque régularité à son visage qu'un nez cassé, des pommettes saillantes et des petits yeux injectés de sang rendaient passablement repoussant. Graham Hallowell, même au cours de son séjour à la prison de Dartmoor, n'avait jamais rencontré un gaillard à l'aspect aussi peu engageant.

Après un coup d'œil au nouveau venu, l'homme avait aussitôt paru se désintéresser de lui. Graham s'approcha :

« Vous prendrez bien quelque chose ? »

Le colosse le dévisagea un instant avant de répondre :

« Un verre de gin. »

Le capitaine Eli Boss n'était guère bavard, et Graham, ne sachant trop comment entamer la conversation, dut se contenter d'énoncer quelques remarques générales sur la tempé-

rature. Mais c'était là un sujet auquel son interlocuteur semblait prendre un mince intérêt.

Lorsqu'il eut vidé son verre, le capitaine Eli Boss se tourna vers Graham :

« À présent, je rentre chez moi. Voulez-vous que nous fassions route ensemble ? »

Sa voix était rauque, profonde, et il avait à peine jeté les yeux sur son compagnon pour lui faire cette invitation. Les deux hommes sortirent et marchèrent en silence. Lorsqu'ils eurent atteint l'extrémité d'une ruelle sordide, le colosse prit la parole.

« Le patron dit qu'il vous faudrait une serrure à la porte de votre cabine, ainsi qu'un coffre-fort. Je n'y vois pas d'inconvénient, bien que je considère cela comme de l'argent perdu. Lorsque vous aurez acheté les objets, vous n'aurez qu'à les faire porter chez Tigley, dans Little Perch Street. C'est là que je rassemble tout mon approvisionnement. Je tâcherai de vous installer confortablement à bord, mais le *Pretty-Anne* n'est pas le *Mauretania,* bien sûr… Quant à la nourriture… Simplicité et abondance, voilà ma devise… À propos, savez-vous jouer à la bourre ?

— Non. »

Le capitaine ne cacha pas sa désapprobation devant une lacune aussi grave dans l'éducation de son passager.

« Si vous voulez lire…, apportez des bouquins. Nous n'avons pas de bibliothèque à bord…

— Quand pensez-vous partir ? »

Eli Boss le regarda de biais :

« Et *vous ?* Toute la question est là. Aux environs du 26, je suppose ? »

Graham eut un petit frisson à l'idée que cette date était toute proche.

« Le *Pretty-Anne* saute un peu sur les vagues, reprenait le capitaine, mais c'est un fameux bateau quand même… et par n'importe quel temps… Un fameux bateau ! Pour ce qui est des liqueurs, vous ferez bien d'emporter celles que vous préférez, parce que, pour moi, il n'y a que le gin et, de temps en temps, une bonne lampée de rhum quand il faut prendre le quart par temps froid. Je vous ai réservé la cabine de Joe, mon mécanicien. Elle est un peu en arrière sur la passerelle et c'est le meilleur coin de tout le bateau…, sauf qu'on y crève de chaleur sous les tropiques.

— Je pourrai prendre un ventilateur électrique. » Le colosse éclata d'un rire sonore.

« Vous apporterez aussi l'électricité, alors… Le *Pretty-Anne* n'est pas un bâtiment de luxe. Une bonne lampe à pétrole, c'est assez bon pour moi. J'ai bien une dynamo, mais elle ne fonctionne pas, parce qu'une dynamo a besoin d'une machine pour la faire tourner, une machine demande du charbon…, et le charbon coûte cher. »

Changeant brusquement de sujet, il interrogea Graham à brûle-pourpoint :

« Pourquoi transportez-vous de la drogue aux Indes ? C'est à Brème qu'on peut s'en procurer le plus facilement. Une fois, j'en ai embarqué dans cette ville pour un million de dollars au moins à destination de Buenos-Aires. Tout a été réglé sans difficulté. »

Il prit congé de son compagnon :

« Je vous quitte, à présent. N'oubliez pas l'adresse de Tigley, dans Little Perch Street. Fred se chargera de poser votre serrure… Bonsoir ! »

Graham connaissait fort mal le quartier où l'avait entraîné le capitaine. Aussi jugea-t-il plus prudent de refaire en sens inverse le chemin parcouru en sa compagnie.

Il rejoignit bientôt la route des Docks et se perdit dans la foule qui sortait d'un cinéma. Puis il franchit le pont du chemin de fer et s'arrêta pour attendre l'autobus qui devait le reconduire au-delà du tunnel de Blackwall.

Un petit groupe de gens se tenaient auprès de l'arrêt de l'autobus, et Graham, en s'approchant d'eux, se trouva soudain face à face avec une femme corpulente qui se retourna vivement…, pas assez vivement, cependant, pour qu'il ne reconnût, à la lueur d'un réverbère, ce nez épaté et ce triple menton qui hantaient son esprit. Le choc qu'il éprouva fit battre son cœur à coups précipités.

C'était Mrs. Ollorby.

X

Il revint à Greenwich, reprit sa voiture, mais, au lieu de regagner Cobham, il entra dans une cabine téléphonique encore ouverte et demanda le Club de la Souricière. Mr. Trayne répondit presque immédiatement.

« Je viens de rencontrer une de vos amies, commença Graham avec précaution. Vous vous souvenez de cette femme que nous avons aperçue en regardant par la fenêtre ?

— M^{rs} O… ? Oui. Où était-elle ?

— À Canning Town. J'ai vaguement l'impression qu'elle me filait. Vous m'entendez ? »

Trayne demeura un long moment sans parler.

« Passez me prendre, finit-il par murmurer. Je vous attendrai le long de Wardour Street. Votre voiture est une conduite intérieure, n'est-ce pas ? Bon. Soyez-là dans vingt minutes. »

Graham poursuivit sa route. À Wardour Street, il ralentit brusquement pour permettre à Trayne de sauter sur le marchepied.

« Regent's Park ! » ordonna celui-ci.

Jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les allées désertes, les deux hommes n'échangèrent pas une parole.

« Maintenant, parlez-moi de cette femme.

— Il n'y a pas grand-chose à dire sur son compte, avoua Graham avec un rire forcé. J'ai mis assez longtemps à m'apercevoir de sa présence, mais je suis presque sûr qu'elle m'a épié pendant toute la soirée. »

De nouveau, un silence lourd de pensées retomba entre les deux hommes.

« Je me demande ce qu'elle sait au juste, dit enfin Trayne sur un ton méditatif. Était-elle aux *Trois-Matelots* au moment où vous vous y trouviez ?

— Non. Je l'aurais immédiatement reconnue… Je crois plutôt qu'elle m'a cueilli après que j'eus quitté le capitaine. Je jurerais que la rue était vide quand je m'entretenais avec lui.

— Hum ! »

Trayne ne parut pas convaincu.

« Elle est extraordinaire cette grosse femme ! »

Malgré qu'il en eût, il ne pouvait s'empêcher de parler d'elle avec admiration.

« Je ne jurerais pas, quant à moi, que vous ne vous trouviez pas sous sa surveillance depuis le moment où vous avez quitté Cobham. »

Brusquement, il interrogea Graham :

« Que pensez-vous d'Eli ?

— Le capitaine ! Ce n'est pas un échantillon de beauté physique bien remarquable.

— Il n’y a qu’une seule chose qui m’intéresse en lui : son utilité. C’est un homme qui n’hésiterait pas à trahir son propre fils. Il a déjà eu l’occasion de travailler pour moi, mais je ne lui ai jamais confié de besogne comparable à celle que nous avons entreprise. Il y a un point sur lequel je tiens à vous mettre en garde : il ne faut pas que le capitaine se doute de la nature de la marchandise que vous transportez aux Indes. Tant qu’il s’imagine que c’est de la cocaïne, il n’y a aucun danger.

— Est-il possible qu’il s’en doute ? »

Trayne secoua la tête.

« Non…, à moins que le bateau ne se trouve arrêté dans la Manche. Le capitaine exhibe volontiers son poste de T.S.F., mais c’est un faux appareil, incapable de fonctionner. Il l’a installé pour donner satisfaction à l’inspection maritime. En tout cas, lorsque vous transporterez vos bagages à bord, vous ferez bien d’y joindre un ou deux revolvers et quelques centaines de cartouches. Vous pourriez en avoir besoin.

— Sait-il que vous êtes dans le coup ? demanda Graham avec curiosité.

— Non ! Il croit seulement rendre service à l’un de mes amis. Eli adore rendre service aux gens. C’est une véritable manie chez lui : il faut toujours qu’il s’imagine qu’il fait une faveur à quelqu’un. D’autre part, c’est une brute, mais la forme particulière que revêt sa brutalité ne vous causera pas grand tracas.

— Quelle est cette forme particulière ?

— Les femmes ! répliqua laconiquement Trayne. Il a comparu trois fois pour cela devant les tribunaux et il a même échappé de justesse à une longue peine de prison à la suite d'une assez vilaine affaire avec une jeune fille de Truro. Cela vous paraît impossible, n'est-ce pas ? Mais tel n'est pas l'avis d'Eli, qui se prend pour un homme beau et séduisant. C'est la forme que revêt sa folie. Ses fils sont pires encore, car ils flattent et encouragent la vanité du vieux chenapan. L'argent est son dieu et il lui a voué un culte qui passe avant tout le reste…, sauf les femmes.

« Fort heureusement, vous n'avez pas à redouter que cela vous attire des complications, car il est stipulé dans le contrat qu'Eli a passé avec moi, ou plutôt avec mon ami imaginaire, qu'aucune femme ne se trouvera à bord. D'autre part, la somme qu'il touche pour accomplir sa besogne est suffisamment importante pour le forcer à respecter ses engagements. »

Jusqu'à la fin de la conversation, il ne fut plus une seule fois question de Mrs. Ollorby, et bientôt Graham déposait Trayne à l'extrémité de Gower Street, puis regagnait son domicile, qu'il atteignit fort tard.

Cependant, le jardinier ne s'était pas couché et se tenait sur le pas de la porte.

« Attendiez-vous une communication téléphonique aux environs de onze heures du soir ?

— Non… Pourquoi ?

— Attendiez-vous un message de votre femme ?

— Encore moins. Il n'y a aucune raison pour qu'elle me téléphone… Et, d'ailleurs, je crois qu'elle ignore mon numéro.

— Eh bien, quelqu'un d'autre le connaît, alors. On vous a appelé à onze heures… Une voix de femme. Elle m'a dit votre nom et m'a demandé à quelle heure vous seriez de retour.

— Et qu'avez-vous répondu ?

— J'ai répondu que je ne connaissais pas la personne qu'elle me demandait. Elle n'a pas voulu me dire son nom, mais elle m'a confié un message dont j'ai pris note. »

Graham suivit le jardinier dans le bureau. Sur le buvard, une feuille de papier portait ces mots :

« Il n'y a pas de coffre-fort plus sûr que le 79 de la section B. »

Le visage de Graham Hallowell devint livide. Car le numéro 79 désignait une cellule qu'il avait occupée, et la section B s'appliquait à un corps de bâtiment de cet enfer qu'on nomme : « Établissement pénitentiaire de Dartmoor. »

XI

Le prince de Kishlastan savait organiser des fêtes dont l'éclat et la splendeur n'excluaient cependant pas une certaine vulgarité, mais il savait aussi donner des dîners d'une élégance et d'un goût raffinés.

Vêtu d'un impeccable habit de soirée, il pénétra dans la salle à manger lambrissée de son appartement et examina la table. N'eussent été les tons de cuivre de sa peau, et le turban blanc qui le coiffait, on n'aurait pu le distinguer de n'importe quel autre gentleman britannique.

Colley Warrington, arrivé une demi-heure avant les invités, inclina la tête en signe d'approbation.

« Voici qui enchantera le colonel », murmura-t-il en posant son doigt sur la carte des vins qui ne comportait qu'un petit nombre de crus parfaitement choisis.

Le prince eut une moue :

« Je considère, pour ma part, ce dîner comme une corvée des plus ennuyeuses. Je suis certain qu'il eût été possible de décider miss Joyner à y prendre part…, si l'on avait vraiment voulu s'en donner la peine. »

Colley répondit par un sourire aimable au sarcasme de son hôte.

« Vous vous trompez. Ç'eût été, au contraire, une grave erreur de tactique. D'abord, elle aurait certainement refusé,

et, ensuite, cela m'aurait considérablement gêné pour mener à bien ma… ma petite entreprise.

— Vous ne lui avez même pas écrit, poursuivit Riki avec humeur. Elle est, maintenant, en droit de supposer que nous avons définitivement renoncé à elle…, et que nous sommes encore si confus de l'affaire des perles que nous n'osons même plus la revoir. Pourtant, Colley, il me la faut… J'ai besoin d'elle. Quand je ne la vois plus, je suis malheureux. Si vous lui aviez écrit…

— Je lui ai écrit, coupa Colley avec calme. Je lui ai dit que vous donniez un dîner auquel assisterait le colonel de Dick Hallowell, et j'ai ajouté que je craignais fort de la voir refuser notre invitation.

— Vous êtes un imbécile. Pourquoi lui avez-vous dit cela ?

— Parce qu'il était indispensable de la persuader que vous êtes, avant tout, soucieux de sa réputation. Je lui ai signalé, en outre, que Diana Martyn serait au nombre des invités et, comme elle ne tient pas à la rencontrer…

— Il eût été facile de demander à Diana de s'abstenir.

— Certes. Mais, en agissant comme je l'ai fait, j'ai rendu service à la petite Joyner. Il faudra bien, maintenant, qu'elle me réponde, ne serait-ce que pour me dire qu'en aucun cas, avec ou sans Diana, elle n'acceptera mes invitations. Si elle ne le fait pas, la prochaine fois que je l'inviterai, elle ne pourra refuser.

— Quand pensez-vous qu'il sera possible de l'inviter de nouveau ?

— Quand Votre Excellence aura quitté l'Angleterre, dit lentement Colley. Car il est de la plus extrême importance que vous soyez assez loin de Londres lorsque certains événements se produiront. Il faudra qu'à ce moment tous les passagers du paquebot sur lequel vous voyagerez puissent témoigner de votre innocence.

— Espérez-vous réussir ?

— J'en suis sûr. Et si je ne craignais d'irriter Votre Excellence en me mêlant de ce qui ne me regarde pas, je lui ferais remarquer qu'il serait judicieux, pour une autre raison, qu'elle quittât l'Angleterre assez rapidement.

— Vous en parlez à votre aise. Je ne suis pas de ceux qui peuvent se mettre en route en quelques heures. J'ai besoin de vastes et confortables appartements pour moi et mes gens.

— J'y ai pensé. Toutes dispositions sont prises pour que vous puissiez voyager confortablement à bord du *Poltan,* qui lève l'ancre samedi prochain. »

Le prince le regarda avec une expression où l'étonnement se mêlait à la colère.

« Peut-être penserez-vous que j'ai agi avec quelque impertinence, reprenait Colley ; mais j'ai, avant tout, le souci de vos intérêts.

— Vous avez peut-être eu raison. Je sais que vous êtes clairvoyant et rusé. D'ailleurs, nous reparlerons de tout cela lorsque mes invités seront partis. »

Quelques instants plus tard, vêtue d'une robe grise qui soulignait son éclatante beauté, Diana faisait son entrée dans

la salle à manger. Elle jeta un rapide coup d'œil sur la table dressée.

« Je tiens à me trouver auprès du colonel, s'exclama-t-elle en échangeant deux des cartes qui portaient les noms des invités. Jane Lyson l'ennuierait à mourir, et, comme elle déteste sa femme, elle ne pourrait se retenir de le lui faire savoir.

— Peut-être aurais-je dû inviter lady Cynthia ?

— Elle ne serait certainement pas venue…, sachant surtout qu'elle risquait fort de me rencontrer. D'ailleurs, je tiens à être seule avec le colonel… »

Elle fut interrompue par l'arrivée d'un fonctionnaire du gouvernement de l'Inde, accompagné de sa jeune femme, parée d'innombrables bijoux. Bientôt, le colonel Ruislip fit son entrée.

Lorsqu'il était loin de sa femme, le colonel se montrait convive jovial et, parfois même, exubérant.

« Hello, Diana ! s'exclama-t-il sur un ton admiratif. Toujours aussi jeune et toujours plus charmante !… Ma parole ! Dick Hallowell s'est conduit comme un niais. »

Nul mieux que l'officier ne savait que la « niaiserie » de Dick Hallowell avait été motivée par des raisons sérieuses ; mais cette remarque constituait une de ces aimables hypocrisies qui forment l'agrément de la bonne compagnie.

« Hello, Colley ! Il y a des années que je n'avais eu le plaisir de vous rencontrer. »

Il lui tendit la main sans enthousiasme. En dépit de sa bonne humeur, le colonel possédait un solide bon sens et sa-

vait fort bien que la société de Colley était chose qu'on pouvait tolérer, mais non rechercher.

« Il faudra que je bavarde un peu avec vous… Il y a si longtemps que je suis sevré de potins ! »

Morose et silencieux, le prince de Kishlastan avait pris place à table.

« Dick Hallowell ? murmura le colonel, répondant à une question de Diana. Je le vois tous les jours, évidemment… C'est un excellent officier et nous avons réussi, Dieu merci ! à l'arracher à l'aviation. Vous savez qu'il voulait être versé dans l'aéronautique après, – hum ! – après votre petite aventure ? C'est, d'ailleurs, un pilote parfait. Il m'a emmené en avion à Aldershot et il a exécuté tant d'acrobaties que j'ai cru mourir de peur. Je suis à l'aise, moi, lorsque je sens la terre ferme sous mes pieds, ou sous les sabots de mon cheval.

— Il est fiancé, je crois ? »

Le colonel parut un peu gêné :

« Je n'en sais rien. Je ne m'occupe de la vie privée de mes subalternes que lorsque sonne l'heure des grandes décisions. Tôt ou tard, ils sont bien forcés de me dire la vérité. Pour le moment, je ne suis officiellement au courant de rien…

— Connaissez-vous Hope Joyner ?

— Je l'ai rencontrée une ou deux fois. Charmante jeune fille ! Lady Cynthia m'en parlait précisément l'autre jour.

— J'espère que Dick trouvera le bonheur, murmura Diana sur le ton de douceur résignée qui convenait à la situation.

— Certainement. »

Le colonel ajouta quelques mots, affirmant qu'il considérait Hope Joyner comme une excellente acquisition pour le régiment.

« Vraiment ? »

Il s'agita sur sa chaise, de plus en plus gêné.

« Mais… bien sûr. C'est une délicieuse jeune fille. »

Et, dans son désir de donner un ton moins personnel à la conversation, il se laissa immédiatement choir dans le piège que lui tendait Diana.

« Vous connaissez sa famille ? »

Diana feignit une totale indifférence.

« A-t-elle donc une famille ?

— Quoi ! serait-elle orpheline ? Quel malheur !

— Nul ne sait si elle est vraiment orpheline… Hope, elle-même, moins que personne. »

Le colonel fronça le sourcil :

« C'est grave ce que vous dites là. »

Diana souleva légèrement ses épaules nues à la chair blanche et veloutée.

« C'est la vérité… »

En quelques mots, elle conta à son compagnon l'histoire de Hope Joyner, et si son récit fut en tout point conforme à la vérité, il ne mit pas moins en lumière les terribles hypo-

thèses que l'on pouvait formuler quant à la naissance de la jeune fille.

« Naturellement, si Dick l'épouse, il lui faudra quitter le régiment, poursuivit Diana. Cela lui coûtera sans doute…

— Vous vous trompez, Dick n'a nullement l'intention de démissionner, répliqua le colonel d'un ton un peu rude. Il doit être promu capitaine le mois prochain et je sais que son plus cher désir est de commander, un jour, le régiment comme son père, jadis. Les gardes de Berwick, depuis leur création, ont toujours compté un Hallowell dans leur effectif.

— La tradition sera interrompue pendant quelque temps. Le contraire est vraiment impossible, n'est-ce pas, colonel ? »

Il garda le silence. Cette conversation avait gâché toute sa soirée. Lorsqu'il reprit la parole, ce fut pour aborder un sujet que Diana eût volontiers évité.

« Ne trouvez-vous pas que le malheureux garçon a déjà eu suffisamment d'ennuis avec son chenapan de frère ? Hope Joyner me paraît tout à fait digne de respect et d'affection, et je m'estimerai parfaitement satisfait si Dick me donne sa parole que… »

Elle l'interrompit brusquement :

« Qu'en pense lady Cynthia ? »

Le colonel resta coi, désarmé par l'insidieuse question de sa compagne.

Lorsque tous les invités, sauf Diana et Colley, se furent retirés, le prince s'approcha de la jeune femme :

« Vous parliez de Hope Joyner avec le colonel, je crois. »

Diana sourit :

« Je lui disais, en effet, que cette jeune fille est une bien charmante et bien douce créature. D'ailleurs, nous nous entretenions moins de Hope Joyner que de Dick Hallowell. Vous savez qu'il a l'intention de l'épouser ? »

Une expression étrange creusa le masque de l'Hindou.

« Vraiment ? »

Il se tourna vers Colley :

« J'ignorais cela.

— Bah ! répliqua vivement celui-ci. Un simple flirt… Il n'est nullement question de mariage.

— En tout cas, il est fort amoureux d'elle, intervint Diana, et cela équivaut presque à une promesse de mariage. Tous deux sont riches et libres. Pourquoi hésiteraient-ils ? Certes, Richard devra quitter son régiment, car les femmes des officiers de Berwick ne toléreront pas qu'une inconnue s'introduise parmi elles.

— Une inconnue ? interrompit brusquement Riki. Que voulez-vous dire ? Miss Joyner, une inconnue ?

— Seigneur ! s'exclama Diana en feignant une surprise amusée. Votre Excellence paraît fâchée de ce que je viens de dire. Pourtant, nul mieux qu'elle ne sait ce que représente la naissance, – elle dont le lignage remonte, sans brisure, à plus de mille ans en arrière. »

Ces mots apaisèrent la colère naissante de l'Hindou, démesurément fier de ses ancêtres.

« Je ne tolérerai pas qu'on dise en ma présence aucun mal de miss Joyner.

— Assurément », appuya Colley.

Diana le regarda avec étonnement :

« Que signifie cette attitude ? Avez-vous des visées sur Hope Joyner ?

— Non, se hâta de répondre Colley ; mais j'approuve entièrement Son Excellence. Nous ne tenons point à nous faire d'ennemis. Votre unique raison d'être, c'est d'agrandir le cercle de ses amis, et cela doit vous rendre charitable…, même envers vos rivales. »

S'il espérait l'irriter par ces paroles, il fut déçu. Diana était trop absorbée par ce nouveau problème : quelque chose se tramait en ce moment, dont elle n'était pas informée. Elle savait d'avance qu'il était inutile d'interroger Colley, mais Graham serait peut-être au courant…

De bonne heure, le lendemain matin, elle monta dans sa voiture et gagna Cobham. Graham, mélancoliquement assis devant son petit déjeuner, tressaillit en l'apercevant :

« C'est toi ? Je suis vraiment très honoré. »

Elle le regarda avec surprise. Son visage avait cette teinte verdâtre, livide, qu'elle lui avait déjà vue une fois, le matin de son arrestation.

« Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tout va très bien, répliqua-t-il en lui désignant un siège. Verse le café si tu veux. Moi, je n'en ai pas la force. »

Elle emplit une tasse qu'elle lui tendit.

« Encore une fois, qu'y a-t-il de cassé ?

— Pas grand-chose. »

Il se leva pour aller fermer la porte que la jeune femme avait laissée entrouverte, puis il lui narra ses aventures de la nuit précédente. Lorsqu'il eut terminé, elle secoua la tête :

« Ce n'est pas moi qui ai téléphoné. C'est encore un coup de cette maudite femme.

— Elle savait donc que j'étais à Londres ?

— Évidemment…, et elle savait aussi que son message, noté par écrit, te serait remis dès ton retour. Ce n'est pas sans peine qu'on parvient à se persuader qu'elle appartient à la police ; mais rien ne la différencie, sans doute, des spécimens masculins de la corporation. »

Diana était une femme de ressources, subtile et intelligente, beaucoup plus courageuse que l'homme à qui le destin l'avait unie.

« Quand et à quel endroit as-tu prononcé le mot de coffre-fort ?

— Trayne m'en a parlé. Eli Boss, aussi. Mais nous étions alors dans un lieu où nul ne pouvait nous entendre.

— Le jardinier est le seul homme qui ait pu lire la lettre, n'est-ce pas ? »

Brusquement, un sourire éclaira son visage.

« Je crois saisir… Elle aura appris que Trayne avait acheté un coffre-fort et avait donné l'ordre de le faire livrer au capitaine Eli Boss. C'est la seule explication.

— Mais comment a-t-elle pu deviner que cela me concernait également ?

— C’est simple. Elle t’a aperçu en compagnie de cet Eli Boss et elle sait que le coffre-fort doit être embarqué à bord du *Pretty-Anne*. Elle t’a envoyé ce message pour te tendre un piège et vérifier son hypothèse. As-tu téléphoné à Trayne, après l’avoir reçu ?

— Oui.

— Belle malice ! Elle n’avait plus qu’à faire brancher une table d’écoute sur la ligne. Que t’a répondu Trayne ?

— Il était absent.

— Tu as de la chance. Mais, au fond, Mrs. Ollorby ne m’inquiète qu’à demi. Elle pratique surtout par hypothèses et rien ne lui permet de penser si ces hypothèses sont exactes. Toutefois, si j’ai un conseil à te donner, méfie-toi du téléphone. »

Elle s’interrompit brusquement. Le jardinier venait de pénétrer dans la pièce et refermait soigneusement la porte derrière lui.

« Connaissez-vous une certaine Mrs. Ollorby ? demanda-t-il à voix basse, et pouvez-vous la recevoir ? »

Diana et son mari se regardèrent avec stupéfaction. La jeune femme fut la première à recouvrer son sang-froid :

« Où est-elle ?

— Ici. »

Quelques secondes plus tard, la porte s’ouvrait et Mrs. Ollorby, souriante, faisait son entrée dans la villa.

« Bonjour tout le monde ! Quelle merveilleuse journée, n'est-ce pas ? Ces fleurs, ces arbres, ces feuilles qui frémissent au vent…, tout cela me fait retrouver mon âme de jeune fille. Quand je pense qu'il y a des gens pour préférer le bord de la mer à cette délicieuse campagne avec ses petites maisons aux cheminées de briques ! Certes, les bateaux aussi ont des cheminées, mais ils n'ont ni arbres, ni pelouses, ni massifs…, n'est-ce pas, miss Martyn ? »

Diana demeurait silencieuse.

« Ce qui est curieux, dans les bateaux, ce sont leurs noms… qui ne veulent rien dire. Prenez le *Pretty-Anne,* par exemple… Y a-t-il en lui la moindre chose aimable qui puisse justifier la grâce de son nom ? Rien…, pas même son capitaine. J'aimerais cent fois mieux vivre dans cette villa avec une simple tirelire que de courir les océans avec un coffre-fort, surtout si j'avais eu quelques petits ennuis au cours de ma carrière. N'êtes-vous pas de mon avis, miss Martyn ? »

Le jardinier, debout auprès de la porte, n'avait pas fait un mouvement. La soudaine apparition de Mrs. Ollorby semblait l'avoir pétrifié. Diana, au prix d'un rude effort de volonté, était parvenue à retrouver son sang-froid.

« Que signifie ?… »

La grosse dame l'interrompit avec une certaine brusquerie, mais sans perdre un seul instant son sourire cordial.

« Que signifie mon arrivée inattendue dans votre retraite, n'est-ce pas ? Je me demandais depuis un moment, chère miss Martyn, si vous alliez commencer votre phrase par les mots : « Que signifie ? », ou par quelque autre formule comme : « Pouvez-vous m'expliquer… » Ou encore :

« Comment osez-vous ? » Les gens embarrassés font rarement preuve d'originalité. »

Elle poursuivit, avec une parfaite désinvolture : « Cette maison est charmante… Je la connaissais déjà, d'ailleurs. Tiger Trayne l'avait louée à Johnny Delbourne peu de temps avant que cet imbécile ne se fît pincer en cambriolant une banque. Vous n'ignorez pas, bien entendu, que Trayne est votre propriétaire ?… Pauvre Johnny ! Vous avez dû le rencontrer à Dartmoor, Mr. Hallowell. Il en a pour vingt ans… Je me demande bien souvent pourquoi Trayne n'abandonne pas le Club de la Souricière pour venir finir ses jours dans cette si agréable demeure. »

Elle se tourna soudain vers le jardinier à qui elle adressa un petit signe de tête comme pour saluer une vieille connaissance.

« Master Mawsey, n'est-ce pas ? Vous vous êtes aussi appelé Colter, puis Wilson… J'ai oublié quelques-uns de vos noms, mais je me souviens encore parfaitement de vos diverses condamnations. Comment va votre chère épouse ? Vous voici jardinier, à présent. Je gage que Mrs. Mawsey trouve plus profitable de consacrer ses soins aux fleurs et aux arbustes qu'aux petits enfants. »

Mrs. Ollorby se retourna vers Diana, tandis que le jardinier profitait de cet instant d'inattention pour s'esquiver prudemment.

« Si j'habitais une si aimable villa, reprit la grosse dame, j'élèverais des poules et des poussins. Il n'y a rien de tel dans la vie que d'avoir une manie… Lorsque j'étais jeune fille, par exemple, je passais mes journées à découper dans les journaux tous les récits de vols, de crimes ou d'assassinats… ce

qui faisait pousser des cris d'horreur à ma pauvre mère. Je possède, aujourd'hui, une gigantesque collection de coupures de presse. J'avais toujours pensé que j'épouserais un policeman, bien que j'eusse été à cent lieues de supposer que je travaillerais un jour, moi-même, pour le compte de Scotland Yard. Mon fils Hector – un bien aimable enfant, malgré sa myopie – me répète souvent : « Pourquoi conserves-tu ces coupures, Ma, puisque tu les connais toutes par cœur ? » Et il a raison. Il me semble que c'est hier que le tribunal d'Old Bailey condamna Mawsey à cinq ans de réclusion pour cambriolage. Car Mawsey n'a pas son pareil pour découper une paroi de coffre-fort. Il paraît que, pour percer l'acier le plus dur, il a inventé un procédé qui a rendu jaloux les plus fameux gangsters américains. N'y a-t-il pas là de quoi être fier de sa patrie, miss Martyn ?

— Pouvez-vous, à présent, nous expliquer la raison de votre présence ici ? répliqua sèchement la jeune femme.

— J'avais besoin de prendre l'air. J'ai passé ces deux derniers jours dans une masure, au fond d'une ruelle sordide, et la compagnie même du capitaine Eli Boss ne pouvait compenser les désagréments que j'éprouvais. J'ai pensé qu'une visite à Cobham me ferait du bien… et me permettrait peut-être d'éviter à certaines personnes une foule d'ennuis… N'est-ce pas. Mr. Hallowell ? »

L'expression hagarde de Graham amena un sourire sur les lèvres de Mrs. Ollorby.

« Ce qui vous tourmente, c'est que vous ne parvenez pas à déterminer ce que je sais et ce que j'ignore. Rien n'est plus désagréable…

— Nous avons déjà entendu parler de vous, Mrs. Ollorby, dit Graham avec quelque difficulté.

— Vraiment ? Deviendrais-je célèbre, par hasard ? Pourtant, cela m'étonne, car il ne m'arrive pas souvent d'être appelée à témoigner au cours d'un procès criminel. C'est, sans doute, Tiger Trayne qui vous aura parlé de moi. Lorsque je vous ai aperçus en sa compagnie, à la fenêtre du Club de la Souricière, je l'ai tout de suite deviné. Car, je tiens à vous le signaler, je suis assez experte pour deviner quelques petites choses…

— En tout cas, ce n'est pas la modestie qui vous étouffe, et, pour ma part, je ne vous trouve pas particulièrement amusante. Si vous avez quelque chose à nous dire, dites-le… Sinon, nous ne vous retenons pas.

— Toujours courtois, répliqua Mrs. Ollorby. Vous pourriez presque vous comparer au prince de Kishlastan, qui ne tue jamais une pauvre fille de son pays sans retirer d'abord son chapeau. Vous allez bientôt entreprendre un long voyage, je crois ? »

Graham s'était levé et avait ouvert la porte :

« Vous voulez que je m'en aille ? Excusez-moi de vous avoir ennuyés. D'ordinaire, les gens jugent ma compagnie assez divertissante. Au revoir, Mrs. Hallowell ! »

Diana ne répondit point.

« Au revoir, Mr. Hallowell ! »

La porte claqua derrière la grosse dame qui s'engagea dans une allée. Le sourire errant sur ses lèvres prouvait que cette visite l'avait prodigieusement amusée.

« Que peut-elle savoir ? murmura Diana en la regardant partir.

— Je l'ignore ; mais je présume qu'elle ne sait pas grand-chose, sinon elle se serait montrée plus nette. Sa besogne ne consiste pas à arrêter les gens, mais seulement à leur donner un avertissement. »

Diana hocha la tête.

« Elle a évidemment réussi à mettre la main sur un certain nombre de fils conducteurs et elle attend qu'une faute lui indique l'endroit où ils se rejoignent. »

Un coup frappé à la porte interrompit la phrase de la jeune femme. Le jardinier montra, par l'entrebâillement, son visage tourmenté.

« Est-elle partie ? balbutia-t-il.

— Vous la connaissez donc ? intervint Diana.

— Je connaissais surtout son mari, répliqua prudemment Mawsey. Il faillit attirer à ma femme les plus graves ennuis…, bien qu'elle fût particulièrement innocente.

— Mrs. Ollorby semble vous avoir créé, à vous-même, certaines difficultés.

— Pas elle…, son mari.

— Est-ce exact ?

— Oui… Mais je me demande ce qu'elle connaît au juste de la vérité. Elle possède une intuition extraordinaire…, qui lui a plusieurs fois permis d'envoyer en prison des gaillards assez stupides pour se trahir dès qu'elle commençait à les cuisiner… Vous ne lui avez rien dit, au moins ?… Rappelez-

vous que cette femme est capable de réussir des choses qu'aucun policier n'aurait l'audace d'entreprendre. Il faudra que je rapporte ce qu'elle vous a dit au patron. Il doit téléphoner d'une minute à l'autre. » En quelques mots, aussi précis que possible, Diana fit au jardinier le récit de leur entrevue avec Mrs. Ollorby. Celui-ci hocha la tête.

« Elle a deviné juste sur plusieurs points, mais elle ne se doute pas de nos véritables projets. Elle vous a vus avec Eli Boss, elle sait que vous avez téléphoné au patron…, et elle a essayé d'imaginer le reste. »

Il jeta un coup d'œil par la fenêtre.

« Elle est toujours là… Je me demande ce qu'elle peut attendre. »

Debout, sous un arbre à l'ombre épaisse, Mrs. Ollorby contemplait la villa. Elle tenait à la main une feuille de papier sur laquelle elle jetait un rapide coup d'œil de temps à autre.

« Elle se dirige vers Rectory Field ! s'exclama soudain le jardinier avec un mouvement de colère. Je vais donner une leçon à cette vieille chouette. » Quelques secondes plus tard, Mawsey traversait en courant une pelouse, un fusil à la main. Sans s'arrêter, il glissa deux cartouches dans la culasse de son arme.

Lorsqu'il eut atteint l'extrémité du taillis qui s'étendait à peu de distance de la villa, il ralentit soudain sa marche et observa le terrain avec précaution. À moins de vingt mètres de lui, la grosse dame s'avançait nonchalamment. Il épaula son fusil et appuya sur la détente. Les deux détonations retentirent presque en même temps.

Les balles passèrent très au-dessus de la tête de Mrs. Ollorby, car le jardinier avait seulement voulu lui faire peur, et il allait éclater de rire en apercevant la grosse dame, le chapeau en bataille, si celle-ci, en une seconde, n'avait fait un geste qui arrêta net son commencement d'hilarité. Plongeant la main dans son gigantesque réticule, Mrs. Ollorby en avait brusquement tiré un objet métallique.

Une nouvelle détonation claqua…

Une balle siffla aux oreilles du jardinier et alla s'enfoncer dans le tronc d'un arbre voisin. L'homme leva les bras en l'air et bondit hors de son refuge.

« Hé ! là ! que faites-vous ? »

Mrs. Ollorby revint vers lui sans cesser un instant de sourire avec la plus extrême cordialité :

« Ne me dites pas que vous m'aviez prise pour un oiseau, commença-t-elle. Je suis peut-être un… drôle d'oiseau, un de ceux qui ripostent quand on les attaque. »

Le jardinier était livide.

« Que diable ! balbutia-t-il. Vous n'avez pas compris que c'était seulement histoire de plaisanter. Je voulais vous faire peur. Un point, c'est tout.

— Vraiment. »

Elle le regardait, les mains aux hanches, mais sans lâcher son revolver. Son chapeau avait glissé et s'inclinait comiquement de côté ; son visage était congestionné et luisant de sueur. En temps normal, elle arborait déjà une jolie collection de mentons ; mais, en ce moment, on eût dit que,

comme un dindon en colère, l'indignation avait fait saillir une collerette de chair autour de son cou.

Cependant, elle ne paraissait pas éprouver le moindre sentiment de crainte et c'est sur un ton enjoué qu'elle poursuivit :

« Si je pensais que vous avez volontairement commis une tentative de meurtre, j'aurais tôt fait de vous amener au poste de police de Kingston, mon gaillard. Mais je comprends qu'il s'agissait seulement d'une manifestation de votre joyeuse humeur. »

D'un geste, elle répara le désordre de sa coiffure.

« À présent, tâchez de filer doux », conclut-elle en tournant les talons.

Jusqu'à ce que la grosse dame eût disparu, le jardinier demeura immobile, comme frappé de stupeur. Lorsqu'il revint vers la villa, il se trouva soudain nez à nez avec Graham.

« Eh bien, vous êtes content, hein ?

— J'ai seulement voulu lui faire peur, grommela Mawsey.

— Lui faire peur !… J'ai entendu trois détonations.

— Elle était armée… »

Le jardinier paraissait assez mal à son aise.

« Par exemple, je crois qu'il est inutile de parler de cette histoire au patron, Hallowell. »

Sans répondre, le jeune homme rejoignit Diana et lui expliqua la nature exacte de la « plaisanterie » de Mawsey.

Diana hocha la tête :

« La vieille théorie de Trayne selon laquelle tous les criminels sont des maladroits… Parlerai-je de cet incident à Trayne ou t'en chargeras-tu ?

— Il vaut mieux que tu lui en parles. S'il compte sur la collaboration d'imbéciles comme Mawsey, il vaut mieux qu'il connaisse rapidement la vérité. »

Quelques minutes plus tard, Diana quittait Cobham, et, lorsqu'elle eut regagné son appartement, ce fut pour y trouver l'homme qu'elle désirait le plus vivement rencontrer.

« Je possède, moi aussi, un appartement dans cet immeuble, murmura-t-il avec un sourire. Vous avez eu des ennuis avec Mawsey ?

— Comment le savez-vous ?

— Votre mari m'a téléphoné… Entre parenthèses, je ne serais pas fâché qu'il se servît un peu moins du téléphone, ce cher Graham… J'ai décidé de déplacer Mawsey. C'est un esprit docile, mais d'une piètre intelligence. Je ne pense pas que le tour stupide qu'il a joué à Mrs. Ollorby puisse avoir des conséquences fâcheuses ; mais, comme j'aurai besoin de lui le 26, je préfère, en attendant, le retirer de la circulation.

— Pourquoi employez-vous de tels hommes, master Trayne ? »

Il sourit avec bonne humeur et Diana ne put s'empêcher d'admirer l'harmonieuse beauté de ses traits.

« C'est un bon employé, et j'ai quelque obligation à sa femme, bien légère, assurément, puisqu'elle ne s'en doute même pas. Mais la loyauté est ma faiblesse. »

Diana réfléchissait :

« Vous avez dit le 26… C'est terriblement tôt.

— C'est seulement ce matin que j'ai appris que Richard Hallowell devait prendre le commandement du service de garde à cette date. »

Elle le regarda, surprise :

« Richard Hallowell ? Je ne vois pas le rapport.

— Vous le verriez tout de suite, si vous aviez lu le livre. Mais je crains que notre ami Graham n'ait guère le temps de vous renseigner là-dessus. Le 26 est une excellente date à maints égards. Nous serons favorisés à la fois par la marée et par la lune, ou, plus exactement, par l'absence de lune. En outre, la séance inaugurale du Parlement aura lieu quelques jours plus tard et, à cette occasion, on sort tous les joyaux de la couronne. Je ne sais malheureusement pas quel temps il fera. J'espère bien qu'il pleuvra.

— Qu'allez-vous faire du jardinier ?

— Lui donner une autre mission. De toutes façons, à partir de maintenant, sa tâche est terminée. J'ai besoin d'avoir un autre collaborateur à Cobham, un homme qui connaisse parfaitement le métier de tailleur.

— Un tailleur ! Pourquoi ? »

Elle hésita un moment avant de formuler une remarque qui la préoccupait.

« Vous m'avez promis une somme considérable, master Trayne. Que devrai-je faire pour la gagner ?

— C’est bien simple. Je veux que vous dîniez avec lady Cynthia Ruislip.

— Moi ! »

Elle éclata d’un rire dédaigneux :

« Vous rendez-vous compte de l’accueil que me fera lady Cynthia ? Votre idée est absurde. Je ne puis rien faire de ce côté-là.

— Mais si, vous pouvez beaucoup. Vous avez été fiancée au frère de Graham Hallowell, n’est-ce pas ? »

Elle fit un signe de tête affirmatif.

« C’est un charmant garçon, je crois ? Je sais seulement qu’il appartient à la meilleure société… D’ailleurs, je ne tiens pas à connaître autre chose de lui que sa silhouette en uniforme. C’est chose faite, car je possède plus de vingt photographies de lui, prises à son insu. Je suppose que, lorsque vous étiez sa fiancée, vous avez eu plusieurs fois l’occasion de rencontrer lady Cynthia ?

— Oui, murmura Diana sans trop savoir où son interlocuteur voulait en venir.

— Vous n’êtes donc pas pour elle tout à fait une étrangère. Et il n’y a aucune raison pour que vous ne dîniez pas à la tour, le 26.

— Mais… c’est impossible.

— Je m’attendais à cette réponse.

— D’ailleurs, même en admettant que je puisse dîner à la tour le 26, en quoi cela pourrait-il vous être utile ? Vous devez bien penser que si les soupçons se portent sur Gra-

ham, ma présence le même soir, dans la citadelle, n'aura pour résultat que de me faire soupçonner, moi aussi. »

Il hocha la tête.

« Soyez tranquille. J'ai envisagé tous les aspects de la question et je ne vous demande que de demeurer dans la tour jusqu'à la fin du dîner. Écoutez-moi bien, Diana… Permettez-moi de vous appeler ainsi. »

D'un geste impatient, elle lui fit comprendre que les formules de politesse étaient inutiles.

« Écoutez-moi… La tour de Londres est un de nos plus pittoresques anachronismes. Le service de garde continue à y observer certains usages et certaines pratiques qui datent du moyen âge. Entre autres, l'habitude de donner chaque soir à la garde un mot de passe. C'est ce mot que je veux connaître.

— Et qui me le révélera ? demanda-t-elle avec ironie.

— Le colonel… Vous arriverez à la tour à sept heures…

— Et j'en sortirai à sept heures cinq ? Vous ne connaissez pas lady Cynthia ? »

Il ignora délibérément l'interruption.

« Lorsque vous arriverez chez le colonel, vous vous ferez annoncer à lui…

— À lady Cynthia, voulez-vous dire ?

— Non, au colonel, répliqua Trayne sans se troubler. Lady Cynthia aura été obligée de s'absenter. N'ayez aucune crainte, elle ne sera plus là… mais le colonel y sera et il ne manquera pas de s'étonner de votre visite. Vous lui répon-

drez alors qu'une personne que vous aviez prise pour lady Cynthia vous a invitée à dîner et que, pour accepter cette invitation, vous avez été obligée de manquer un important rendez-vous. Que pourra-t-il faire alors, sinon vous inviter immédiatement à dîner ? Quant à la manière dont vous obtiendrez de lui qu'il vous communique le mot de passe… »

Il haussa les épaules.

« C'est un problème qui vous regarde seule. À dix heures, vous lui demanderez de vous reconduire, et, comme c'est un fort galant homme, il ne refusera certainement pas…, d'autant moins qu'à ce moment il aura été informé que lady Cynthia ne rentrerait pas avant minuit.

— Vous êtes bien sûr que tout se passera comme vous le désirez ?

— Oui…, parce que je réglerai moi-même la marche des événements. Au moment où vous sortirez de la tour, un crieur de journaux s'approchera de vous. Vous lui répondrez : « Non » si le mot de passe est le premier de la série : « Newport », « Cardiff », « Monmouth » et « Bristol » ; vous répondrez : « Non, merci ! » si c'est le deuxième, et ainsi de suite… Familiarisez-vous avec ces quatre noms. Quand le colonel vous aura ramenée chez vous, vous le retiendrez le plus longtemps possible, puis vous irez tranquillement vous coucher et vous ferez de beaux rêves… »

Diana s'était approchée de la fenêtre, en proie à une vive émotion à la pensée de l'aventure prochaine. Pour la première fois, les cinquante mille livres promises lui paraissaient une bien petite somme en comparaison de la besogne qu'elles étaient destinées à rétribuer. Un instant, elle eut envie de se retirer purement et simplement de toute l'affaire.

Graham… Oh ! le sort de Graham ne l'inquiétait guère. Il ne jouait aucun rôle dans sa vie. Qu'il fût libre ou emprisonné, il ne pouvait que lui nuire. Si seulement il consentait à divorcer… Par malheur, il s'y refuserait, sans doute, énergiquement.

« Je n'aime pas beaucoup cela », reprit-elle en se retournant.

Mais la pièce était vide. Tiger Trayne avait choisi le moment psychologique pour s'éclipser.

XII

Dick Hallowell ! Diana savait que la nuit choisie pour la grande entreprise était précisément celle où il serait de service, et elle éprouvait un plaisir pervers à penser qu'il serait amené à jouer inconsciemment un rôle dans l'opération.

Dick serait furieux, sans aucun doute, si jamais il était informé de la conversation qu'elle avait eue avec le colonel. En tout cas, elle était certaine, à présent, d'avoir sérieusement compromis son mariage, car elle ne doutait pas que, mis en demeure d'opter entre son régiment et cette jeune inconnu dont il s'était entiché, il ne donnât la préférence à sa carrière.

Brusquement, une idée traversa son esprit. Elle rédigea à l'adresse de Bobbie Longfellow une lettre qu'elle se hâta de faire porter à la tour.

Lorsque Dombret, un peu plus tard, introduisit le jeune officier, Diana l'accueillit avec des démonstrations d'amitié qui ne laissèrent pas de le déconcerter quelque peu.

Bobbie était manifestement mal à son aise et sa première parole fut pour alléguer un vague rendez-vous à cinq heures de l'après-midi.

« Vous n'êtes vraiment pas gentil de ne m'avoir pas rendu visite plus tôt, commença Diana. Comment va Dick ?

— Très bien, je vous remercie, murmura Bobbie assez gauchement.

— Lui avez-vous dit que vous veniez ici ?

— Hum !… oui. J'ai pensé que c'était préférable.

— Je suis terriblement curieuse, Bobbie. Est-il vrai que Dick va se marier ? »

Bobbie considéra le plafond avec intérêt en confessant qu'il ne possédait pas de renseignement précis sur ce point.

La conversation débutait évidemment assez mal, mais Diana était une rusée diplomate et elle eut tôt fait de la ramener sur le colonel, ce qui lui permit, avec une feinte indifférence, de parler de lady Cynthia.

« Je serais vraiment heureuse si Cynthia ne me détestait pas, soupira-t-elle. Elle était si charmante, autrefois ! Dans sa jeunesse, c'était une des plus joyeuses et des plus turbulentes jeunes filles de la bonne société londonienne. Je me souviens, car ma mère me l'a souvent répété, qu'elle a été mêlée à toutes sortes de scandales. »

Bobbie la regarda avec étonnement.

« Ce temps est passé et bien passé, à présent… Lady Cynthia, aujourd'hui, ressemble plus à un iceberg qu'à un être humain. C'est bien simple, quand je la vois, je me sens glacée jusqu'aux moelles.

« Lui avez-vous quelquefois parlé de moi ? » poursuivit Diana.

Bobbie semblait de plus en plus mal à l'aise :

« Je ne sais pas… Peut-être… C'est assez probable.

— Serez-vous libre le 25 ? J'ai l'intention de réunir quelques amis. »

Le jeune homme réfléchit un instant :

« Non, malheureusement. Il faudra précisément que je monte une de ces maudites gardes, ce jour-là. Dick est de garde le 26…, et nous manquons d'officiers. Joynson et Billingham sont en permission et trois de nos camarades sont grippés ; aussi la corvée revient-elle un peu trop souvent pour chacun de nous. La tour de Londres est certainement le poste le plus pénible que je connaisse. Il y a plus de sentinelles dans cette damnée baraque que dans un camp en temps de guerre… »

Il s'interrompit brusquement et, à la grande surprise de sa compagne, il lui posa à brûle-pourpoint cette question :

« Vous n'aimez pas beaucoup Hope Joyner, je crois ?

— Hope Joyner ! Mais si, Bobbie !… Elle est charmante. Je la connais assez mal, d'ailleurs… Il est vrai que c'est une personne suffisamment mystérieuse.

— Pas plus mystérieuse que n'importe quelle autre femme.

— Elle fera une excellente épouse pour notre ami Dick, et c'est vraiment dommage qu'il soit obligé de quitter le régiment. »

Il releva le défi avec un juvénile enthousiasme.

« Pourquoi quitterait-il le régiment ? Hope Joyner n'est ni une actrice, ni entachée par quelque scandale. »

Elle le regarda avec un sourire ironique :

« Vous savez aussi bien que moi, Bobbie, que nul ne connaît la famille de Hope Joyner. »

Le jeune homme rougit.

« Si Hope Joyner n’est pas assez bonne pour les gardes de Berwick, prononça-t-il sur un ton bourru, alors les gardes de Berwick ne sont pas assez bons pour moi. Je n’ai pas l’esprit militaire au point de demeurer dans l’armée, si Dick donne sa démission. D’autre part, je n’ai jamais entendu rien dire de mal sur le compte de Hope Joyner. Tout le monde la trouve charmante.

— Est-ce également l’avis de lady Cynthia ? » poursuivit Diana d’un air détaché.

Bobbie ne trouva rien à répondre à cette question. Et, pourtant, il eût été en mesure de révéler certains détails intéressants à sa compagne, car il avait beaucoup appris depuis qu’il avait pris fait et cause pour la jeune fille.

« Je ne serais nullement surpris, reprit-il avec lenteur, en pesant mûrement ses mots, de voir se révéler certains faits très importants concernant miss Joyner avant que ses fiançailles soient officiellement annoncées.

— Comme vous êtes mystérieux, Bobbie. Où croyez-vous donc pouvoir trouver des renseignements ? »

Bobbie ne répondit point. Il ne tenait pas à informer Diana qu’il avait décidé d’aller le soir même à Monk’s Chase pour y rendre visite à Mr. Hallett.

Après avoir quitté l’appartement de la jeune femme, l’officier traversait lentement le vestibule lorsqu’une porte s’ouvrit pour livrer passage à un personnage dont le visage lui parut vaguement familier.

« Quel est ce monsieur ? demanda-t-il au portier.

— C’est Mr. Trayne…, un homme très connu.

— Trayne ?… Voulez-vous dire Tiger Trayne, l’homme qui possède… ? »

Il allait ajouter « toutes les salles de jeux ». Mais il jugea opportun de se montrer plus discret.

« Oui, monsieur, Tiger Trayne », acheva le portier avec une identique discrétion.

Un souvenir venait de traverser l’esprit de Bobbie, le souvenir d’une nuit passablement mouvementée qui s’était terminée dans une somptueuse demeure du West End, où les consommations étaient gratuites et où un petit groupe de gens réunis autour du tapis vert d’une vaste table multipliaient les offrandes à la déesse de la Fortune. Bobbie avait perdu de l’argent, modérément, toutefois, car, comme tous les hommes riches, il se montrait, en toute occasion, fort ménager de ses deniers.

En traversant Piccadilly, le jeune officier se remémorait certaines rumeurs désobligeantes qui avaient circulé sur le compte de Diana. Ces rumeurs n’étaient d’ailleurs point fondées, car si la jeune femme avait une fois accepté de jouer pour Trayne le rôle d’agent recruteur en amenant un jeune imprudent à sa table de jeu, elle s’était bien gardée de renouveler cette expérience.

Sur le compte de Trayne, Bobbie en savait aussi long que n’importe qui. Il n’ignorait point que c’était un aventurier dont l’activité englobait un certain nombre d’affaires passablement louches, un homme qui vivait dans cette zone frontière qui forme la limite de la « bonne société », mais pouvait compter sur des amitiés puissantes dans les milieux les plus inattendus.

Bobbie possédait un petit appartement dans Cuzon Street. Il s'y rendit pour prendre connaissance des rapports fournis par ceux qu'il avait chargés d'enquêter sur les origines de Hope Joyner. Mais le résultat de leurs recherches n'avait rien de satisfaisant. De quelque côté qu'ils portassent leurs investigations, ils aboutissaient toujours, en fin de compte, à un mur infranchissable, représenté par les hommes de loi assez peu recommandables qui administraient les biens de la jeune fille et pourvoyaient à tous ses besoins. En dépit de louables efforts, il avait été impossible de découvrir trace du moindre testament à la base de sa fortune.

Assez habilement, Bobbie était parvenu à déterminer son âge : vingt-trois ans. Mais c'est en vain qu'il avait consulté les registres de l'état civil à la date du 10 juin 1911. Le nom de Hope Joyner n'y figurait point. Il avait alors résolu d'aborder le problème de front en allant lui-même interroger Mr. Hallett, l'énigmatique aveugle. Mais, à mesure que le moment d'accomplir cette démarche approchait, son assurance diminuait notablement.

Elle était réduite à fort peu de chose, lorsque, dans le calme du soir, il atteignit Monk's Chase et que son coup de sonnette eut fait apparaître un majordome dont les gestes lents et mesurés ne manquaient pas de majesté.

« Vous désirez voir Mr. Hallett, monsieur ?… Avez-vous un rendez-vous ? »

Bobbie, assez laborieusement, expliqua qu'il n'avait pas, à proprement parler, de rendez-vous, mais qu'il était venu de Londres tout spécialement pour rendre visite au propriétaire de Monk's Chase.

On l'introduisit alors dans un petit salon et, quelques instants plus tard, le majordome revint vers lui.

« Mr. Hallett vous prie de l'excuser, monsieur, mais il ne se sent pas très bien, ce soir…, et il vous serait reconnaissant de bien vouloir lui écrire pour lui exposer l'objet de votre visite. Il est arrivé de Paris depuis peu et le voyage l'a beaucoup fatigué.

— Est-ce vraiment impossible de le voir, ne fût-ce que cinq minutes ? » insista Bobbie.

En désespoir de cause, il inscrivit un nom sur une feuille de papier, qu'il glissa dans une enveloppe et tendit au majordome.

« Remettez-lui ceci. »

L'imposant serviteur secoua lentement la tête.

« Mr. Hallett est aveugle… Vous l'ignoriez, sans doute.

— Mais, reprit le jeune homme en maudissant sa stupidité, il a bien un secrétaire, je suppose…, une personne qui puisse lire à sa place ?

— Je crains bien que non, monsieur. »

Une minute plus tard, Bobbie se retrouvait dans le parc avec l'impression fâcheuse qu'on l'avait poliment, mais fermement, mis dehors.

Furieux de son échec, il regagna la route à grandes enjambées. Fort heureusement, à ce moment, le Destin voulut bien venir à son secours en plaçant sur son chemin un vieillard qui, debout auprès de la voiture du jeune homme, exa-

minait avec une curiosité sénile la statuette ornant le bouchon du radiateur.

« Je n'ai jamais rien vu de pareil, dit-il Jovialement en se tournant vers Bobbie.

— Je m'en doute, grand-père. Il y a longtemps que vous habitez le pays ?

— J'y suis né… voici bientôt quatre-vingt-dix-huit ans.

— Mâtin ! Vous devez commencer à connaître le paysage.

— Bien sûr…, et je me souviens du temps passé, savez-vous… Je me rappelle l'époque où Monk' Chase appartenait à lord Wilsome.

— Avant que Mr. Hallett ne l'eût acheté ? interrogea Bobbie, dont l'intérêt commençait à s'éveiller.

— Dame oui, monsieur… Il me semble que c'était hier, quand il y eut cette vilaine histoire… Mr. Hallett partit avec une jeune femme et le père de la jeune femme vint ici pour le tuer. C'était une personne de bonne famille.

— Il y a longtemps de cela ? balbutia Bobbie, soudain fort troublé.

— Il y a bien des années. C'était après le retour de mon petit-fils de la guerre d'Afrique. Il y avait perdu une jambe, le pauvre gars, et le gouvernement lui avait accordé une pension… même qu'il me disait… »

Bobbie se hâta de mettre un terme aux confidences familiales du vieillard :

« Vous êtes seul à connaître cette histoire dans le village ?

— Peuh ! À part moi et le patron de la *Charrue,* ce sont tous des nouveaux venus…

— Et comment êtes-vous au courant de tous ces détails ? »

Le vieillard grimaça un sourire :

« Ma belle-fille était cuisinière à Monk's Chase à cette époque. C'est elle qui m'a tout raconté. »

Bribe par bribe, le jeune homme parvint à lui faire dire tout ce qu'il connaissait de cette étrange aventure. La jeune femme inconnue était l'épouse d'un homme âgé, qu'elle avait abandonné pour s'enfuir avec le séduisant Mr. Hallett. Au bout de quelque temps, d'ailleurs, ses parents l'avaient arrachée à cette coupable liaison sans que son vieux mari parût sortir d'une apathie naturelle – probablement justifiée, car il devait mourir peu après – qui le portait à se désintéresser des événements de ce bas monde. Elle n'était pas, toutefois, demeurée veuve bien longtemps, car, peu de temps après la mort de son époux, elle s'était remariée.

« Par exemple, poursuivit le vieillard, tout ça s'est passé assez discrètement. Et quand elle a épousé… »

Il s'interrompit brusquement.

« Mr. Hallett, suggéra Bobbie.

— Non, non… Mr. Hallett ne s'est jamais marié. On a découvert, paraît-il, que ce n'était pas un parti convenable. Mais lady Cynthia…

— Lady Cynthia ! s'exclama le jeune homme, stupéfait par cette extraordinaire révélation.

— Oui, lady Cynthia.

— Et… connaissez-vous l'homme qu'elle a épousé ? »

Le vieillard secoua la tête :

« Non… Je n'ai même vu qu'une seule fois lady Cynthia. Une grande belle femme avec une grosse bague verte à son petit doigt. Une bague qui vaut des centaines de livres, à ce qu'on dit… »

Bobbie chancela. L'émeraude de lady Cynthia, il la connaissait bien, car la colonelle avait l'habitude de la caresser machinalement chaque fois que son regard sévère se posait sur l'un des officiers subalternes de son époux.

Pendant quelques instants encore, Bobbie s'efforça d'extorquer de nouvelles confidences à son compagnon, mais le vieillard lui avait dit tout ce qu'il savait. Il déposa alors un généreux pourboire dans la vieille main ridée, et, s'asseyant sur le marchepied de sa voiture, il se prit la tête dans les mains pour réfléchir, spectacle qui ne manqua pas d'éveiller une vive curiosité chez les paysans qui passaient sur la route.

Une chose était certaine : il devait voir Mr. Hallett ce soir même.

Au bout d'un moment il se mit en route dans la direction du village où une enseigne attira son attention. Il se rappela soudain que le patron de la *Charrue* était, au dire du vieillard, une des seules personnes capables de le renseigner et il franchit sans hésiter le seuil de la petite auberge.

Dans la grande salle, le propriétaire de la *Charrue,* debout derrière son comptoir, essuyait des verres. Il n'y avait aucun consommateur.

Cependant, Bobbie ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était infiniment plus malaisé d'arracher des confidences à l'aubergiste.

« C'est encore le vieux Gammer Holland qui vous a raconté cette histoire, répliqua-t-il à une question précise du jeune officier. Il est bavard…, pis qu'une femme. Pour moi, je ne me soucie pas de tenir de méchants propos sur mes voisins, surtout, comme c'est le cas pour Mr. Hallett, lorsque ce sont aussi mes clients.

— Mais vous connaissez la femme dont il s'agit ?

— Non, monsieur… J'ai bien quelques idées sur son compte. Mais les idées, vous savez, ça ne prouve pas grand-chose. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle a fini par épouser un officier des gardes. »

Ce fut tout ce que Bobbie put tirer de lui, et, après s'être fait servir un repas léger, il sortit dans l'obscurité. Il ne voulait pas quitter Monk's Chase sans y avoir effectué une dernière reconnaissance ; mais il tenait à faire vite ; il était indispensable qu'il eût regagné la tour avant minuit, car il avait omis de se munir d'une permission régulière.

Avec précaution, il franchit la clôture du parc et s'aventura sur une pelouse. Bientôt, il atteignit une allée de gravier qui conduisait vers la maison. Quitter le tapis d'herbe qui amortissait le bruit de ses pas pour continuer son chemin sur l'allée, c'était risquer de trahir sa présence et le jeune homme eut un instant d'hésitation.

Soudain, la lueur puissante de deux phares d'automobile balaya un rideau d'arbres à peu de distance. En hâte, Bobbie se tapit derrière un buisson. La voiture s'arrêtait devant le perron.

Sans doute Mr. Hallett allait-il y prendre place. En ce cas, quelle pouvait être la meilleure tactique ? Bobbie se demanda s'il allait bondir de son refuge, saisir par le bras l'étrange personnage et lui déclarer tout de go : « J'ai une question à vous poser, Mr. Hallett », ou, au contraire, ne valait-il pas mieux… ?

Il n'eut pas le temps de réfléchir davantage. Un pas alerte venait de marteler les degrés du perron et Mr. Hallett, après s'être arrêté un instant pour allumer une cigarette, s'était assis dans la voiture.

À la lueur de l'allumette, Bobbie avait pu distinguer ses traits énergiques.

Et, instantanément, tout désir de révéler sa présence l'avait abandonné.

XIII

Graham Hallowell vécut, à diverses reprises, des moments fort désagréables : moments de doute, d'angoisse et de nervosité. Sa solitude lui permettait de consacrer beaucoup trop de temps à la méditation. Une fois, il avait téléphoné à Diana pour la supplier de venir le voir, mais elle s'était récusée, alléguant un rendez-vous qu'elle ne pouvait manquer.

Mawsey, le jardinier, avait quitté la villa. Il avait été aussitôt remplacé par un homme plus jeune qui s'acquittait de ses devoirs avec le même soin méticuleux que son prédécesseur.

Graham connaissait par cœur le plan des opérations. Plus il l'étudiait, plus il lui paraissait simple, mais aussi plus s'accroissait son angoisse, car le texte rédigé par Trayne témoignait d'une confiance dans la réussite qui dépassait le sens commun. Par exemple, il ne soufflait mot de la manière dont il conviendrait de s'emparer des joyaux.

Le rôle de Graham était, en somme, assez simple, mais le jeune homme connaissait suffisamment les consignes de la tour de Londres et les extraordinaires dispositifs de protection qui assuraient la sécurité des parures royales pour se sentir peu à peu gagné par un sentiment d'anxieuse incertitude. Finalement, ce sentiment devint si intolérable qu'il résolut d'aller lui-même prendre contact avec les difficultés qu'il aurait à surmonter.

Il choisit un samedi. Il savait que, ce jour-là, une foule de visiteurs se trouveraient dans la vieille citadelle. Après avoir patiemment fait la queue à la porte, il se vit remettre un ticket de carton vert et se dirigea vers la tour sanglante.

Un officier de la garde passa auprès de lui. Graham eut un instant d'inquiétude. Il poussa un soupir de soulagement en distinguant un visage qu'il ne connaissait point. Bientôt, il atteignit la tour de Wakefield, qui abrite les joyaux de la couronne.

La première porte donnant accès dans le bâtiment était faite d'énormes planches de chêne que devaient vraisemblablement renforcer des plaques d'acier. En atteignant le vestibule précédant la chambre des joyaux, il éprouva sa première émotion. Le trésor royal se trouvait protégé par une porte formée de deux énormes panneaux d'acier, épais d'au moins dix centimètres, véritables portes de coffre-fort. Au centre de la salle, se dressait une sorte de cage également en acier, dans laquelle étaient pratiquées quelques ouvertures garnies de vitres épaisses. Un rapide examen lui permit de découvrir, à l'intérieur de la cage, un petit manomètre dont la présence n'était que trop significative. Quant aux volets de secours destinés à mettre immédiatement, en cas d'urgence, les joyaux à l'abri de toute effraction, pour qu'ils s'abattissent avec fracas, il suffisait qu'un homme spécialement désigné, attaché à la garde du trésor, manœuvrât un petit levier.

Chaque soir, ces volets se refermaient automatiquement. Graham distinguait nettement l'énorme verrou d'acier destiné à les assujettir solidement.

Le jeune homme avait à peine remarqué les splendeurs des bijoux royaux, l'éclat sinistre du rubis du Prince Noir, le

scintillement des diamants d'Afrique. Rien de tout cela ne l'intéressait.

Ce qui excitait en revanche sa curiosité, c'étaient les dispositifs électriques d'alarme qui, à la moindre tentative pour soulever les volets d'acier ou briser les vitres, devaient se mettre instantanément en branle et déclencher un retentissant concert de sonneries dans toutes les parties de la vieille forteresse. Il était impossible d'apercevoir les connexions, et pourtant, elles étaient certainement nombreuses.

Lorsque Graham, au milieu de la foule des visiteurs, se retrouva hors du bâtiment, il éprouva un véritable soulagement.

Adossé à la muraille de la tour de Wakefield, se trouvait un vaste corps de garde construit en briques rouges. C'était, sans contredit, le plus hideux anachronisme que contînt la citadelle tout entière.

Apercevant un gardien inoccupé, le jeune homme s'approcha de lui sous prétexte de lui demander des renseignements sur l'histoire de la petite chapelle de la tour, mais, en réalité, afin d'obtenir des précisions supplémentaires sur les moyens de protection qui assuraient la sécurité des joyaux.

« Ils sont bien gardés, hein ? dit-il, après une brève entrée en matière.

— Bien gardés ! Pour sûr, monsieur. Quelquefois, en pleine nuit, un court-circuit se produit, et toutes ces maudites sonneries se mettent en branle en même temps. C'est un vacarme infernal et, en quelques secondes, tout le personnel de la tour se trouve en état d'alerte, chacun à son poste… »

Charmante perspective.

Graham ne put s'empêcher de frissonner.

En quittant la tour, le jeune homme passa chez Diana, où il trouva, confortablement installé dans un fauteuil, Colley Warrington qui l'accueillit avec un petit signe de tête protecteur.

« Alors, Graham, vous êtes allé vous mettre au vert, je crois ?

— Diana est-elle ici ? répliqua sèchement le jeune homme.

— Oui, nous devons aller prendre le thé au Carlton.

— Eh bien, vous feriez mieux d'inviter tout de suite une autre personne, car j'ai besoin d'avoir une longue conversation avec Diana. »

Colley le regarda avec insolence.

« Peste ! Quel homme énergique !… Malheureusement, Diana a un rendez-vous fort important, un rendez-vous d'affaires.

— Elle le manquera, voilà tout. »

L'attitude de Colley l'exaspérait à tel point qu'il faillit lui révéler les liens qui l'unissaient à la jeune femme. Mais Diana parut à cet instant et elle vit au premier coup d'œil que l'atmosphère était tendue.

« J'ai besoin de vous parler seul à seule, Diana. Colley veut vous emmener prendre le thé ; mais ne vous est-il pas possible de remettre votre rendez-vous ? »

Au grand étonnement de Colley, Diana se tourna vers lui pour lui murmurer :

« Veuillez m'excuser, Colley.

— Pourtant, Diana… »

Elle secoua la tête :

« Je suis sûre que Graham a des choses très importantes à me dire. Je vous retrouverai à six heures, à l'hôtel. »

Elle s'était exprimée sur un ton qui n'admettait pas de réplique. Lorsqu'il se trouva seul avec elle dans le vestibule, Colley lui glissa à l'oreille :

« Je crois qu'il serait assez peu judicieux de parler à Graham de… de ce que je vous ai dit tout à l'heure. »

Sans répondre, elle referma la porte et revint dans le salon :

« Que se passe-t-il, Graham ? »

Le jeune homme la considéra un instant :

« Qu'est-ce que ce type pouvait bien avoir à te raconter qu'il ne pût dire devant moi ? »

En général, Graham n'était pas particulièrement jaloux, mais il était d'une extrême nervosité.

« Il m'a simplement demandé de l'épouser, répliqua-t-elle avec calme, et il me priait à l'instant de ne point te faire part de cette intéressante proposition. Colley est un assez vil personnage, mais il a parfois son utilité. Que voulais-tu me dire ? » Graham, les mains dans les poches, arpentait fiévreusement la pièce :

« Trayne est fou… fou à lier. J'arrive de la tour, où je suis allé inspecter la chambre des joyaux. Il serait certainement plus facile de cambrioler la Banque d'Angleterre. La chose est humainement impossible…

— Pourtant, ce n'est pas dans les usages de Trayne de s'attaquer à l'impossible. Colley me disait encore, tout à l'heure, qu'il n'y a pas d'homme plus habile dans le difficile métier qu'il exerce. »

Elle jeta sur son compagnon un regard long et grave :

« Crois-tu, Graham, que la besogne dont tu seras chargé soit… réellement dangereuse ?

— Dangereuse, certes, mais possible ? En réalité, elle constitue la partie la plus ingénieuse de tout le plan. Tu sais que je connais à fond la routine militaire. Je n'ai pas suivi pour rien les cours de l'école Sandhurst. Non ! Ce n'est pas cela qui me tourmente. J'ai assez de courage et de sang-froid pour me tirer aisément d'affaire. Ce qui m'inquiète, c'est l'opération en elle-même. Trayne a prévu qu'il faudrait un quart d'heure pour la terminer. En fait, il faudra un quart d'heure, au moins, rien que pour venir à bout de la grosse porte de chêne. Quand j'étais à Dartmoor, j'ai eu bien souvent l'occasion de bavarder avec des as. Vrenehy, l'homme qui cambriola la Banque du Sud, m'a démontré que trois heures étaient nécessaires pour ouvrir un coffre-fort moderne, à la condition, par surcroît, que les signaux d'alarme aient été préalablement mis hors d'état de fonctionner. Tu vois donc que c'est une tâche impossible, absolument impossible… Il faut que je voie Trayne.

— Il doit se rendre à Cobham demain soir. Il m'a écrit pour m'en informer et me demander de m'y trouver égale-

ment. Je reconnais qu'une franche explication est indispensable. Je meurs littéralement d'inquiétude. »

Elle le regarda allumer lentement une cigarette. Tout n'était pas foncièrement mauvais en Graham ; il y avait en lui l'étoffe d'un honnête homme ; mais une série d'obstacles avaient fait dévier son développement moral, l'avaient écarté du droit chemin. Elle l'avait, un jour, aimé passionnément et elle n'avait jamais cessé d'éprouver pour lui de la sympathie. Dans les heures pénibles qu'ils vivaient, elle sentait un regain d'affection, et cela lui causait une sorte de plaisir.

« Nous tirerons tout cela au clair demain soir, Graham…, et je serai avec toi jusqu'au bout. »

Il perçut instantanément un changement dans le ton de la jeune femme, et il la regarda sans rien dire. Peut-être, lui aussi, considérait-il Diana autrement que comme une compagne importune, car un sourire apparut sur ses traits angoissés. C'était la première fois que la jeune femme le voyait sourire depuis sa sortie de prison.

« Ne nous tourmentons pas inutilement, murmura-t-il. Trayne n'est pas un sot et il connaît aussi bien que nous les difficultés de l'entreprise.

— Le livre explique-t-il la méthode à employer pour s'introduire dans la tour de Wakefield ?

— C'est un sujet qu'il néglige presque complètement. »

Il lui tendit la main :

« Je suis content de t'avoir rencontrée, Diana. Est-ce l'atmosphère de ton logis… ou tes qualités personnelles ? Je me sens beaucoup plus optimiste à présent. »

Optimiste ! Elle ne l'était certes point, lorsqu'il la quitta. À toutes ses inquiétudes venait s'ajouter une angoisse que, jusqu'à présent, elle avait ignorée : la crainte que Graham ne courût un terrible danger.

XIV

Les visites de Dick Hallowell à la femme de son colonel n'étaient pas particulièrement fréquentes, et lady Cynthia manifesta un assez vif étonnement lorsque le jeune homme se fit annoncer.

Assise, droite et élancée, sur l'extrême bord d'un canapé, sa tasse de thé devant elle, c'était une femme aux traits délicats, bien que ses lèvres, un peu trop minces, nuisissent à l'harmonie de son visage. Quelques mots, assez sévères, avaient suffi à Bobbie pour définir lady Cynthia :

« Quand on la voit, on *croit* qu'elle a trente ans… Quand on l'entend, on *sait* qu'elle en a cent. »

Tout le charme, toute la fraîcheur d'une jeune fille, mais aussi toute l'expérience d'une femme se combinaient en elle.

« C'est un grand honneur que vous me faites, Dick, dit-elle avec lenteur. Vous êtes le premier de mes invités. Voulez-vous une tasse de thé ?

— Je vous remercie. Je suis venu en avance parce que je désirais m'entretenir seul avec vous. » C'était le « jour » de lady Cynthia. Rude corvée pour les jeunes officiers, car l'austère épouse du colonel savait toujours trouver les mots qui les jetaient dans la plus extrême confusion. Elle possédait un remarquable service de renseignements, et les commentaires désobligeants qu'elle adressait à tel d'entre eux qui n'avait échappé que grâce à un pourboire judicieusement placé à la rancune d'un policeman irrité ou à tel autre que

son exubérance excessive avait fait expulser d'une boîte de nuit, passaient, à juste titre, pour des épreuves fort pénibles.

« Asseyez-vous donc, reprit lady Cynthia. Je suppose que vous voulez me parler de Hope Joyner. »

Dick Hallowell ne put s'empêcher de rougir :

« Oui. Je… je l'ai invitée à dîner demain soir et je serais heureux si… si vous vouliez bien accepter de jouer pour moi le rôle de maîtresse de maison. »

Elle le regarda un instant sans répondre :

« Mais certainement, Dick. Avec plaisir… Voyons… Hope Joyner, c'est bien cette jeune fille qui habite Devonshire House, n'est-ce pas ? On la dit charmante.

— Oui… C'est la plus charmante jeune fille que je connaisse », appuya Dick avec emphase.

Lady Cynthia avait imperceptiblement haussé les épaules, et le jeune homme devina aussitôt, non sans une certaine appréhension, le tour qu'allait prendre la conversation.

« Appartient-elle aux Joyner du Yorkshire… ou du Warwickshire ? C'est une excellente famille qui jouit d'une solide réputation.

— Je… je ne connais pas sa famille », balbutia Dick.

Lady Cynthia lui lança un regard surpris :

« Est-ce possible ? Vraiment…, vous ne connaissez pas sa famille ?

— Non…, enfin, c'est-à-dire…, je crois qu'elle ne la connaît pas non plus. Mais c'est une jeune fille tout à fait comme il faut et vraiment exquise. Aussi, j'espérais que vous lui feriez bon accueil dans le régiment, lady Cynthia.

— C'est là une chose très délicate, Dick. Vous savez, j'en suis sûr, que l'on ne saurait exiger trop de garanties lorsqu'il s'agit de futures épouses de nos officiers… Enfin, je vous souhaite beaucoup de bonheur…, même si vous quittez le régiment.

— Lady Cynthia, je vous en prie, murmura-t-il en faisant appel à toute sa patience, n'envisageons pas encore cette éventualité. Puis-je compter sur vous ? »

Il se leva pour prendre congé. Elle lui tendit la main :

« J'espère que tout s'arrangera, Dick. Vraiment, ce serait une si grande perte pour nous, si vous quittiez le régiment. »

En sortant des appartements du colonel il faillit se heurter à Bobbie, qui venait présenter ses hommages à lady Cynthia.

« En route vers le sacrifice hebdomadaire, soupira le jeune homme. Comment est la patronne, aujourd'hui, Dick ?

— Elle est… assise dans son salon, répliqua Dick avec véhémence, et je te souhaite bien du plaisir, mon garçon…

— Hélas ! » soupira Bobbie.

Avant de se faire annoncer, il passa en revue ses faits et gestes des deux ou trois dernières semaines, afin de s'assurer qu'il n'y en avait aucun qui pût fournir à Cynthia l'occasion de le brocarder cruellement. Mais, contrairement à son at-

tente, la colonelle l'accueillit avec une cordialité qui n'était point dans ses usages.

« Bobbie ! Vous êtes précisément l'homme que j'attendais. Vous êtes un grand ami de Dick Hallowell, je crois ?

— Hum ! Oui…, certes, répliqua le jeune homme prudemment.

— Qui est Hope Joyner ?

— C'est… c'est une personne très sympathique, répondit Bobbie faiblement.

— Sont-ils fiancés ? »

Bobbie secoua la tête négativement.

« En tout cas cela ne saurait tarder, n'est-ce pas ?

— Hum !… Oui… Je crois…

— Avez-vous assez d'influence sur lui pour le dissuader d'agir ainsi ? »

Il y eut un silence.

« Je vous demande pardon, lady Cynthia, dit soudain le jeune homme sur un ton décidé et si autoritaire que la colonelle le regarda avec surprise. Je croyais que vous teniez seulement à interdire l'entrée du régiment à toute femme ayant un… passé ? »

Elle eut un sourire équivoque.

« Vous vous trompez. C'est précisément ce que nous exigeons… Une femme avec un passé que l'on connaisse depuis une centaine d'années au moins.

— Et pas seulement depuis vingt ou trente ans ?… Je veux dire : accepteriez-vous d'accueillir une femme qui aurait eu une aventure il y a…, mettons vingt-cinq ans ? »

Il lui avait fallu tendre sa volonté pour prononcer ces mots, tant était grande la crainte que lui inspirait lady Ruislip.

« Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Mr. Longfellow, répliqua lady Cynthia, qui avait brusquement pâli.

— C'était… comment dirais-je ? une simple supposition », continua Bobbie qui commençait à se repentir amèrement de son audace.

Lady Cynthia se taisait et l'apparition de deux officiers du régiment lui permit d'interrompre une conversation qui prenait manifestement un tour assez désagréable pour elle.

Lorsque Bobbie prit congé d'elle, il arborait un visage triomphal et son premier soin fut de se mettre à la recherche de Dick Hallowell qu'il eut la chance de rejoindre au moment où il montait en taxi. Il s'assit à ses côtés :

« Je vais précisément dans ta direction… »

Il sourit de voir dans les yeux de son ami une vive préoccupation.

« Cynthia était en grande forme, aujourd'hui. Elle a bien failli m'avoir…, moi aussi. Je devine que vous avez parlé de Hope Joyner. »

Dick inclina la tête.

« Elle semble décidée à me faire quitter le régiment, dit-il avec amertume, et je ne vois guère comment je pourrai m'opposer à ses desseins. Le colonel a été si chic avec moi lorsque Graham a eu cette méchante histoire, que je suis, aujourd'hui, moralement obligé de m'incliner. Mais, ce qui m'ennuie, ce n'est pas de quitter l'armée…, bien que cela rompe une vieille tradition, c'est de constater les outrageants soupçons dont Hope est l'objet. »

Bobbie l'interrompit.

« Dis donc, Dick, à propos de Graham, il était dans la tour, aujourd'hui. Mon ordonnance l'a aperçu du côté du bâtiment aux joyaux. »

Le jeune homme tressaillit :

« Cela ne lui ressemble guère. J'ignorais, en tout cas, qu'il pût s'intéresser aux joyaux de la couronne… Bizarre ! »

Pendant quelques instants, il demeura sans parler, se demandant quels étranges desseins avaient pu motiver la visite de Graham à la tour de Wakefield. Bobbie le tira bientôt de sa méditation.

« Dick ! Promets-moi de ne pas donner ta démission et même de ne rien dire ni au colonel, ni à nos camarades avant d'avoir examiné à fond la situation avec moi. »

Dick sourit :

« Il n'y a qu'une personne avec qui je puis examiner la situation…, et je dois la retrouver dans cinq minutes. »

Lorsque Dick Hallowell fut en présence de Hope Joyner, la jeune fille comprit instantanément, à l'expression tour-

mentée de son visage, qu'il traversait une crise terrible dont elle devina aussitôt la cause. Elle s'approcha de lui.

Brusquement, il la saisit dans ses bras, l'attira contre lui et appuya ses lèvres sur les siennes. C'était leur premier baiser, et il la sentit tressaillir contre lui. Ni l'un ni l'autre n'avait prononcé une seule parole.

« J'ai vu lady Cynthia Ruislip, murmura-t-il lorsque tous deux eurent pris place dans le petit salon.

— Et naturellement, elle ne veut pas entendre parler de moi parce que je n'ai pas de famille ?

— Qui vous a dit ?

— Personne, Dick. Je l'ai deviné…, je l'ai senti. Faudra-t-il que vous quittiez le régiment ?

— De toutes façons, j'avais l'intention d'abandonner l'armée…

— Ne mentez pas, Dick. La vérité, c'est que vous donnerez votre démission parce qu'on ne veut pas de moi… Mais je n'accepterai pas ce sacrifice. »

Sa voix était lente, calme, décidée. Son attitude empêcha Dick de formuler la protestation qui lui venait aux lèvres.

« Du moins…, pas pour le moment, reprit la jeune fille.

— Pourtant, je suis décidé à donner ma démission, insista Dick.

— C'est très dur pour moi de vous dire : « Non ! » Dick. Tout en moi voudrait vous crier : « Oui ! »

— Mais, Hope, je ne veux pas vous perdre… »

Il lui prit les mains :

« Rien au monde ne pourrait me contraindre à vous abandonner. Je vous aime… vous êtes toute ma vie, Hope. »

Elle s'approcha de lui.

« Dick ! balbutia-t-elle, moi non plus, je ne pourrais pas… Je ne peux pas… »

L'instant d'après, elle était dans ses bras et il sentait des sanglots agiter convulsivement le corps charmant qu'il étreignait.

Lorsque Mr. Trayne se déplaçait, il le faisait avec tant d'adresse et de rapidité que nul détective ne parvenait jamais à le suivre.

Quand il atteignit Cobham, Diana s'y trouvait déjà ; assise dans le salon, elle buvait à petites gorgées une tasse de café.

Après avoir franchi le seuil de la demeure, Trayne s'assura que les volets étaient hermétiquement clos, les rideaux soigneusement tirés, puis il s'assit sur un divan.

« Mon tailleur vous donne-t-il satisfaction ? » demanda-t-il à Graham.

Le jeune homme inclina la tête affirmativement.

Il se tourna vers Diana, dont les traits suaient l'angoisse.

« Vous paraissez à demi morte de peur… Graham vous a révélé le plan de l'opération ?

— Il m'a dit tout ce qu'il savait, répliqua-t-elle sur un ton significatif.

— C'est exact ! et c'est ce qu'il ne vous a pas dit, parce qu'il l'ignore, qui provoque votre inquiétude. »

Graham l'interrompit :

« Trayne ! L'entreprise est absolument irréalisable. Je suis allé à la tour aujourd'hui et j'ai visité la chambre des joyaux. Il faudrait deux heures au moins rien que pour enfoncer la porte… Et tous les signaux d'alarme électriques ? La moindre tentative d'effraction déclenche des sonneries dans tout le bâtiment… »

Il se tut, légèrement haletant ; mais Trayne, loin de paraître contrarié de cette véhémente protestation, le considéra, au contraire, avec un regard amusé.

« Je sais que vous êtes allé à la tour… Je pourrais même vous dire le numéro du ticket que l'on vous a remis, répéter les paroles que vous avez adressées au gardien qui vous a fait visiter la petite chapelle… « Impossible ! » avez-vous dit ? Me croyez-vous donc assez stupide pour m'attaquer à une entreprise de cette envergure, si elle était vraiment irréalisable ? Je connais très exactement tous les dispositifs de sécurité qui assurent la protection des joyaux. »

Le ton moqueur de Trayne irrita Graham :

« Je veux bien vous croire, mais…

— Mais vous n'en persistez pas moins à considérer le plan comme chimérique ? Depuis combien de temps croyez-vous donc que je le prépare ? »

Ce fut Diana qui répondit :

« Kishlastan est en Angleterre depuis six mois. »

Trayne haussa les épaules avec dédain :

« Kishlastan est simplement l'homme que j'attendais depuis dix ans. Davantage même…, car il y a aujourd'hui douze ans que j'ai pour la première fois conçu le projet de libérer le gouverneur de la tour de Londres de ses écrasantes responsabilités. Depuis douze ans, l'idée de m'emparer des joyaux de la couronne est devenue pour moi une véritable manie. Je connais dans leurs moindres détails les merveilleuses pièces du trésor royal ; je pourrais vous dire le nombre de facettes de chacun des diamants, vous donner, à un millimètre près, la dimension du rubis du Prince Noir. »

Il eut un sourire d'orgueil moqueur :

« Bien plus… Je crois être le seul homme, en dehors des gardiens des joyaux, à connaître le fonctionnement de tous les dispositifs d'alarme, à pouvoir ouvrir la cage d'acier qui abrite les ornements et les couronnes sans déclencher les sonneries. »

Il se tut un instant, puis il se tourna vers Graham :

« Avez-vous exploré tout votre domaine ?

— Que voulez-vous dire ?

— Le parc qui entoure la villa ? Vous avez aperçu une sorte de donjon de pierre, je suppose ?

— Le grenier à grain ? » murmura Graham se rappelant soudain l'existence de cette bizarre construction qui l'avait si fort intrigué quelques jours auparavant.

Trayne, de nouveau, sourit ironiquement :

« Le grenier à grain…, si vous voulez. J'espère que nous ne vous avons pas trop dérangé.

— Comment ? Vous êtes venu ici ?

— Chaque nuit…, en compagnie d'une demi-douzaine de mes collaborateurs. Voulez-vous que nous allions ensemble visiter cet intéressant édifice ?

Diana s'était levée et s'avançait vers lui.

« Un instant, Mr. Trayne. J'imagine que vous savez parfaitement ce qui se passerait si nous étions découverts. Et pourtant, vous n'hésitez pas à mettre un grand nombre de personnes dans la confidence. »

Il éclata de rire :

« Pour le moment, il serait assez difficile à quiconque de prouver que nous voulons nous emparer des joyaux, et, lorsque le tour sera joué, peu importent les bavardages !… Ce que nous aurons fait sera tellement inouï… Plus comparable à une guerre qu'à un vulgaire crime ! Qu'importe le voleur…, une fois les joyaux disparus ! La seule chose qui comptera à ce moment, ce sera de rentrer en possession du trésor. De plus, n'oubliez pas que Kishlastan joue un rôle capital dans toute cette affaire… »

Quelques minutes plus tard, tous trois franchissaient, dans une complète obscurité, le seuil de la tour qui se dressait au fond du parc.

La porte soigneusement refermée, Trayne appuya sur un commutateur. Une clarté soudaine illumina la salle où ils se trouvaient.

Graham tressaillit. L'aspect des lieux lui était vaguement familier, mais il cherchait en vain à identifier le souvenir qu'ils évoquaient en lui.

Il y parvint seulement lorsque, après avoir gravi un escalier, ils se trouvèrent en présence de deux énormes panneaux d'acier, semblables à la porte d'une chambre forte.

L'intérieur du bâtiment était une exacte reproduction de la tour de Wakefield.

Prenant dans sa poche une clef, Trayne avait ouvert la lourde porte et introduit ses compagnons dans une pièce au centre de laquelle se dressait une cage d'acier qui contenait un certain nombre de blocs ou de baguettes de bois, disposés exactement comme l'étaient, dans la chambre des joyaux, les sceptres et les couronnes du trésor royal.

« Regardez ! » murmura Trayne.

Il appuya sur une manette, et quatre épais volets d'acier s'abaissèrent de chaque côté de la cage. Puis, sans que Graham et Diana pussent se rendre compte de la manœuvre, les volets se relevèrent lentement.

Trayne s'approcha alors de la cage et saisit un des blocs de bois.

« Mais, intervint Graham, et les signaux d'alarme ?

— Ils ne fonctionneront pas. Je reconnais que ce fut là une des difficultés majeures de ma tâche. Il me fallut deux ans et la collaboration d'un expert électricien suédois pour la surmonter. J'en suis, pourtant, venu à bout. »

Il se tourna vers Graham :

« Cessez donc de vous tourmenter. Accomplissez scrupuleusement votre besogne… Le reste ira tout seul. Nous exécuterons une répétition de l'opération demain soir, et tous les soirs jusqu'au 26. Vous porterez, pour la circonstance, le costume de votre rôle.

— Mais…

— Il ne peut y avoir de « mais », conclut Trayne en martelant ses mots.

Lorsqu'il revint vers la villa, Graham était envahi par un extrême désarroi. Ses pensées tourbillonnaient dans son esprit. Quant à Diana, elle avait, maintenant, compris la situation et l'envisageait exactement comme Trayne pouvait le faire. Elle entrevoyait, comme lui, la réussite de l'entreprise. Une seule chose l'angoissait encore :

« Combien de temps durera l'absence de Graham ?

— Trois mois au plus.

— Croyez-vous qu'on le soupçonnera ? »

Trayne eut un geste d'impatience.

« Qu'importe !… »

XV

Si le prince de Kishlastan était fou, sa folie ne manquait point de sens pratique. Il possédait, par exemple, des comptes courants dans les banques de divers pays. La somme gigantesque qu'il avait retirée pour payer Trayne venait d'Amérique, et c'était en dollars que Trayne devait recevoir sa récompense.

La veille de son départ pour les Indes, Son Excellence accorda deux audiences : la première, au vu et au su de tous, à Colley Warrington, et la seconde, dans le plus grand secret, à Trayne. Cette dernière eut lieu dans une voiture fermée roulant à petite vitesse par les allées du parc, selon la méthode favorite de Trayne, qui estimait que c'était le moyen de réduire au minimum les dangers d'indiscrétion.

L'entrevue de Colley et du rajah se déroula à l'hôtel de ce dernier, où Colley, non sans une évidente satisfaction, vint rendre compte de son entretien avec le capitaine Eli Boss.

« Il doit descendre la Tamise demain soir. Je me suis entendu avec lui sur tous les points. La question est réglée.

— Avez-vous fait transporter les meubles à bord comme je vous l'avais indiqué ? Je tiens à ce qu'elle se retrouve dans une atmosphère de luxe. »

Colley secoua la tête : « Impossible ! Le yacht est l'objet d'une surveillance étroite de la part des douaniers et probablement aussi des… autorités. »

Il avait été sur le point de prononcer le mot *police,* mais le terme *autorité* lui avait paru moins alarmant. Il poursuivit :

« Dans ces conditions, l'arrivée à bord de tout un chargement de meubles luxueux n'eût pas manqué d'éveiller les soupçons. Il est certain que la disparition de la petite, dès qu'elle sera officiellement constatée, provoquera une émotion considérable. C'est pourquoi il est inutile qu'on sache qu'elle se trouve à bord du *Pretty-Anne*.

— Tout est arrangé avec elle ?

— Oui. Elle doit dîner avec moi le 25. Je lui ai laissé entendre que j'avais recueilli des renseignements sur sa famille, et, bien entendu, elle a immédiatement mordu à l'hameçon. Nous devons dîner dans un petit restaurant de Villiers Street. Je lui ai demandé de revêtir un costume d'après-midi, car il était possible que je fusse obligé de la conduire dans des endroits où une robe du soir risquerait de la faire un peu trop remarquer. La besogne sera facile…

— Mais… on saura que vous avez dîné avec elle », interrompit le prince.

Colley secoua la tête en souriant :

« Soyez tranquille, elle ne le dira à personne… Je lui ai très énergiquement recommandé de garder le secret, en lui expliquant que j'étais obligé, pour lui rendre service, de manquer à ma parole et qu'il était indispensable que nul ne pût deviner l'identité de son informateur. Je tremblais qu'elle ne se confiât à Dick Hallowell, mais j'ai heureusement fini par lui arracher la promesse de garder le secret le plus absolu. Je sais qu'elle n'est point femme à manquer à ses engagements. »

Riki marchait de long en large dans l'appartement, profondément absorbé dans ses pensées.

« Cet homme…, Eli Boss…, peut-on se fier à lui ? »

Son visage avait une expression singulière, lorsqu'il posa cette question.

« Absolument ! répliqua Colley en esquissant une ombre de sourire. Je crois qu'il n'éprouve qu'une fort médiocre sympathie à l'égard de notre ami Trayne et qu'il est très satisfait de lui jouer un vilain tour. Il m'a promis formellement d'engager une femme pour s'occuper de miss Joyner.

— Cela n'est pas nécessaire, puisque vous l'accompagnerez, coupa le rajah avec vivacité. Je ne tiens pas à ce qu'il y ait une femme avec elle. Je l'admettrais, s'il s'agissait d'une de mes servantes ; mais comme cela est impossible…

— C'est également mon avis. Il vaudrait mieux que ce fût une Hindoue qui lui servît de femme de chambre. Je n'ai pas, quant à moi, l'intention de l'accompagner. »

Il tira de sa poche une feuille de papier, qu'il tendit au prince.

« Voici l'itinéraire approximatif. Nous atteindrons les côtes de l'Inde aux environs de la date fixée à quarante-huit heures près. J'ai pris mes dispositions pour simplifier les opérations de débarquement. »

Pendant l'heure qui suivit, tous deux discutèrent les détails de l'opération, et lorsque Colley quitta l'hôtel, il avait reçu la première part de son salaire.

En rentrant chez lui, il s'arrêta au Club de la Souricière.

Tiger Trayne était assis dans un petit bureau luxueusement meublé. Une tasse de café devant lui, il écrivait une lettre. Il accueillit Colley avec une évidente mauvaise humeur.

« Je viens d'avoir une entrevue avec notre ami commun, murmura Colley en puisant sans façon dans un coffret à cigares posé sur la table de travail.

— Je suis bien fâché d'apprendre cette mauvaise nouvelle », répliqua calmement Trayne en retournant la feuille de papier à lettres, afin que son visiteur ne pût lire ce qu'il y écrivait.

Colley eut un sourire un peu forcé.

« J'ignorais que nous eussions un ami commun, poursuivit Trayne. Et comment se nomme cet infortuné ?

— Nous pourrions l'appeler le « gentleman hindou ».

— Riki ! serait-ce par hasard votre partenaire au piquet ? »

Une ironie cruelle se cachait dans cette phrase, car c'était l'habileté excessive dont Colley faisait preuve au jeu de piquet qui avait été la cause principale de son expulsion de la bonne société.

Il répliqua par un sourire aimable ; nul sarcasme ne pouvait l'atteindre :

« Kishlastan m'a dit qu'il vous avait chargé de certaine besogne. Je pourrais peut-être y participer… indirectement ? »

Trayne alluma un cigare avant de répondre.

« Oui, très indirectement, finit-il par concéder. À la vérité, Riki est las de votre présence et il m'a prié de trouver deux hommes dévoués pour vous supprimer discrètement. Mais vous savez que je n'ai jamais eu aucun goût pour l'assassinat. »

Ces paroles ne parurent guère émouvoir Colley, qui poursuivit avec nonchalance :

« Je me suis souvent demandé pourquoi nous n'étions pas meilleurs amis. »

Trayne éclata de rire :

« Eh bien, cessez de vous le demander. Vous ne m'inspirez ni sympathie ni confiance… Ces raisons vous suffisent-elles ?

— J'admire toujours la franchise, répliqua Colley avec un sourire. En réalité, que me reprochez-vous ? »

Un seul mot suffit à Trayne pour exprimer sa pensée et, cette fois, une soudaine rougeur apparut sur le visage de son visiteur.

« Voilà une vilaine accusation, Trayne, grommela-t-il.

— Je ne l'ignore pas. Je sais aussi que si je l'avais jetée à la face du plus misérable chenapan, il m'aurait immédiatement répondu d'un coup de revolver…, et il aurait eu raison. Mais, en fait, nul terme ne s'applique plus exactement à un homme pour qui les femmes ont toujours été l'objet du plus honteux trafic. Et maintenant, Warrington, j'ai l'intention de terminer cette lettre. »

Colley, en quittant le Club de la Souricière, tremblait de rage. Ce n'était pas la première fois que Trayne le frappait à

l'un des rares endroits où il n'était pas absolument insensible. Il éprouvait un immense désir de se venger, que tempérait, cependant, la crainte inspirée par la puissante et redoutable organisation que dirigeait Trayne.

Il aurait pu, d'ailleurs, s'épargner la peine de former des plans de vengeance, car il était écrit que Trayne et lui ne se rencontreraient plus jamais.

XVI

Le 24, une aube grise se leva sur la tour de Londres. Un brouillard blanchâtre et mince flottait sur les eaux de la Tamise. Le ciel était lourd et morne. Vers midi, la bruine qui tombait depuis le matin se transforma en une violente averse, qui se poursuivit sans trêve jusqu'à la fin de l'après-midi.

Bien rares sont les visiteurs qui osent affronter le mauvais temps pour visiter la tour de Londres. Aussi les cours de la vieille citadelle demeuraient-elles désertes. Les sentinelles ne s'aventuraient pas même en dehors de leurs guérites.

Une pluie abondante tombait encore lorsque Dick pénétra dans le corps de garde, après la relève.

Bobbie, qui commandait la garde descendante, demeura quelques instants auprès de lui avant de regagner son logement.

« Veux-tu être assez aimable pour passer chez Hope afin de lui expliquer la raison qui m'a contraint de décommander le dîner que je devais lui offrir ce soir chez moi ?

— À propos, tu sais que lady Cynthia est furieuse contre toi… Il paraît qu'elle a manqué un important rendez-vous pour pouvoir passer la soirée avec toi et Hope…, et tu la laisses froidement tomber. »

Dick sourit faiblement : « C'est un petit malheur, au fond ; l'essentiel, c'est que tu voies Hope. Je lui ai écrit, mais

je serais heureux que tu lui expliques la situation de vive voix. »

Irritée par la conduite de Dick, lady Cynthia était de fort méchante humeur, ce soir-là, et si son mari avait pu découvrir un prétexte valable pour s'absenter, il se serait certainement esquivé sans délai. Par malheur, les devoirs de sa charge le retenaient à la tour. Il devait y souffrir en silence, tandis que lady Cynthia lui adressait de véhéments reproches concernant l'indiscipline des gardes de Berwick en général et de Dick Hallowell et Bobbie Longfellow en particulier.

Vers la fin de l'après-midi, l'officier d'ordonnance du colonel vint lui faire son rapport et lui désigna trois ouvriers qui traversaient une cour. L'un d'eux portait une petite échelle.

« Les hauts fonctionnaires du ministère semblent inquiets au sujet des joyaux de la couronne. Ils viennent de nous envoyer un ingénieur pour vérifier les dispositifs d'alerte. »

Le colonel sourit. De temps à autre, à Whitehall, on se préoccupait soudain de la sécurité du trésor royal. Quelques années plus tôt, les portes d'acier avaient été changées et un beau jour des détectives étaient venus interroger les gardiens au sujet d'un mystérieux Américain qui avait paru porter un intérêt beaucoup trop vif aux deux plus gros diamants que contenait la cage aux parois d'acier.

« Je ne serais pas fâché de faire la connaissance d'un homme que les lauriers du colonel Blood empêchent de dormir… Mais je crains bien qu'un tel personnage ne se puisse rencontrer ailleurs que dans un asile d'aliénés », conclut le colonel avec jovialité.

Puis il gagna le mess des officiers pour y lire quelques journaux de l'Inde. C'est alors que lady Cynthia reçut une importante communication téléphonique.

« Madame ne peut être dérangée en ce moment, répondit la femme de chambre.

— Dites à votre maîtresse que j'essaye vainement de la joindre depuis le 10 juin », répliqua la voix à l'autre bout du fil.

Lorsque la domestique lui eut rapporté ces paroles, lady Cynthia se leva brusquement du divan où elle était allongée. Une émotion intense bouleversait ses traits.

« C'est bien… Je vais lui parler. Portez l'appareil téléphonique dans le cabinet du colonel. »

Pendant cinq minutes, lady Cynthia, enfermée dans le cabinet de travail de son mari, s'entretint à voix basse avec un interlocuteur inconnu. Lorsqu'elle sortit de la pièce, son visage était fort pâle, mais la femme de chambre n'y vit qu'un effet de la migraine dont sa maîtresse souffrait souvent.

En regagnant ses appartements, le colonel trouva sa femme prête à sortir.

« Vous me quittez, ma chère amie ?

— Oui, John. Je viens tout juste de me souvenir que j'avais, depuis un mois au moins, promis cette soirée à des amis. C'est une vraie corvée, mais je ne puis m'y soustraire. J'espère que vous ne m'en voudrez pas.

— Certes non. Je dînerai seul, voilà tout.

— Invitez donc un de vos officiers. D'ailleurs, je serai de retour vers onze heures. »

La première pensée du colonel fut de prier Dick Hallowell de venir lui tenir compagnie ; mais Dick était de garde. L'officier d'ordonnance du colonel avait un rendez-vous et le commandant-major n'était pas un hôte réjouissant. Aussi le gouverneur de la tour décida-t-il, en fin de compte, de dîner seul.

Mais, au moment précis où il allait se mettre à table, on lui annonça une visite tout à fait inattendue : Diana Martyn.

« Quelle surprise ! s'exclama l'officier. Quel bon vent vous amène, Diana ?

— Cynthia.

— Est-ce possible ? »

Le colonel n'avait pu dissimuler son étonnement.

« Mais oui, reprit vivement Diana. Cynthia a téléphoné en mon absence à ma femme de chambre pour m'inviter et j'ai aussitôt bondi sur l'occasion. J'ai toujours eu beaucoup de sympathie pour elle et je regrette bien vivement le malentendu qui nous sépare depuis si longtemps. »

Le colonel paraissait déconcerté :

« Je ne comprends pas ce qui s'est passé… Cynthia a été obligée de sortir. C'est vraiment dommage. »

Diana poussa un soupir.

« En ce cas…

— Mais non, ma chère amie, je vous garde quand même à dîner. Cynthia ne me pardonnerait jamais de vous avoir laissée partir. »

La perspective de passer une soirée seul avec une aussi charmante compagne ne semblait nullement lui déplaire.

Vers la fin du repas, elle lui posa candidement une question :

« Comment faut-il faire pour sortir de la tour, la nuit ?

— Si vous connaissez le mot de passe, vous ne risquez aucunement de recevoir un coup de baïonnette des sentinelles, répliqua-t-il avec un sourire.

— Et ce mot de passe…

— Est changé tous les jours. C'est…

— Abracadabra, suggéra-t-elle.

— Mais non. Rien de si compliqué. Les malheureuses sentinelles en perdraient la raison… C'est, habituellement, un nom de ville. Ce soir, c'est… Voyons… Ah ! oui, c'est Boston.

— Boston ! »

Elle faillit pousser une exclamation. Ce n'était aucun des quatre mots prévus par Trayne.

Comment transmettre le renseignement ? Elle réfléchit à ce problème pendant la fin du dîner et, profitant d'un instant de solitude, elle l'inscrivit sur un morceau de papier, qu'elle plia autour d'un shilling et plaça dans son sac.

À dix heures, elle se leva pour prendre congé de son hôte. Le colonel l'accompagna jusqu'à la porte de la citadelle.

Tous deux venaient de sortir lorsque la sonnerie du téléphone retentit. Lady Cynthia désirait informer son mari qu'il lui serait impossible de rentrer avant minuit.

Dans la grande cour de la forteresse, une cérémonie aux rites plusieurs fois centenaires se déroulait : le passage des « clefs » du roi, portées par un gardien à l'uniforme suranné.

Mais son caractère pittoresque ne parvenait point à dissiper l'angoisse qui étreignait Diana. En passant devant la tour de Wakefield, elle chancela. Ses genoux se dérobaient sous elle. Son cœur battait à coups précipités.

Au moment où elle allait prendre place dans un taxi, un crieur de journaux s'approcha d'elle.

« Oui », murmura-t-elle faiblement en glissant dans la main de l'homme le shilling enveloppé dans la feuille de papier.

« Je… je suis une fanatique des mots croisés », dit-elle, d'une voix mal assurée, au colonel, qui plaisantait son goût pour les informations sensationnelles.

Elle était sur le point de défaillir lorsque le taxi démarra…

XVII

Il était plus d’une heure du matin lorsqu’un canot automobile sortit lentement de l’ombre qui baignait la rive du Surrey, décrivit un vaste cercle en aval du pont, dépassa Billingsgate et vint se ranger le long de la rive nord. Moteur arrêté, l’embarcation accosta le débarcadère de la tour de Londres.

Les quatre hommes qui la montaient la halèrent alors le long du quai de pierre jusqu’à ce que le canot eût dépassé la tour de Saint-Thomas et se trouvât à l’extrémité du débarcadère opposée à la guérite de la sentinelle.

Celui qui commandait le petit groupe jeta un coup d’œil vers l’homme de garde, qui, le fusil sur l’épaule, s’éloignait de la guérite au pas cadencé.

La pluie avait cessé, mais il était aisé de prévoir que l’accalmie serait courte. Un des passagers de l’embarcation se hissa sur le quai, courut sans bruit vers la guérite et se perdit bientôt dans l’obscurité.

De nouveau, le martèlement des souliers ferrés de la sentinelle se fit entendre. L’homme revenait sur ses pas.

Parvenu devant la guérite, il s’arrêta et reposa son fusil. Le choc sourd de la crosse frappant le sol retentit, suivi d’un silence qui parut une éternité aux occupants du canot.

Puis, brusquement, un cri étouffé, le bruit métallique du fusil tombant à terre, et, de nouveau, le silence…

Graham Hallowell venait, à son tour, de se hisser sur le quai. Il portait l'uniforme d'officier des gardes et tenait son sabre à la main pour ne point faire de bruit en marchant.

Debout auprès de la porte du Traître, un de ses compagnons s'affairait à une besogne dont il ne distingua pas exactement la nature.

« Venez ! » dit soudain une voix étouffée.

Un des battants de la poterne venait de s'ouvrir. Le jeune homme pénétra dans le passage au fond duquel il apercevait la silhouette massive de la tour sanglante.

À peu de distance, on entendait le pas régulier d'une sentinelle. Graham se dissimula dans un angle obscur.

Silencieusement, l'homme qui les précédait fit un bond. Sa main étreignait un petit cylindre métallique terminé par une sorte d'entonnoir contenant, sans doute, un gaz aux effets paralysants, car celui qui le manipulait avait le visage couvert d'un masque de caoutchouc aux œillères de mica.

Un carillon lointain sonna le quart après une heure.

« Halte-là ! Qui vive ? »

Graham retint sa respiration. La sentinelle les avait aperçus.

« Ami.

— Avance à l'ordre. »

À mi-voix, le chef de file lança le mot de passe.

« Boston !

— C'est bon… Passe ! »

Ce fut tout. Quelques instants plus tard, l'homme au masque revenait vers Graham.

« Tout va bien. »

Au moment où ils passèrent devant la guérite de la sentinelle, le jeune homme distingua une forme affaissée.

« J'ai placé une bouteille de whisky à côté de lui », reprit l'homme au masque.

Cette fois, Graham reconnut la voix de Mawsey.

« Vous ferez semblant de croire qu'il est ivre. »

Parvenus auprès d'une tourelle, Mawsey se pencha vers son compagnon.

« Restez auprès de moi, et, dès que j'aurai réglé le compte de votre frère, prenez rapidement sa place. »

Bientôt, la lueur incertaine d'une lanterne apparut dans les ténèbres. C'était Dick, escorté d'un sous-officier et de deux soldats, qui terminait sa ronde.

« Allons-y ! » glissa Mawsey à l'oreille de Graham.

Le jeune homme ne perçut aucun bruit. Il vit simplement Dick s'affaisser et bondit silencieusement à sa place. Un des soldats se retourna.

« Regardez devant vous, dit-il, exactement comme Dick eût pu le faire. Halte ! »

Ils venaient d'atteindre la guérite située juste en face de la porte du Traître. Le sergent s'approcha de la sentinelle, écroulée.

« Cet homme est-il souffrant ? demanda brusquement Graham.

— Je n'en sais rien, sir… Eh là ! Tu dors ? »

Il le secoua rudement :

« C'est Filpert… Je crois qu'il est ivre.

— Transportez-le au corps de garde.

— Bien, sir. Faut-il placer une autre sentinelle ?

— Inutile. »

Sans hésitation, il franchit le seuil du corps de garde. Nul, en effet, n'aurait pu le distinguer de son frère.

De nouveau, le sergent revint à la charge :

« Ne pensez-vous pas qu'il serait préférable de placer une autre sentinelle ?

— Je vous ai dit que c'était inutile », répéta sèchement Graham.

Le sous-officier parut vivement surpris, mais s'abstint de tout commentaire. Graham avait gagné la terrasse du poste où se tenait une seule sentinelle.

« Un chocolat, mon garçon ? »

L'homme hésita. Les officiers des gardes de Berwick n'ont pas l'habitude d'aller au milieu de la nuit offrir des sucreries à leurs subordonnés.

« Merci !… Je vous remercie, sir », balbutia-t-il enfin.

Il porta la friandise à sa bouche, la mâcha un instant, puis étreignit sa gorge à deux mains. Graham attrapa son fu-

sil au vol et le déposa doucement sur le sol. Après quoi, il traîna le corps inerte dans un angle obscur de la terrasse et s'approcha de l'homme qui, un peu plus bas, se tenait en faction sur le chemin de ronde et lui proposa également un chocolat.

Ce fut avec une répugnance plus évidente encore que la seconde sentinelle accepta l'offre de Graham. Mawsey apparut sur le chemin de ronde à l'instant précis où le soldat venait de perdre connaissance.

« Retournez immédiatement au corps de garde et empêchez le sergent d'en sortir. »

Sans répondre, Graham obéit. Bien lui en prit, d'ailleurs, car, une minute plus tard, le succès de l'entreprise eût été gravement compromis. Le sergent venait de surgir sur le pas de la porte.

« Cette histoire de sentinelle m'inquiète un peu, sir Richard. Vous savez qu'en ce qui concerne la tour de Wakefield, les ordres sont très stricts et, lorsque je rédigerai mon rapport… »

Graham l'interrompit avec brusquerie :

« Ne vous tourmentez pas. J'ai demandé à Mr. Longfellow, qui vient justement de rentrer, d'aller prévenir le commandant-major. À votre place, je ne me mêlerais plus de cette affaire.

— Il y a pourtant quelque chose qui m'intrigue. Comment Filpert a-t-il pu se procurer cette bouteille de whisky ?… D'autre part, ses camarades prétendent qu'il ne boit habituellement que de l'eau…

— Nous tirerons tout cela au clair, sergent ; mais, croyez-moi, il est infiniment préférable que vous ne vous en occupiez point. »

Le sergent se tut, salua et se retira dans le corps de garde. Il venait de disparaître lorsque Graham aperçut deux silhouettes furtives qui se glissaient hors de la tour de Wakefield. Un léger sifflement retentit – le signal convenu – et le jeune homme suivit silencieusement leurs traces.

Il venait de dépasser la tour sanglante lorsqu'une voix le héla dans l'obscurité :

« Hello, Dick ! J'ai quelque chose à te dire. »

C'était Bobbie Longfellow. Il s'approcha de celui qu'il prenait pour son camarade.

« Je n'ai pu rencontrer Hope. J'ai passé toute ma soirée à sa recherche… »

Mais Graham, l'esprit troublé par l'excès de tension nerveuse, commit, à ce moment, une erreur de conséquence. Écartant Bobbie d'une brusque poussée, il murmura :

« Je n'ai pas le temps de bavarder… »

Subitement, la main de Bobbie étreignit son bras, et le regard du jeune officier fixa obstinément son visage.

« Mon Dieu ! s'exclama-t-il soudain. Ce n'est pas Dick Hallowell… Qui donc ?… »

Un furieux coup de poing interrompit sa phrase. Étourdi, il lâcha prise. Graham en profita pour s'enfuir.

Auprès de la porte du Traître, Mawsey l'attendait avec impatience.

« Vite ! »

Il fallait, en effet, faire vite. Un commandement bref venait de claquer comme un coup de feu dans la citadelle, suivi d'un bruit de pas précipités.

Au moment même où Graham sauta du quai dans le canot automobile, une balle siffla à son oreille.

Favorisée par la marée, l'embarcation se mit en route, son moteur tournant à plein régime. À quelques centaines de mètres en aval de la tour, une vedette de la police tenta bien de lui barrer le passage, mais Mawsey n'hésita pas à courir droit sur elle.

Il y eut un craquement… L'étrave du canot avait défoncé la coque de la vedette, qui coula presque instantanément.

Graham, pendant ce temps, s'était dépouillé de son uniforme et l'avait jeté par-dessus bord.

Au bout d'un moment, Mawsey se pencha vers lui :

« Nous allons bientôt débarquer. Si nous avions l'imprudence de continuer notre route par la Tamise, nous serions arrêtés avant d'avoir atteint Greenwich. Le télégraphe et le téléphone ne doivent pas chômer, en ce moment… »

Peu après, le canot accostait la rive du Surrey. Lorsque ses occupants l'eurent quitté, l'un d'eux, d'une poussée énergique, l'éloigna du bord, afin que le courant l'entraînât à la dérive.

Trois autos stationnaient à peu de distance. Mawsey, une volumineuse caisse de bois noir sous le bras, prit place dans l'une d'elles et donna l'ordre à Graham de le suivre.

« À Blackheath, une autre voiture nous attend. Vous y monterez seul. Le chauffeur a reçu des instructions précises et vous devez normalement vous trouver à bord du *Pretty-Anne* avant le lever du jour. Nous avons fait partir un homme en avion pour l'Irlande, afin de brouiller les pistes… Avez-vous un revolver ?

— Non.

— Tant pis !… C'est un fâcheux oubli. »

À Blackheath, une voiture les attendait. Graham y prit place. Au moment où elle allait démarrer, Mawsey lui tendit une casquette d'uniforme :

« Coiffez-vous de ceci. Si l'on vous arrête, vous direz que vous êtes un inspecteur de police et que vous vous rendez à Gravesend pour une enquête. Bonne chance ! »

L'auto démarra.

De sa vie, Graham n'avait jamais eu l'occasion de rouler à une aussi folle allure. La voiture traversait les villages sans ralentir, bondissait littéralement sur la route.

Parvenue à proximité de Gravesend, elle s'engagea dans un petit chemin de traverse, qu'elle quitta bientôt pour rouler un moment à travers champ.

« Nous voici arrivés », prononça soudain le chauffeur en se tournant vers Graham.

La pluie tombait toujours. L'obscurité était profonde ; mais, au gémissement du ressac contre les berges, à la brise plus vive, on pouvait deviner que la mer était toute proche.

Graham fit quelques pas dans le sol détrempé par l'humidité. Soudain, une large main se posa sur son épaule :

« Par ici, monsieur. »

Il reconnut la voix rauque et la carrure massive du capitaine Eli Boss.

Quelques instants plus tard, il prenait place, en compagnie du colosse, dans une petite chaloupe, qui s'éloigna aussitôt du rivage.

Bientôt, la silhouette du *Pretty-Anne* apparut dans la nuit. Ses feux de position se reflétaient en mille lueurs sur le clapotement miroitant des vagues.

Ce ne fut pas sans les plus grandes difficultés que Graham parvint à escalader l'échelle de corde qui pendait le long de la coque du vapeur. La lourde caisse qu'il portait gênait fort ses mouvements.

« Descendez dans votre cabine, prononça Eli Boss avec brusquerie. Vous savez où elle se trouve ? La serrure a été posée à la porte et le coffre-fort installé. »

À tâtons, dans la coursive obscure, Graham gagna le logement qu'on lui avait réservé. Une fois entré, il referma la porte derrière lui et donna un double tour de clef.

Des sabords obturaient les deux hublots de la cabine ; le jeune homme alluma une lampe à huile pour examiner les lieux. On avait – assez maladroitement, d'ailleurs, – tenté d'améliorer le confort et l'agrément de la cabine. Un chromo était grossièrement fixé contre une des parois et un tapis tout neuf recouvrait la petite table. Dans un angle de la pièce, le coffre-fort était solidement amarré au plancher par des

crampons métalliques. Graham s'empressa d'y déposer le contenu de la caisse qu'il transportait.

Ce fut seulement lorsque les bijoux du trésor royal se trouvèrent à l'abri dans leur écrin d'acier blindé, que le jeune homme s'efforça de reprendre un peu ses esprits.

Le *Pretty-Anne,* à en juger par le halètement régulier de sa machine, s'était maintenant mis en route. La grande aventure venait de commencer. Comment se terminerait-elle ?

Graham n'éprouvait aucun remords à la pensée de son frère. Il était certain que Dick l'avait toujours haï… Dick, qui aurait pu faire tant pour lui ! Passerait-il en conseil de guerre ?

Soudain, un coup sourd fut frappé à la porte, aussitôt suivi d'un grattement léger :

« Qui est là ?

— Ouvrez pour l'amour du ciel ! » murmura une voix haletante de terreur.

Graham tourna la clef dans la serrure et tira le battant de la porte.

Un homme couvert de sang s'abattit sur lui et faillit le faire tomber à la renverse.

Il reconnut Colley Warrington.

XVIII

À plusieurs reprises, au cours de cette journée, Hope Joyner se sentit envahie par le doute. La résolution qu'elle avait prise était-elle vraiment judicieuse ? Son incertitude la décida à demander conseil à Dick Hallowell. Elle lui téléphona vers trois heures de l'après-midi, mais ce fut seulement pour apprendre qu'il était de garde.

Colley Warrington ! Elle en savait sur lui aussi long que n'importe qui, étant au courant des rumeurs désobligeantes qui circulaient sur son compte. Si elle avait eu le loisir de consulter Dick Hallowell, Colley n'eût sans doute jamais franchi le seuil de son appartement.

Toutefois, lorsqu'il lui avait promis de précieux renseignements sur les circonstances de sa naissance, elle n'avait point songé à s'en étonner, car nul n'ignorait que Colley possédait une connaissance approfondie de la bonne – et de la mauvaise – société.

Venant de toute autre personne, une proposition comme celle que lui avait faite Colley n'eût provoqué chez elle qu'un sourire de dédain ou de mépris, mais l'auxiliaire de Riki lui avait si sérieusement et si catégoriquement affirmé qu'il agissait par pure amitié pour elle que sa méfiance s'était tue.

À neuf heures, ce même soir, elle atteignit Villiers Street. Bientôt, elle aperçut Colley qui l'attendait devant la porte d'un petit restaurant et elle pénétra en sa compagnie dans une salle où soupaient déjà quelques rares clients.

À peine installé, Colley se lança dans un récit qui paraissait évidemment fort plausible : il s'agissait d'une jeune femme, d'humble condition, qui avait épousé un homme occupant une situation éminente dans la haute société. À la suite d'une querelle, ils s'étaient séparés et la jeune femme avait repris son emploi de dactylo, abandonné à l'époque de son mariage. Hope était née six mois après cette séparation ; mais, pour obéir à un sentiment de rancune à l'égard de son mari, la jeune femme avait fait en sorte qu'il la crût morte ainsi que leur enfant. Des années s'étaient écoulées. Dans l'ignorance de la vérité, le père de Hope s'était remarié et, peu de temps après la mort de sa seconde femme, un événement fortuit lui avait révélé qu'il s'était rendu coupable du crime de bigamie. Dans ces circonstances, reconnaître Hope, c'était briser l'avenir des enfants nés de son second mariage. Aussi s'était-il résolu à servir à la jeune fille une importante pension lui permettant de mener une vie luxueuse, mais ne s'était-il jamais fait connaître.

« En fait, ma chère enfant, conclut Colley, ce ne fut qu'au prix des plus grandes difficultés que je finis par convaincre votre père de la nécessité d'une entrevue avec vous.

— Je ne suis pas bien sûre que je désire vraiment le rencontrer, balbutia Hope.

— J'avais prévu cette objection. Mais je crois que vous commettriez une lourde erreur en négligeant l'occasion qui vous est offerte.

— Où cette rencontre doit-elle avoir lieu ?

— Ah ! soupira Colley, c'est ici que commence la difficulté. Il existe, en effet, entre votre père et vous, une ressemblance tellement frappante qu'une rencontre dans un lieu

public ne manquerait pas d'éveiller les soupçons de l'observateur le moins perspicace. Aussi a-t-il décidé que l'entrevue aurait lieu à bord de son yacht, qui est actuellement ancré à l'ouest du pont de Londres. Il nous enverra prendre dans une demi-heure par un canot automobile. »

Hope considéra son compagnon avec stupéfaction :

« Cette nuit…, sur la Tamise ? Vous n'y songez pas ? »

Il haussa les épaules.

« Évidemment… Écoutez-moi, Hope. Vous me connaissez, n'est-ce pas ? Vous savez que l'altruisme n'est pas mon fort. Or, comme, dans toute cette affaire, il n'y a pour moi nulle chance de glaner quelques bonnes espèces sonnantes et trébuchantes, je me moque absolument que vous manquiez ou ne manquiez point le rendez-vous que nous a fixé ce vieux fou. N'en parlons plus…

— Mais, reprit la jeune fille avec hésitation, ne pourriez-vous au moins me dire son nom ?

— Il ne m'appartient pas de vous faire cette confidence. S'il le juge utile, il vous révélera lui-même son identité. »

Il se retourna pour appeler le garçon et lui demander l'addition. Visiblement, il ne tenait guère à prolonger l'entretien.

Brusquement, Hope prit une décision :

« C'est bon, j'irai… »

Colley réprima un sourire. Il n'osait espérer que la jeune fille tomberait si aisément dans le piège.

Une demi-heure plus tard, Hope Joyner et son compagnon s'engageaient dans une sorte de ruelle étroite et obscure qui conduisait, entre deux entrepôts, jusque sur le quai de la Tamise. En contrebas, on distinguait confusément la silhouette d'une embarcation.

« Est-ce le canot ? demanda la jeune fille.

— Sans doute. Le yacht est mouillé au large. Je vais aller me renseigner.

— Je vous en prie, ne me laissez pas seule », reprit-elle nerveusement.

Il lui prit la main.

« Attention ! Les marches sont glissantes. »

Ils s'installèrent dans le canot. En vain, Hope scrutait l'obscurité. Elle ne parvenait pas à distinguer le moindre bâtiment.

Et soudain, voici que Colley se penchait vers elle, la saisissait d'une main à la gorge, tandis que son autre main s'appuyait sur sa bouche, étouffant son cri de terreur et de détresse. Un des deux matelots qui manœuvraient l'embarcation l'empoignait par les chevilles…

Elle se débattit en vain. Un brouillard obscurcit sa vue. Elle perdit connaissance.

« Le seul ennui, à présent, ce serait de rencontrer une vedette de la police, remarqua soudain Joab, le fils d'Eli Boss. Heureusement, elles longent presque toujours la rive du Surrey. »

La pluie s'était mise à tomber. Colley frissonna. Il maintenait sur le visage de la jeune fille un tampon imbibé de chloroforme.

« C'est une chance ! reprit Joab. Le vieux pensait qu'elle nous donnerait encore plus de mal que… »

Il s'interrompit brusquement.

« Que ?

— Personne… Ne soyez pas trop curieux. Où va-t-on la conduire, à présent ?

— Aux Indes.

— Diable ! Le vieux ne m'avait pas dit ça. »

Il parut s'absorber dans de profondes réflexions.

« C'est malheureux quand même, reprit-il au bout d'un moment. Le vieux est si bizarre avec les femmes… Pourtant, je crois que, cette fois, il se tiendra tranquille…, surtout après sa dernière affaire. »

Colley se taisait. Mais s'il avait demandé à son compagnon quelle était cette « dernière affaire » dans laquelle Eli Boss avait été impliqué, la dernière ombre de pitié qui pouvait se trouver encore en lui l'eût sans doute poussé à jeter par-dessus bord le corps inerte de Hope Joyner plutôt que de la remettre entre les mains de cette brute impitoyable, le capitaine Eli Boss.

Lorsque le canot eut dépassé Greenwich, Joab, qui était demeuré un long moment silencieux, s'approcha de son passager :

« Est-ce une jolie fille ?

— Elle est assez jolie, répliqua prudemment Colley.

— Il aurait mieux valu la laisser à terre. Je vous ai dit que le vieux était un peu bizarre avec les femmes.

— Mais… je pars avec elle.

— Vraiment ? » conclut simplement Joab sur un ton assez étrange.

Pour la première fois, Colley Warrington éprouva un sentiment de malaise. Mais, ce qui l'angoissait, c'était moins le sort de la malheureuse qui gisait sans connaissance à ses côtés que la perspective d'une interminable traversée en compagnie d'une brute « un peu bizarre avec les femmes ».

Il était près d'une heure du matin lorsque Joab l'avertit que le canot allait bientôt atteindre le *Pretty-Anne*. Un seul feu, à peine visible, indiquait la position du vapeur et Colley distinguait à peine sa silhouette disgracieuse. Soudain une voix enrouée les héla du pont :

« C'est toi, Joab ?

— Oui.

— Vous avez le chargement ?

— Oui.

— Bon ! Sammy ! Je t'envoie un filin… Passe-le-lui autour du corps.

— Bien, capitaine.

— Elle dort, hein ?… On l'a droguée ?

— Oui. »

Lentement, la corde s'élevait, soulevant le corps inerte de Hope Joyner.

« À présent, à bord, vous autres ! »

Colley empoigna l'échelle de corde, mais, au moment où il allait franchir la rambarde, Eli Boss se dressa devant lui :

« Pas toi.

— Mais… pourquoi ?

— Il y a déjà trop de monde. »

Colley devina plutôt qu'il ne vit l'épissoir qui tournoyait au-dessus de sa tête. Instinctivement, il se baissa, ce qui eut pour effet d'amortir la violence du coup. Cependant, à demi assommé, il bascula en arrière.

La fraîcheur de l'eau le ranima. Aveuglé par le sang qui lui coulait sur le visage, il nagea, au hasard, jusqu'à ce que sa main saisît une chaîne à laquelle il se cramponna désespérément.

Alors, au prix d'un terrible effort, il tenta de se hisser jusque sur le pont. Chacun de ses mouvements lui causait une douleur si intolérable qu'il luttait avec peine contre le désir de relâcher son étreinte, de se laisser glisser dans le fleuve.

Ainsi, Rikisivi l'avait trahi. L'Hindou avait choisi le moyen le plus simple et le plus radical pour supprimer un témoin dangereux. Seul, Eli Boss n'aurait jamais osé…

Un farouche désir de vengeance l'envahit. Il voulut vivre.

Un dernier effort lui permit de se hisser sur le pont où il s'écroula, pantelant.

Graham Hallowell avait écouté avec horreur le récit de son compagnon.

« Tu as fait ça ?… murmura-t-il enfin sur un ton de haine méprisante. Hope Joyner… Tu as osé ! » L'autre grelottait de terreur :

« Au nom du ciel, cachez-moi… S'il me trouve ici, il me tuera… et il vous tuera aussi. Par pitié ! » Un pas retentissait dans la coursive. D'un geste, le jeune homme désigna le grand coffre placé sous sa couchette, et Colley, rapidement, s'y glissa. Il venait à peine de disparaître lorsque la porte s'ouvrit et Eli Boss parut sur le seuil :

« C'est arrangé à votre idée ? »

Graham inclina la tête :

« Oui…, ça va. »

Brusquement, une idée traversa son esprit et il ajouta :

« Ne pourriez-vous me donner un revolver ? »

Le colosse jeta sur lui un regard cauteleux :

« Pourquoi ?

— Hum !… C'est parfois utile.

— Vous n'en avez pas ?

— Non.

— Tant mieux ! Vous n’en aurez pas besoin. Personne ne vous cherchera noise à bord du *Pretty-Anne*. »

Il sortit, claquant la porte derrière lui.

Un examen sommaire permit à Graham de s’assurer qu’on avait tenté de forcer les serrures de sa valise. Avec un sourire ironique, il alla donner un tour de clef à la porte de la cabine, puis, tirant de sa valise le gros browning et le paquet de cartouches qu’il y avait placés, il chargea son arme et la glissa dans sa poche. Une garantie de cette nature lui permettait de respirer plus librement.

Au bout d’un moment, il rendit la liberté à Colley Warrington.

« Où est Hope Joyner ?

— Je n’en sais rien… Ils l’ont emmenée. »

Graham lui lança un regard dur :

« S’il lui arrive la moindre chose…, tu pourras te réfugier auprès d’Eli Boss… Je ne te manquerai pas, moi. »

Dans un angle de la cabine, une porte s’ouvrait sur un réduit obscur qui servait de salle de douche. Graham y fit entrer Colley.

« Voici une couverture et un oreiller. Ne bouge pas d’ici. »

La main serrée, dans sa poche, sur la crosse de son revolver, le jeune homme gagna la coursive, referma la porte derrière lui, puis monta sur le pont du *Pretty-Anne*.

Il se trouva soudain face à face avec Eli Boss.

« Allez vous coucher, lui enjoignit brutalement le colosse. Je ne veux pas vous voir rôder ici.

— J'irai me coucher quand cela me fera plaisir, répliqua Graham avec calme. C'est compris, hein ? Et sachez bien une chose : je suis ici comme passager et vous êtes payé assez cher pour faire votre besogne avec civilité. Il n'y a pas bien longtemps que je suis sorti de Dartmoor… Peut-être l'ignoriez-vous ? »

Le capitaine le regardait avec étonnement. Il poursuivit :

« J'y ai connu des gaillards auprès de qui vous n'êtes qu'un petit garçon, Boss. Tâchez de vous en souvenir. »

Le colosse s'inclina, soumis moins par l'évidence d'une supériorité matérielle que par l'ascendant moral d'un homme qui, jadis, avait été un gentleman.

« C'est bon ! C'est bon ! grommela-t-il. Vous agirez à votre convenance. Ne vous mêlez pas de mes affaires et je ne me mêlerai pas des vôtres.

— Je me mêlerai de ce qui me plaira. Votre tâche, c'est de nous conduire jusqu'à une certaine destination. C'est tout… Or, il y a une jeune fille à bord de ce bateau, capitaine, et j'ai l'ordre de veiller sur elle. Cela me regarde, entendez bien ! Et si vous vous en mêlez, vous ne tarderez pas à le regretter. »

Sans répondre, le colosse se retourna et, marmonnant des jurons, gravit l'échelle de fer par laquelle on accédait à la passerelle de commandement du *Pretty-Anne*.

XIX

Ce fut Bobbie qui découvrit, à l'intérieur d'un petit bastion, Dick Hallowell gisant contre un mur, tout replié sur lui-même. Il avait complètement perdu connaissance, et Bobbie ne put que le prendre sur ses épaules et le transporter dans le corps de garde, où il l'allongea sur un bat-flanc, tandis que des soldats se mettaient à la recherche du médecin et du colonel.

Ce dernier n'était pas encore couché. Assis dans son salon, il attendait le retour de sa femme.

Informé des dramatiques incidents qui venaient de se dérouler, il accourut auprès de Dick. Il se tenait au chevet du jeune homme, lorsque le médecin arriva.

En quelques mots, le sergent de garde lui avait expliqué comment les trois sentinelles avaient été réduites à l'impuissance. Un instant plus tard, le sergent de ronde accourait précipitamment pour annoncer à son chef qu'il venait de découvrir sur le quai le corps inanimé d'une quatrième sentinelle.

Quant au vol lui-même, nul ne s'en était encore avisé.

Au corps de garde, Dick Hallowell et les quatre sentinelles étaient étendus côte à côte. Le médecin-major, un imperméable passé sur son pyjama, s'efforçait de les ranimer.

« Ils ont été gazés. C'est évident…

— Faites immédiatement sonner le rassemblement », ordonna le colonel.

Puis, se tournant vers Bobbie :

« Prenez le commandement jusqu'à ce que je vous fasse relever. Doublez toutes les sentinelles. Nul n'est autorisé à pénétrer dans la tour ou à en sortir sans mon autorisation. »

Quittant le corps de garde, le colonel se dirigea vers son logis. Soudain, il s'entendit appeler par son nom. C'était lady Cynthia.

« Que se passe-t-il, John ? »

En quelques mots, il la mit au courant de la situation.

« Les joyaux de la couronne ! balbutia-t-elle. C'est… c'est impossible !

— Je l'espère. D'ailleurs, nous serons fixés dans un moment. »

Dans la cour, le clairon sonnait le rassemblement.

« Où donc avez-vous passé la soirée ? » reprit le colonel en se tournant vers sa femme.

Ce n'était pas son habitude de poser de telles questions, surtout sur ce ton sec, mais c'était encore moins l'habitude de lady Cynthia de répondre avec la patiente docilité qu'elle manifesta soudain.

« J'ai dîné avec une personne que je n'avais pas vue depuis vingt ans et… et je vous serais reconnaissante de ne pas m'en demander davantage. »

Le colonel regarda sa femme avec étonnement. Un changement extraordinaire s'était opéré sur ses traits ; elle paraissait, à présent, très vieille et très lasse, et la contenance hautaine qui lui était familière s'était évanouie en même temps que les couleurs de son visage.

Décrochant le transmetteur téléphonique, il fit son rapport aux autorités, puis alla se mettre en tenue et redescendit, aussitôt après, dans la grande cour où son adjoint vint immédiatement à sa rencontre.

« C'est vous, Ferraby ? Il me faut vingt hommes de renfort. Le reste de l'effectif devra se tenir en état d'alerte. »

Au moment où il pénétrait de nouveau dans le corps de garde, le gouverneur civil et le chef des gardiens le rejoignirent. Tous trois gagnèrent alors la tour de Wakefield.

Soudain, le gouverneur poussa une exclamation qui amena une sueur froide sur l'échine du colonel.

« Les portes d'acier sont ouvertes ! »

Dans la chambre des joyaux, d'un seul coup d'œil, ils évaluèrent l'étendue du vol. La seconde couronne avait disparu. Mais la cage de métal ne portait nulle trace d'effraction. De toute évidence, les voleurs connaissaient la manœuvre des volets d'acier.

Scotland Yard avait été immédiatement prévenu et, bientôt, une automobile chargée d'inspecteurs franchissait l'enceinte de la vieille citadelle.

Dick Hallowell avait repris connaissance. Assis sur une chaise, il se remettait peu à peu des effets du gaz.

« Je ne comprends pas ce qui m’est arrivé. J’ai senti une odeur étrange… J’ai respiré…, et je me suis évanoui. C’est absolument ridicule. »

Il aperçut soudain le visage grave et préoccupé du colonel :

« Que s’est-il passé ?

— Une partie du trésor royal a été volée. »

Dick crut qu’il était victime d’un affreux cauchemar. Il se frotta les yeux :

« Un des bandits, vêtu d’un uniforme d’officier, a pris votre place, poursuivit le colonel.

— Qui ? Qui a pris ma place ? » balbutia le jeune homme en se tournant vers Bobbie.

Celui-ci n’osa pas soutenir le regard de son ami.

« Je n’en sais rien. Je ne suis pas même absolument certain de pouvoir le reconnaître si…

— Tu as entendu sa voix ?

— Oui. »

Il y eut un long silence que Dick fut le premier à rompre.

« Graham, n’est-ce pas ? »

Bobbie se taisait.

« Graham ! reprit Dick. Nos voix sont presque identiques ; mais, toi, Bobbie, tu peux les distinguer l’une de l’autre. Et les signaux d’alarme n’ont pas fonctionné ? »

Dans la confusion qui avait suivi la découverte du vol, le colonel les avait oubliés.

Il appela aussitôt le sergent de garde, qui lui fit une réponse catégorique :

« Non, sir. Les signaux n'ont pas fonctionné. »

Bobbie fut le premier à découvrir la clef de l'énigme. Montant sur une échelle, il constata que les connexions avaient été coupées à l'entrée de chaque sonnerie. Ce qui s'était passé était facile à deviner. La visite officielle de l'« inspecteur », en dépit des documents présentés aux gardiens et qui paraissaient d'une incontestable authenticité, faisaient partie du plan d'ensemble des voleurs. Le soi-disant « inspecteur », visitant chacune des sonneries d'alarme, avait pris soin de les mettre hors d'état de fonctionner.

Dick Hallowell ne fut nullement surpris de se voir en état d'arrestation. C'était là une inévitable formalité. Il assurait le commandement de la garde à l'heure où le vol avait eu lieu et sa responsabilité se trouvait engagée. Las de corps et d'esprit, il regagna son logement, où Bobbie vint le rejoindre peu après.

« Je crains bien, à présent, que la question de savoir si je quitterai ou non l'armée ne se pose plus, murmura le jeune homme avec amertume. Je devrai même m'estimer heureux si j'en suis quitte avec une simple démission. »

Il eut un geste résigné.

« As-tu réussi à joindre Hope ?

— Non, elle était sortie.

— À quelle heure es-tu passé chez elle pour la dernière fois ?

— Vers une heure du matin.

— C'est étrange ! »

Il consulta sa montre.

« Deux heures cinq… Je vais essayer de lui téléphoner. »

Il décrocha le transmetteur… Mais le standard avait ordre de refuser toutes communications privées.

« Écoute, Bobbie ! Crois-tu qu'il te serait possible de t'échapper ? Je suis aux arrêts et je ne puis, par conséquent, sortir d'ici. L'absence de Hope m'inquiète.

— Entendu, vieux. Je me mets en tenue et, à la première occasion, je quitte cette maudite baraque. »

Cette occasion devait bientôt se présenter sous la forme d'une mission spéciale que le colonel Ruislip confia au jeune officier.

« Le sous-secrétaire d'État à la Guerre vient de me téléphoner. Il demande un officier de la garnison capable de lui donner un compte rendu des événements et de lui fournir les éléments de la réponse qu'il devra faire demain à la Chambre des Communes. Allez-y, Longfellow. Voici les noms des sentinelles ainsi que leurs dépositions. Vous lui expliquerez la routine du service de garde à la tour.

— Où habite-t-il ? »

C'est alors que le miracle se produisit.

« Il a un appartement dans le Devonshire House. »

Quelques minutes plus tard, le jeune homme pénétrait dans le vestibule de Devonshire House ; mais la première question qu'il posa au portier ne concernait nullement le sous-secrétaire d'État à la Guerre.

« Miss Joyner est-elle rentrée ?

— Non, monsieur. La femme de chambre est très inquiète et parle de prévenir la police. »

Bobbie eut le pressentiment qu'un événement grave s'était produit. Il était si troublé qu'il allait repartir en oubliant l'objet principal de sa visite, lorsque le portier lui demanda s'il venait de la tour de Londres.

Cette question lui rappela sa mission officielle et il se fit aussitôt annoncer chez le sous-secrétaire d'État, où il lui fallut plus d'une heure pour expliquer des événements qui, selon lui, se passaient de toute explication.

« C'est grave, très grave, murmura le sous-secrétaire d'État, pour la douzième fois au moins. Je ne sais encore comment le gouvernement réagira. Inutile de vous dire que rien de tout cela ne doit transpirer dans la presse. Vous me saisissez ? »

Bobbie éprouvait pleinement l'aversion naturelle que tout soldat porte aux politiciens. Il répliqua, avec une froideur dédaigneuse :

« Parfaitement… Mais je doute que les quelques centaines d'hommes qui composent l'effectif de la garde, les cent ou cent cinquante employés civils de la tour et les quelques dizaines de détectives venus pour enquêter le comprennent également. » Le sous-secrétaire d'État ne perçut pas le sarcasme.

« Un communiqué sera transmis à la presse en temps opportun, reprit-il ; mais, pour le moment, aucun soldat de la garde ne devra faire de déclaration aux journalistes. »

Lorsque Bobbie quitta son hôte, il faisait grand jour. Il courut chez Hope Joyner.

La femme de chambre pleurait à chaudes larmes. Sa maîtresse n'était toujours pas rentrée.

Dès qu'il eut regagné la tour, Bobbie se précipita chez Dick Hallowell. Accablé de fatigue, celui-ci dormait. L'arrivée soudaine de son ami le tira de son sommeil.

« Je me demande ce qui a bien pu se passer, dit-il d'une voix tremblante lorsque Bobbie l'eut mis au courant de la disparition de Hope Joyner. Peut-être est-elle partie à la campagne ; mais, dans ce cas, comment se fait-il qu'elle n'ait pas prévenu sa femme de chambre ? »

Durant quelques minutes, il arpenta la pièce, le front barré d'un pli soucieux. Soudain, il se tourna vers son compagnon qui s'assoupissait doucement dans un fauteuil :

« Bobbie ! L'embargo sur les communications téléphoniques est-il levé ?

— Oui. J'ai oublié de t'en faire part. »

En fait, toutes les restrictions concernant les communications téléphoniques avaient été supprimées depuis le moment où un groupe d'experts délégués par le service des postes avait achevé d'installer une table d'écoute permettant de surprendre toutes les conversations sur les lignes de la tour.

« Je vais appeler Diana.

— Diana ? s'exclama Bobbie avec surprise. Crois-tu donc qu'elle possède des renseignements particuliers ?

— Peut-être.

— Mais… si elle fait allusion à Graham ? »

Dick l'interrompit avec brusquerie :

« J'ai déjà prévenu la police que je soupçonnais mon frère de s'être substitué à moi au moment du vol. J'ignore la nature exacte des relations qui existent entre Graham et Diana, mais je ne suis pas éloigné de croire qu'elle est sa femme. J'ai appris, pour mon malheur, qu'elle était déjà sa maîtresse alors que nous étions encore fiancés. »

Il appela le numéro de la jeune femme. Elle répondit presque immédiatement.

« Allo ! Diana ?… Ici, Dick Hallowell… Savez-vous ce qui est arrivé à Hope Joyner ?

— Non… Pourquoi me demandez-vous cela ? Que s'est-il passé ?

— Elle a quitté son appartement dans la soirée d'hier et n'a pas reparu depuis.

— Mais… pourquoi me posez-vous cette question ? Que s'est-il passé… à la tour ?

— Où se trouve Graham ? se contenta-t-il d'ajouter.

— Je ne l'ai pas vu depuis deux jours. Je vous en prie, pourquoi cette question ?

— Je ne puis vous répondre, Diana… Mais vous pouvez me rendre un immense service. Allez à Devonshire House et

voyez s'il est humainement possible de retrouver la trace de Hope Joyner.

— C'est entendu, Dick, répliqua-t-elle après un temps. Pourquoi m'avez-vous demandé où se trouvait Graham ? A-t-il des… des ennuis ?

— Je n'en sais rien encore. Rappelez-moi dès que vous saurez quelque chose sur le compte de Hope. »

Aucun des journaux du matin ne faisait allusion au vol de la couronne. À neuf heures, une sorte de Conseil de guerre se tint chez le colonel, en présence de Dick. Un des membres du grand état-major, revenu précipitamment de la campagne, y assistait.

« Il n'y a aucune raison pour maintenir sir Richard en état d'arrestation, déclara-t-il lorsqu'il eut pris connaissance de toutes les dépositions. Une chose est claire : c'est que, dans cette malheureuse affaire, il est au moins aussi à plaindre que les quatre sentinelles victimes des bandits. »

La police venait de retrouver le canot automobile qu'avaient emprunté les voleurs pour gagner la tour. On avait également réussi à déterminer le lieu où l'embarcation avait accosté, car, à cet endroit, le rapport d'un policeman signalait la présence insolite de deux voitures particulières et d'un taxi aux environs d'une heure du matin.

Bientôt, en outre, un indice important était découvert : la veille, un inconnu s'était rendu sur un terrain d'aviation voisin pour y louer un avion ; il avait exigé que le pilote fût prêt à décoller à l'aube pour un vol sans escale jusqu'en Irlande. Et, en effet, au petit jour, un homme portant un sac assez volumineux était descendu d'une voiture sur le terrain d'atterrissage et avait aussitôt pris place à bord de l'avion

qui devait le conduire d'une seule traite à l'aérodrome de Curragh, où une automobile l'attendait pour l'emmener vers une destination inconnue. D'autre part, le hasard avait voulu que l'on découvrît, à la place occupée par le passager de l'avion, un plan détaillé de la tour de Londres, revêtu de signes mystérieux dont la police irlandaise n'était point parvenue à déchiffrer la signification.

« Ma foi, appuya l'inspecteur principal Wills, de Scotland Yard, qui assistait à la conférence, cela m'à tout l'air d'être notre homme. Évidemment, il peut s'agir d'une manœuvre destinée à égarer les soupçons ; mais l'Irlande est quand même un des rares pays susceptibles d'offrir un refuge sûr aux voleurs, en raison de l'agitation politique qui y règne. »

Affirmation toute gratuite, car l'Irlande, à ce moment, se trouvait dans un état de calme inaccoutumé ; mais, pour l'Anglais moyen, l'Irlande ne saurait être imaginée autrement qu'en proie à des désordres permanents.

Ce qui intriguait la police, c'était surtout de constater que les voleurs, alors qu'il leur était facile de s'emparer de nombreux joyaux d'une valeur fabuleuse, s'étaient contentés d'emporter une seule couronne, d'une valeur évidemment considérable, mais représentant surtout un souvenir historique du plus haut intérêt.

Vers onze heures, Dick venait de regagner son logis, lorsque la sonnerie téléphonique retentit. C'était Diana. La voix de la jeune femme, aiguë et saccadée, trahissait une extraordinaire agitation.

« C'est vous, Dick ? Avez-vous du nouveau ? Graham ?

— Rien encore, mais… »

Elle ne lui laissa pas le temps d'achever.

« Hope Joyner n'est pas revenue et, Dick, Colley Warrington a disparu, lui aussi.

— Colley Warrington ! Que signifie ?…

— Ne comprenez-vous pas ? Il s'intéressait beaucoup à Hope depuis quelque temps. Je ne puis vous en dire davantage, Dick, je suis morte d'angoisse…

— Que vient faire Colley dans tout cela ?

— Il agissait pour le compte d'un autre…

— Kishlastan ! s'écria le jeune homme en blêmissant.

— Oh ! Dick, ne m'en demandez pas plus. Je suis à bout… »

Brusquement, elle raccrocha. En vain essaya-t-il de la rappeler.

Kishlastan ! La pensée de cet inquiétant personnage fit frissonner Dick. Prenant une décision immédiate, il demanda le numéro de l'hôtel où logeait le prince.

Il apprit que Son Excellence s'était embarquée, la semaine précédente, pour regagner l'Inde à bord du *Poltan*.

XX

Lorsque le colonel Ruislip annonça à sa femme que les arrêts de Richard Hallowell avaient été levés, elle parut soudain redevenir elle-même.

« Les imbéciles ! s'exclama-t-elle rageusement. Ils devaient pourtant bien se douter qu'il était compromis… irrémédiablement ! La présence de Diana, hier, dans la tour, ne suffit-elle pas à le démontrer ? Elle devait certainement savoir… »

Elle s'interrompit brusquement, mais le colonel termina sa phrase :

« Elle devait certainement savoir que vous étiez absente, n'est-ce pas ? Et comment le savait-elle ? Avec qui avez-vous passé la soirée ? »

Elle jugea plus prudent d'éluder la question.

« Lui avez-vous parlé des joyaux de la couronne et du service de garde à la tour ?

— Moi ? Mais… mais oui, sapristi ! Je lui ai donné le mot de passe. »

Lady Cynthia eut un sourire de triomphe :

« Vous voyez bien qu'elle était dans le complot. Sans cela, pourquoi aurait-elle précisément choisi, pour venir ici, le jour où Dick Hallowell se trouvait de garde ?

— Avec qui avez-vous dîné hier ? » reprit le colonel.

Cette fois, il n'était plus possible à lady Cynthia de différer sa réponse.

Elle réfléchit quelques instants :

« Je vais vous dire la vérité, John. Je n'ai dîné avec personne. Quelqu'un…, une ancienne connaissance de mon père et de mon premier mari…, m'avait demandé un rendez-vous. J'ai eu l'imprudence d'accepter, pensant que mon absence ne durerait pas plus de deux heures. Je fus introduite dans un salon et l'on me pria d'attendre. Au bout d'un moment, ne voyant personne, je décidai de regagner la tour, mais je m'aperçus que l'on m'avait enfermée. Un papier, glissé sous la porte, m'avertit alors que je devais me tenir tranquille, faute de quoi l'on… »

Elle n'osa pas formuler la menace qui lui avait été faite.

« Il s'agissait donc de quelqu'un qui vous connaissait, reprit le colonel à mi-voix, de quelqu'un qui connaissait votre passé ?… »

Elle inclina la tête sans répondre.

« Et qui vous menaçait de révéler ce qu'il savait si… »

— Oui. Voulez-vous savoir ?…

— Non, Cynthia. Je *sais*. Je ne suis pas tout à fait un imbécile et, lors de notre mariage, je connaissais déjà certains détails de votre vie ; mais j'ai pensé qu'il valait mieux, pour vous comme pour moi, ne jamais y faire allusion. Si vous vous étiez confiée à moi… »

Elle soupira profondément.

« John ! si seulement j'avais pu deviner que vous connaissiez la vérité…

— Et vous n'avez rencontré personne ?

— Non. À une heure du matin, je m'aperçus que la porte était ouverte et je quittai l'appartement sans rencontrer âme qui vive. »

Le colonel se taisait. Lentement, il bourra sa pipe et l'alluma. Sa main tremblait légèrement :

« Ne voulez-vous pas me dire son nom ?

— Cela ne vous apprendrait rien. Je l'ai connu lorsque j'étais une toute jeune fille. C'était un homme étrange, mystérieux. Mon père prétendait que c'était un aventurier et… je crois qu'il avait raison. Il possédait une grosse fortune. Des rumeurs singulières circulaient sur son compte. À Oxford, même, il avait laissé le souvenir d'un personnage extraordinaire. »

Le colonel avait posé sa main sur l'épaule de sa femme :

« Pauvre petite ! »

Ce fut tout… Une seconde plus tard, lady Cynthia, abandonnant sa hautaine contrainte, sanglotait, éperdue, dans les bras de son mari.

S'il y avait un homme que les événements dramatiques de cette nuit laissaient indifférent, c'était, sans contredit, Tiger Trayne.

Après avoir lentement savouré son petit déjeuner, il parcourait distraitement les dernières nouvelles de la Bourse lorsqu'on vint l'avertir que Mrs. Ollorby désirait lui parler.

Il plia son journal, essuya posément ses lunettes, puis se tourna vers son valet de chambre :

« Faites entrer. »

Mrs. Ollorby avait, sans doute, passé une nuit assez agitée, à en juger par la lassitude de ses traits et le désordre de ses vêtements.

« Bonjour, chère madame ! Quel plaisir inattendu ! Comment se porte le jeune Hector ?

— Je viens de l'envoyer au lit. Le pauvre enfant est littéralement mort de fatigue. Une promenade en barque sur la rivière au milieu de la nuit n'est pas un exercice de tout repos… Surtout avec une passagère de ma corpulence.

— Asseyez-vous donc. »

Il avait cessé de sourire. La présence de Mrs. Ollorby sur la Tamise, en pleine nuit, pouvait signifier la ruine de tous ses plans.

« Le temps ne se prête guère à la navigation nocturne, reprit-il.

— Certes, et Hector ne cessait de me répéter : « Tu sais, m'ma, si c'est là tout l'agrément du métier de détective, je préfère y renoncer tout de suite. » Vous n'imaginez pas combien le courant peut être dur à remonter, Mr. Trayne. Et, pour comble de malheur, lorsque nous sommes passés sous le pont, nous avons failli chavirer et nous noyer. On m'a dit

que les gens gras flottent naturellement, mais je ne tiens guère à le vérifier par moi-même.

— Et que faisiez-vous donc sur la Tamise…, en pleine nuit ?

— C'est exactement ce que me répétait Hector : « À quoi bon persister, puisqu'ils ont un canot automobile contre nos méchants avirons ? » Mais je n'ai pu résister à la tentation de les suivre un petit moment. Thames Street est une voie obscure et nous étions tout près d'eux lorsqu'il expliqua à sa compagne qu'ils allaient se rendre à bord du yacht.

— De quel yacht voulez-vous parler ?

— D'un yacht qui, paraît-il, se trouvait à l'ancre un peu plus loin. Malheureusement, nous ne pûmes les suivre longtemps. Vers une heure du matin, nous abordâmes dans l'enceinte d'un entrepôt et il nous fallut attendre l'arrivée des ouvriers, au petit jour, pour pouvoir rentrer chez nous. Pour rien au monde, je n'aurais consenti à remonter dans cette maudite barque. »

Trayne sourit :

« J'ai l'impression, Mrs. Ollorby, que vous vous êtes lancée sur une fausse piste. Pourquoi êtes-vous venue me trouver ? »

Fidèle à ses principes, la grosse dame se garda bien de répondre directement à la question.

« En rentrant chez moi, reprit-elle, je me suis étendue sur mon lit pour dormir deux ou trois heures. Je ne puis me passer de sommeil… Au réveil, je me suis dit que ce que je pouvais faire de plus sage, c'était de vous rendre visite. Excusez ma curiosité, mais j'ai l'habitude de fourrer tout le

temps mon nez dans les affaires des autres et je crois savoir que vous n'avez pas beaucoup de sympathie pour Colley Warrington.

— Colley Warrington ! Que vient-il faire dans tout cela ?

— Il était avec elle.

— Elle ? De qui voulez-vous parler ? »

Il martelait ses mots avec une énergie singulière.

« De miss Joyner. »

Elle crut qu'il fermait les yeux. En réalité, les paupières mi-closes, il la regardait avec une farouche intensité.

« Racontez-moi l'affaire depuis le début. Vous avez suivi Colley Warrington et miss Joyner ?

— Oui…, jusqu'à un petit appontement, à l'extrémité de Thames Street. Un canot automobile les attendait à cet endroit pour les conduire à bord d'un yacht.

— À quelle heure cela se passait-il ?

— Aux environs de onze heures du soir.

— Miss Joyner l'accompagnait-elle de son plein gré ?

— Oui… mais j'ai l'impression que ce n'était pas sans répugnance.

— Il y avait, sans doute, d'autres hommes ô bord du canot. Les avez-vous reconnus ?

— Certes, et je crois bien que l'un d'eux n'était autre que ce grand gaillard de Joab, le fils d'Eli Boss. »

Il regarda sa montre, et Mrs. Ollorby crut que c'était un geste machinal ; mais il n'y avait jamais rien de machinal dans les actes de Tiger Trayne.

« Il ne pouvait s'agir d'un enlèvement, reprit-elle, puisque cette jeune fille est amoureuse de Dick Hallowell. »

Il poussa une exclamation où se mêlaient l'incrédulité et la stupeur horrifiée.

« Dick Hallowell !… L'officier des gardes ! »

Elle fit un signe d'assentiment.

« Je me suis laissé dire qu'ils devaient se marier prochainement. Il allait quitter le régiment à cause des difficultés soulevées par la situation familiale, assez mystérieuse, de la jeune fille. Je crois, d'ailleurs, que, sur ce point, j'eusse été en mesure de leur fournir des renseignements bien intéressants. »

Elle pencha comiquement la tête de côté, comme une énorme tourterelle.

« Je vous remercie, Mrs. Ollorby, murmura Trayne en sonnant son valet de chambre. Je pense que votre dessein est de m'envoyer en un lieu où je ne craindrai pas les coups de soleil. Soyez satisfaite, je vais m'y rendre moi-même. Mais, en toute franchise, pourquoi êtes-vous venue ? Pourquoi m'avez-vous informé de cet enlèvement ? »

Mrs. Ollorby passa sa langue sur ses lèvres :

« Parce que… je suis une mère. Cela doit vous suffire. »

Un domestique venait de pénétrer dans la pièce.

« Ma voiture… Vite ! »

Ouvrant un tiroir, il en tira un pistolet automatique dont il vérifia le chargeur, puis il le glissa dans sa poche et se munit de trois magasins supplémentaires garnis de cartouches. Au moment de sortir, il s'approcha de Mrs. Ollorby, lui prit la main et la serra :

« Je n'oublierai jamais ce que vous venez de faire… »

Avant qu'elle pût lui répondre, il avait disparu.

Une voiture s'arrêta devant la tour de Londres. Trayne en descendit précipitamment.

Après quelques difficultés, un inspecteur consentit à le laisser pénétrer dans la citadelle, où il le fit escorter par un policeman jusqu'au logis de Dick Hallowell.

Bientôt, les deux hommes se trouvèrent face à face.

« Mr. Trayne, murmura Dick, que puis-je faire pour vous ? »

Il connaissait la réputation un peu particulière de son visiteur, mais il était bien loin de se douter de ce qui l'amenait auprès de lui.

« Deux rapts ont eu lieu la nuit dernière, répliqua Trayne. Je suis venu vous parler du plus important… Hope Joyner a été enlevée… Le saviez-vous ?

— Non. »

Le visage de Dick était livide.

« Je ne puis y croire. Est-ce possible ? »

Trayne inclina la tête.

« Elle avait de l'affection pour vous ?

— Je l'aime, dit-il avec simplicité. Pourquoi ? » Trayne avait détourné les yeux. Lentement, il ramena son regard sur le visage de Dick :

« C'est ma fille… »

XXI

Sa fille !… Ainsi, Hope Joyner était la fille du plus prodigieux voleur de l'époque !

Dick le regarda sans pouvoir prononcer une parole.

« Vous êtes le seul à connaître ce secret, continua Trayne, bien que je soupçonne la vieille Ollorby d'avoir deviné la vérité.

— Votre fille ! » reprit Dick atterré.

Trayne haussa les épaules :

« Nous reparlerons de tout cela un autre Jour. Pour le moment, ce qui importe, c'est de sauver Hope…, et peut-être autre chose aussi. Vous allez venir avec moi. Connaissez-vous un bon pilote, un homme en qui vous puissiez avoir toute confiance ?

— Je possède mon brevet et je crois pouvoir me procurer assez aisément un appareil.

— Parfait. Inutile de vous dire qu'il est préférable de garder le secret. Je suis en train de lancer une bouée à laquelle je tenterai moi-même de me raccrocher… Vous ne pouvez pas comprendre.

— Je crois, pourtant, saisir le sens de vos paroles, répliqua le jeune homme à voix basse. Mais cette bouée servira-t-elle aussi à mon frère ? »

Tiger Trayne se mordit les lèvres.

« On l'a donc reconnu ? Diable, voici qui complique la situation. Enfin…, pour le moment, ce n'est pas cela qui m'inquiète, mais le sort de Hope. Pour moi, elle a toujours passé avant tout le reste. Pouvez-vous quitter la tour ?

— Oui, murmura Dick après un moment de réflexion. Mais il faut que je voie le colonel. Voulez-vous m'accompagner ? »

Quelques minutes plus tard, les deux hommes atteignaient les appartements du colonel, et Dick, laissant Trayne à la porte, pénétra chez son supérieur. Dix minutes s'écoulèrent ainsi.

Soudain, lady Cynthia apparut sur le seuil et manifesta, en apercevant Trayne, une violente émotion.

« Que… que faites-vous ici ?

— Hope Joyner a été enlevée sur les ordres de Kishlastan.

— Hope Joyner… Mon Dieu ! Serait-elle ?…

— Hope Joyner est ma fille, c'est tout ce que je puis vous dire. Depuis le jour où je l'ai arrachée à la misérable femme à qui sa mère l'avait abandonnée, je lui ai fait une existence heureuse, honnête, loin du monde trouble où je vis. Comprenez-vous, Cynthia ? »

Elle dut s'appuyer à la muraille pour ne point tomber.

« Un aventurier du nom de Warrington a réussi à s'emparer d'elle, poursuivit Trayne, et elle est, à présent, en route pour les Indes. Je crois, d'ailleurs, savoir à bord de quel navire elle se trouve. Mais, je vous en prie, Cynthia, ne perdez pas la tête, gardez votre sang-froid.

— Oui, balbutia-t-elle. Quoi qu'il arrive, vous me tiendrez au courant, n'est-ce pas ?

— Je vous le promets. »

À ce moment, Dick parut :

« J'ai l'autorisation…, mais ce n'a pas été sans mal. Le colonel ne voulait rien entendre. Fort heureusement, il se trouvait avec un envoyé du gouvernement, qui a bondi sur l'occasion lorsque j'ai laissé entendre qu'il nous serait peut-être possible de rentrer en possession de la couronne. Les journaux ignorent encore tout de l'affaire et les autorités donneraient n'importe quoi pour qu'ils ne s'en emparent point. »

Tout en parlant, les deux hommes avaient rapidement gagné la voiture de Trayne. Quelques minutes d'une course folle, au mépris de tous les règlements de la circulation, leur permirent d'atteindre l'aérodrome militaire de Kenley, où le commandant, prévenu par téléphone, leur avait fait préparer un rapide avion de reconnaissance.

Bientôt, l'appareil décolla du terrain, prit de la hauteur et s'éloigna rapidement dans la direction de l'Est.

XXII

Ce fut une impression relativement agréable qu'éprouva Graham en regagnant sa cabine, où régnait, par comparaison avec l'obscure humidité du pont, une atmosphère de chaleur et de bien-être.

Après avoir soigneusement refermé la porte derrière lui, il s'approcha du réduit où se trouvait Colley. Celui-ci, en entendant les pas de Graham, dressa brusquement la tête. Ses dents claquaient.

« J'ai cru voir surgir cette brute, balbutia-t-il. Où ont-ils emmené la petite ?

— Je n'en sais rien.

— Je devais occuper une cabine à bâbord… De quel côté est bâbord ? »

Graham ne jugea pas utile de répondre à une question aussi puérile. Il s'assura que le verrou de la porte ne pouvait être aisément forcé.

« Tu feras bien de rester ici en permanence, murmura-t-il sans grand enthousiasme. Je vais sortir sur le pont, mais je refermerai la porte derrière moi. Tu n'as rien à craindre.

— Quelles sont vos intentions ? reprit Colley, encore tremblant de frayeur.

— Je n'en sais rien. De toutes façons, il faut que le capitaine débarque Hope Joyner à la première occasion. »

Il passa dans la coursive et commença une visite minutieuse de toutes les cabines situées dans cette partie du navire. Cette opération s'étant révélée infructueuse, il entreprit de poursuivre ses recherches dans les cabines disposées le long de la superstructure.

Par malchance, il s'aperçut que le panneau de fer qui donnait accès à la coursive centrale du rouf était solidement verrouillé. Il se hâta alors d'escalader l'échelle métallique par laquelle on atteignait le minuscule pont des embarcations et s'avança avec précaution jusqu'à ce qu'il eût trouvé un abri sous la passerelle de commandement.

Avec précaution, il traversa le pont de tribord à bâbord. Une échelle descendait jusqu'il l'écoutille avant ; mais, si Graham s'y engageait, les deux hommes qui se tenaient sur la passerelle ne manqueraient pas de l'apercevoir.

Il enjamba la rambarde, et se laissa glisser sans bruit à proximité du capot de l'écoutille. Sa manœuvre avait réussi ; il avait, désormais, la voie libre pour pénétrer dans la coursive de bâbord.

Le bâtiment tanguait et roulait comme un jouet d'enfant, et Graham avait peine à poursuivre sa route, se heurtant sans cesse aux cloisons. Fort heureusement, il avait l'habitude de la mer et il parvint à conserver son équilibre en dépit des mouvements désordonnés du *Pretty-Anne*.

La première cabine était manifestement occupée par les deux fils d'Eli Boss ; un désordre et une saleté indescriptibles y régnaient. Sur des draps crasseux gisaient deux cirés encore humides et deux bouteilles vides roulaient sur le plancher à chaque balancement du navire.

La cabine suivante était celle d'Eli, un peu plus vaste, mais aussi sale que sa voisine. La troisième porte était fermée à clef. Graham essaya vainement de l'ouvrir. Ne pouvant y parvenir, il se pencha pour examiner l'intérieur à travers le trou de la serrure.

Rien ne bougeait dans la cabine. Le jeune homme faillit frapper ; une pensée le retint : son geste n'allait-il pas alarmer inutilement la jeune fille ?

Il fit quelques pas et atteignit ainsi l'écoutille arrière, dont il déverrouilla le capot, puis il se hissa sur le pont, refermant soigneusement le panneau derrière lui.

Le pont était désert. Selon toute apparence, l'équipage du *Pretty-Anne* se composait d'un nombre d'hommes fort limité.

Regagnant sa cabine, Graham se munit d'une couverture, puis il revint vers la prison de Hope Joyner, s'installa tant bien que mal dans un coin sombre et finit par s'endormir d'un sommeil agité.

L'arrivée d'Eli Boss ne l'éveilla même pas et ce fut seulement le fracas de la porte de la cabine que le colosse refermait avec violence derrière lui qui le tira de son sommeil.

« Allons, ma jolie, murmurait la brute. Montrez-nous un peu votre museau… »

Cramponnée au cadre de bois qui entourait sa couchette, la jeune fille, muette d'horreur, regardait fixement l'homme s'approcher d'elle. Une expression de bestiale convoitise marquait les traits d'Eli Boss.

« Une beauté, petite, une vraie beauté ! » prononça-t-il avec un hideux sourire.

Brusquement, ses mains énormes s'abattirent sur les épaules de la jeune fille… Mais, à ce moment, le contact d'un objet métallique, à la naissance du cou, l'immobilisa. Lentement, il tourna la tête. Graham, son browning à la main, se tenait debout derrière lui.

« Que signifie ? grommela-t-il. Je croyais que vous n'aviez pas d'arme ? »

Sans répondre, le jeune homme, d'un geste, lui montra la porte.

Le colosse hésita un instant, puis il se dirigea vers le seuil. Il ne s'en trouvait plus qu'à un mètre lorsqu'il bondit… Mais Graham s'attendait à ce geste et il esquiva l'attaque de son adversaire.

« Si tu recommences, Boss, je vais être obligé de t'abattre comme un chien. Je jetterai simplement ta maudite carcasse par-dessus bord et tes fils ne sauront jamais ce que tu es devenu. Colley Warrington est en ce moment dans ma cabine. Tu ne t'attendais pas à celle-là, hein ? Tentative de meurtre, tu es bon pour la potence, mon gaillard. » Suffoqué par la rage, le capitaine se contenta de vomir des injures.

« Retourne immédiatement sur la passerelle », ajouta Graham avec autorité.

Sans mot dire, le colosse obéit. Graham se tourna alors vers la jeune fille.

« Vous serez plus en sûreté chez moi. Je suis Graham Hallowell… »

Elle le suivit, à demi inconsciente et, une fois dans sa cabine, s'étendit sur une couchette. Elle ne parvenait pas à

surmonter le malaise provoqué par l'absorption du chloroforme. Bientôt, elle ferma les yeux et s'endormit.

Graham s'assit alors pour réfléchir. Pendant près d'une heure, il examina la situation sous toutes ses faces. Puis il alla au coffre-fort, l'ouvrit et en tira la caisse qu'il y avait déposée. Un ressort en assurait la fermeture ; il le libéra. Les quatre panneaux se rabattirent, révélant un spectacle d'une si rare beauté que le jeune homme en tressaillit. Il saisit délicatement la couronne dans ses mains, la souleva lentement, puis éclata soudain d'un rire nerveux.

Lorsqu'il eut recouvré son calme, il replaça la couronne dans son écrin, qu'il déposa dans le coffre.

Dix ans de travaux forcés, vingt ans, peut-être… Son sort ne faisait aucun doute ; mais, dût-il passer le reste de sa vie en prison, le *Pretty-Anne* mettrait le cap sur la côte dès le lever du soleil.

Il se pencha sur la couchette ; la jeune fille, brusquement tirée de son sommeil, se dressa en poussant un cri.

« N'ayez pas peur.

— Excusez-moi, murmura-t-elle presque humblement. Un cauchemar…

— Ne voulez-vous pas dormir encore un peu ?

— Je voudrais sortir quelques minutes. J'ai tellement besoin d'air. »

Il eut un instant d'hésitation :

« Suivez-moi. »

Silencieusement, ils gagnèrent le pont désert. On apercevait seulement, sur la passerelle de commandement, la silhouette de Joab, le fils d'Eli Boss. À voix basse, Hope mit Graham au courant de ses aventures. Il lui fournit lui-même les renseignements qu'elle ne possédait point.

« Aux Indes ! balbutia-t-elle lorsqu'il l'eut informée de la terrible réalité. On me conduit aux Indes ! Mais c'est horrible !… »

Brusquement, la vérité lui apparut :

« Le prince ?

— Je le crains. Mais tranquillisez-vous, nous saurons bien interrompre ce voyage. Dès que vous aurez regagné la cabine, j'irai trouver le respectable capitaine Eli Boss, et je crois que certains arguments le décideront à modifier ses plans. Après quoi… »

Il n'eut que le temps de se baisser. Un lourd épissoir lui frôla la nuque et le frappa à l'épaule.

Avec un gémissement de douleur, il se retourna pour apercevoir Eli Boss qui se laissait glisser du pont supérieur et s'approchait de lui, suivi de deux matelots.

Il tira… L'un des assaillants s'écroula sur les genoux, tandis qu'Eli Boss disparaissait dans une coursive.

Quant au troisième agresseur, il avait eu le temps de se jeter dans la coursive de tribord, dont il avait brutalement refermé la porte de fer derrière lui.

Ainsi donc, la retraite était coupée… Graham se trouvait séparé de son trésor…

Une seule issue demeurait libre : l'échelle qui donnait accès au pont supérieur. Le jeune homme l'escalada… Mais le haut de sa tête effleurait à peine le niveau du pont qu'un coup de feu claqua. Une balle siffla à son oreille.

Et soudain, voici qu'un bruit sourd se faisait entendre. Des chocs répétés contre la porte d'une cabine retentissaient à l'intérieur du bâtiment.

Un cri éclata, un cri de terreur atroce, un cri de bête traquée. Puis ce fut de nouveau le silence.

Les traits de Hope étaient bouleversés :

« C'est affreux ! Que se passe-t-il ? »

Doucement, il la força à s'asseoir sur un prélart, puis il tenta une nouvelle reconnaissance. Se dépouillant de son veston, il le roula en boule et l'éleva avec précaution jusqu'au niveau du pont supérieur. Une balle traversa les plis de l'étoffe.

« Nous sommes fixés à présent, murmura-t-il sans perdre son sang-froid. Nous voici pris au piège, à moins que… »

Ses regards venaient de se poser sur le panneau qui donnait accès dans la cale arrière. Des mouvements du navire, il déduisait que la cargaison devait être fort réduite.

La jeune fille s'était approchée de lui :

« J'ai soif. »

La pluie, tombée en abondance pendant toute la nuit, s'était amassée dans un pli du prélart qui recouvrait le panneau.

« Essayez de vous désaltérer, mais prenez bien garde de vous tenir dans la zone de protection du pont supérieur. »

L'eau était saumâtre, mais fraîche. La jeune fille étancha sa soif et il but après elle.

De nombreux bâtiments naviguaient dans les parages. Un gros cargo de Hambourg les croisa, même à moins d'une portée de fusil, mais c'est en vain que Graham multiplia les signaux de détresse. Sa silhouette ne se détachait point sur les sombres superstructures du *Pretty-Anne*.

Au bout d'un moment, il entendit le bruit d'une lourde masse tombant à l'eau.

Il se pencha par-dessus la lisse… Une forme tournoyait ; dans une vague avant de disparaître dans les remous écumants du sillage du vapeur. Hope se tourna vers lui : « Qu'avez-vous vu ?

— Rien », répliqua vivement le jeune homme.

Il se garda bien de lui dire que c'était un cadavre atrocement défiguré qui venait de sombrer dans la houle de la Manche, le cadavre de Colley Warrington.

Onze heures… Midi… Une heure… Le vent leur apporta un fumet de cuisine.

« Dès que la nuit sera tombée, je tâcherai de monter à l'assaut de la passerelle. »

Depuis un moment, elle le regardait avec une expression singulière :

« Vous ressemblez beaucoup à Dick.

— Oui… Un peu trop, même. »

Un instant, il fut sur le point de lui conter ses aventures de la nuit précédente, mais un scrupule l'en empêcha : ne valait-il pas mieux qu'elle apprît la vérité de la bouche de quelqu'un qui ne fût pas tenté d'excuser sa conduite ?

Et Dick ? Un remords lui vint en songeant à la dramatique position dans laquelle se trouvait son frère, par sa faute. Toutefois, sa propre situation était trop tragique pour qu'il pût s'apitoyer longtemps sur le sort d'autrui.

Il était exactement une heure dix minutes lorsque Graham perçut un bruit significatif, celui d'une lourde futaille roulant sur les tôles du pont supérieur. Quelles pouvaient être les intentions de ses adversaires ?

Il le comprit vite lorsque la futaille bascula et s'abattit sur lui avec fracas. Seul, un rapide bond de côté lui permit d'éviter l'énorme masse.

Hope Joyner s'était accroupie le long de la rambarde. Graham jeta un coup d'œil vers elle. Soudain, il eut l'impression d'un choc au bras gauche. Une vive douleur tordit ses muscles. Il s'était découvert et une balle venait de le frapper.

Il abattit d'un coup de feu le premier homme qui sauta du pont supérieur ; une demi-douzaine d'adversaires aux faces de ruffians se ruaient sur lui. Il plia sous le choc, mais il parvint pourtant, quoique blessé et à demi assommé, à repousser ses assaillants, tirant au hasard devant lui.

Confusément, il aperçut Eli Boss qui portait ses mains à son cou avec une grimace de douleur et s'affaissait sur le pont.

Mais la lutte était trop inégale, il entendait les balles ricocher contre la cloison métallique à laquelle il s'adossait. De nouveau, il éprouva dans le bras gauche un intolérable déchirement. Une dernière fois, il déchargea son arme. Un homme s'écroula…

Avec un hurlement de rage et de terreur, un grand nègre s'était jeté sur lui, suivi par une meute de forcenés qui ne désiraient plus qu'une seule chose, sa vie.

Le petit avion de reconnaissance survolait maintenant la Manche, mais c'est en vain que les deux hommes qui le montaient scrutaient l'horizon, examinant l'un après l'autre tous les bâtiments qu'ils croisaient ou dépassaient ; nul d'entre eux ne correspondait au signalement du *Pretty-Anne*.

Soudain, Trayne poussa une exclamation :

« Là-bas… Regardez ! C'est lui ! »

Dick ne disposait que de quelques secondes pour prendre une décision. Tenter de se poser sur l'eau en avant du vapeur, c'était proprement courir au-devant de la catastrophe. Eli Boss n'était pas homme à se détourner de son chemin pour accomplir une besogne de sauvetage. Un destroyer avait bien reçu l'ordre d'escorter l'avion, mais il demeurait encore invisible. Une seule ressource s'offrait aux poursuivants du *Pretty-Anne*…

« Je fonce sur lui, murmura simplement Dick à l'oreille de son compagnon. Préparez-vous à sauter hors de la carlingue. »

Il amorça un piqué et coupa les gaz…

Un choc terrible, un fracas assourdissant. Le capot de l'avion venait de défoncer le pont supérieur. L'appareil s'immobilisa brutalement.

La violence de la collision avait projeté Tiger Trayne sur les tôles du pont où, pendant quelques secondes, il demeura étourdi.

Dick Hallowell était indemne. Bondissant de l'appareil brisé, il avait gagné l'arrière du vapeur, son revolver à la main.

Un coup de feu tira Trayne de son hébétement. Dick venait de tirer. Il le rejoignit.

Devant lui, Eli Boss, sa barbe grise maculée de traces sanglantes, se tenait debout, le regard fou.

« Où est miss Joyner ? »

Le colosse désigna un angle du pont. Trayne distingua une forme féminine écroulée contre la rambarde. La jeune fille était évanouie…

Sautant d'un bond à bas de l'échelle de fer, il courut vers elle, la prit dans ses bras en lui murmurant des mots de tendresse :

« Je crains qu'ils n'aient réglé le compte de Graham. »

Il se tourna vers Dick Hallowell.

« Emmenez-la, voulez-vous ? »

Le jeune homme souleva Hope dans ses bras, tandis que Trayne se penchait sur le corps inanimé de Graham, qui gisait au milieu d'une flaque de sang.

On eût pu croire, au premier abord, que le malheureux n'avait plus que peu d'heures à vivre. Pendant quelques instants, Trayne examina ses blessures.

Au cours de son étrange carrière, cet homme singulier avait exercé les fonctions de médecin. Il n'eut donc aucune peine à diagnostiquer que les seules blessures dangereuses étaient celles du bras. Avec un lambeau d'étoffe, il confectionna un tourniquet rudimentaire afin d'arrêter l'hémorragie, puis il regagna le pont supérieur.

Les assaillants de Graham s'étaient promptement égaillés à l'intérieur du bâtiment. Seuls demeuraient sur le pont le vieil Eli et son fils Joé, debout auprès du corps de Joab, abattu par la dernière balle de Graham.

« Où se trouve Warrington ? »

Eli Boss haussa les épaules en grommelant :

« Au diable !… Je ne l'ai jamais vu.

— Tu vas ordonner à tes hommes de mettre le canot à l'eau… »

Ce ne fut pas sans peine que Trayne parvint à réunir quelques matelots pour accomplir cette manœuvre.

À ce moment, d'ailleurs, le destroyer envoyé à la poursuite du *Pretty-Anne* s'approchait à toute vitesse. Il fut bientôt si près que, du vapeur, on put entendre le cliquetis du « télégraphe » lorsque le commandant transmit à la salle des machines l'ordre de stopper immédiatement…

XXIII

C'est un axiome que les gouvernements sont au-dessus de la loi commune. En proie à des sentiments divers, quatre personnes attendaient que les roues grinçantes du char de la justice se missent en mouvement.

Dans un petit cottage du Surrey où il achevait sa convalescence, Graham Hallowell, très affaibli et apparemment indifférent à toute chose, exhalait cette seule plainte :

« Il m'est odieux de penser que l'on va me traîner en prison juste au moment où je viens enfin de connaître le fond de ton cœur, Diana… »

La jeune femme le regardait en souriant :

« C'est impossible, Graham. J'ai l'intuition qu'une telle chose ne peut se produire. Ils sont rentrés en possession de leurs joyaux… Les journaux n'ont pas dit un seul mot de toute l'affaire…, et je suis sûre qu'ils ne tenteront rien contre toi. Mais s'ils osaient… »

Elle ne termina pas sa phrase. Elle savait seulement que, s'il lui fallait désormais renoncer à cette tendresse nouvelle qui lui paraissait à présent sa seule raison d'être, la vie elle-même n'aurait plus de saveur.

Quant à Tiger Trayne, bien qu'il n'ignorât point qu'il était l'objet d'une surveillance incessante de la part de la police, il attendait les événements avec la sérénité d'un homme d'expérience. Chaque matin, lorsque son valet de chambre lui apportait les journaux, il l'interrogeait inévitablement sur

le temps qu'il faisait. Quand venait l'heure du petit déjeuner, il récriminait non moins régulièrement contre la mauvaise qualité du café et, lorsqu'il sortait de chez lui, la certitude d'être constamment suivi et épié par un inspecteur de Scotland Yard ne parvenait point à troubler son calme, non plus qu'à provoquer en lui la moindre mauvaise humeur.

De tous, c'était sans doute Dick Hallowell qui se tourmentait le plus, bien qu'à certains indices il eût été en droit de supposer que l'on considérait désormais l'incident comme clos.

Un beau jour, lady Cynthia franchit, de façon assez imprévue, le seuil de son logement.

« Je vous ai aperçu hier soir au Ritz, commença-t-elle. La ravissante jeune fille qui se trouvait auprès de vous était bien Hope Joyner, n'est-ce pas ?

— Oui, répliqua Dick un peu brusquement.

— Allez-vous bientôt me la présenter, Dick ? »

Le jeune homme regarda lady Cynthia avec surprise :

« Je pensais que vous ne teniez pas à la rencontrer… Mais le désirez-vous vraiment ? »

Elle inclina la tête :

« Je suis toujours très heureuse de faire la connaissance des jeunes filles qui doivent, un jour, faire partie du régiment. Et c'est le cas pour Hope Joyner, je crois ? »

Le jeune homme eut un geste de dénégation.

« Non, lady Cynthia. C'est moi qui vais quitter le régiment.

— Vous ne ferez certainement pas une chose pareille, coupa-t-elle brusquement en retrouvant soudain ses vieilles habitudes d'autorité. Je serai très… très heureuse de voir cette enfant entrer dans le régiment, Dick. Je veux être une… une mère pour elle. »

Dans le ton de sa voix, un élément nouveau provoqua chez le jeune homme un étonnement admiratif…

À propos de cette édition électronique

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2016

—

— Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : FrançoiseS, FrançoisC, Coolmicro.